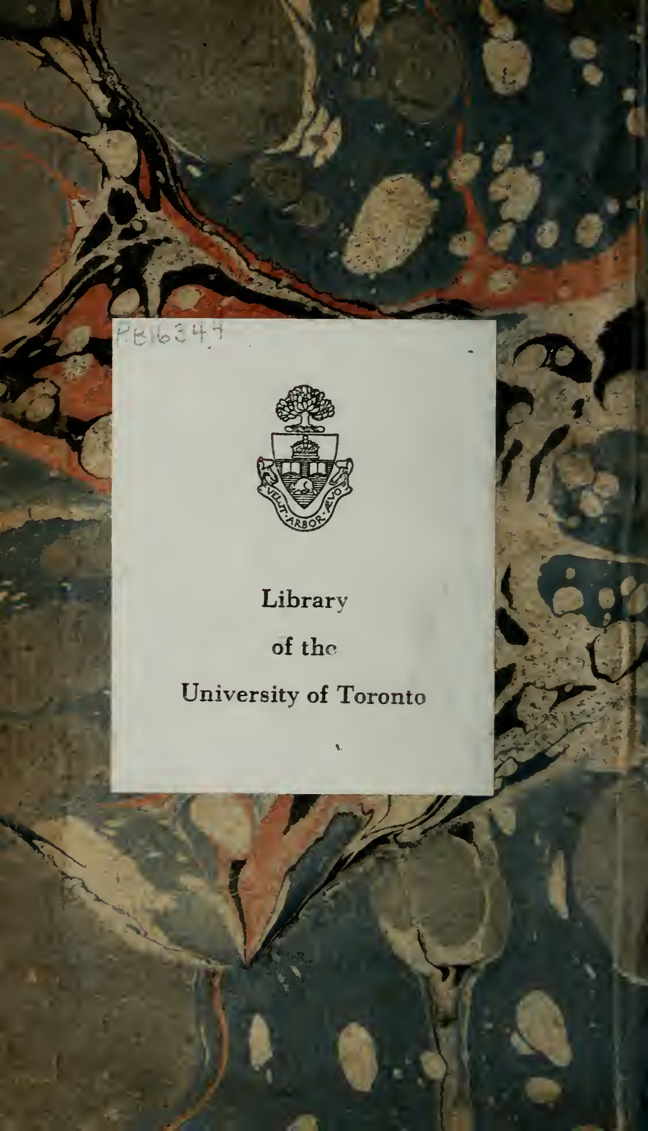




PB 6347
VELUT ARBOR ÆVO



CLARISSE HARLOWE.

TOME CINQUIEME.

ET SE TROUVE A PARIS,

Chez { MOUTARD, Imprimeur - Libraire, rue des Mathurins.
MERIGOT le jeune, Libraire, quai des Augustins.

CLARISSE HARLOWE.

Traduction nouvelle et seule complète ;

PAR M. LE TOURNEUR.

Sur l'Édition originale revue par Richardson ; avec figures d'après M. Chodoviecki, de Berlin.

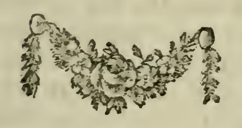
DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A MONSIEUR,

FRÈRE DU ROI.

— Humanos mores nosse volenti
Sufficit una domus.

TOME CINQUIEME.



A GENÈVE,

Chez PAUL BARDE, Imprimeur-Libraire.

1788.



HISTOIRE
DE
CLARISSE HARLOWE.

LETTRE CLVIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Vendredi, 28 *Avril.*

M. Lovelace est déja de retour. Le complot de mon frère est son prétexte ; mais je ne puis prendre une si courte absence que pour une manière d'éluder sa promesse, sur-tout après le soin qu'il avoit eu de se précautionner ici avec les femmes de la maison, et n'ignorant pas que je m'étois proposée de garder soigneusement ma chambre. Je ne puis supporter d'être jouée. J'ai insisté, avec beaucoup de mécontentement, sur son départ pour le Berkshire, et sur la parole qu'il m'avoit donnée de proposer le voyage de Londres à sa cousine.

O ma chère vie! m'a-t-il répondu, pourquoi me vouloir bannir de votre présence? Il m'est impossible de m'éloigner aussi long-temps que vous semblez le désirer. Je ne me suis pas écarté de la ville depuis

que je vous ai quittée. Je n'ai pas été plus loin qu'Edgware ; et mes justes craintes, dans une crise si alarmante, ne m'ont pas permis de m'y arrêter deux heures. Vous représentez-vous ce qui se passe dans un esprit inquiet et tremblant sur le sort de tout ce qu'il a de cher et de précieux au monde ? Vous m'avez parlé d'écrire à votre oncle. Pourquoi prendre une peine inutile ? attendez jusqu'après l'heureuse cérémonie qui m'autorisera, sans doute, à donner du poids à vos demandes. Aussitôt que votre famille sera informée de notre mariage, tous les complots de votre frère s'évanouiront ; et votre père, votre mère, vos oncles, ne penseront qu'à se réconcilier avec vous. A quoi tient-il donc que vous ne mettiez le sceau à mon bonheur ? Quelle raison encore une fois, avez-vous de me bannir de votre présence ? Pourquoi ne voulez-vous pas accorder à l'homme qui vous a jetée dans ces embarras, et qui n'aspire qu'à vous en tirer avec honneur, la satisfaction de pouvoir remplir ses vœux ?

Il est demeuré en silence. La voix m'a manqué pour seconder le penchant que je me sentois à lui faire quelque réponse, qui ne décourageât pas tout-à-fait une si ardente prière.

Je vais vous dire, mon ange, a-t-il repris, quel est mon dessein, si vous l'approuvez. J'irai sur-le-champ faire la revue

de toutes les nouvelles places et des plus belles rues, et je reviendrai vous apprendre si j'y ai trouvé quelque maison à louer qui nous convienne. Je prendrai celle que vous choisirez. Je me hâterai de la meubler, et je leverai un équipage conforme à notre condition. Vous dirigerez tout. Ensuite, ayez la bonté de fixer un jour prochain, soit avant, soit après notre établissement; (c'est à vous à le choisir) pour me rendre le plus heureux de tous les hommes. Que manquera-t-il alors à notre situation? Vous recevrez dans votre propre maison, si je puis la meubler aussi promptement que je le désire, les félicitations de tous mes parens. Miss Charlotte se rendra auprès de vous dans l'intervalle. Si l'affaire des meubles prend trop de temps, vous choisirez dans ma famille qui vous voudrez honorer de votre compagnie, pour votre premier, votre second, ou votre troisième séjour, pendant les mois de la belle saison. A votre retour, vous trouverez tout arrangé dans votre nouvelle demeure, et nous n'aurons plus autour de nous qu'une chaîne continuelle de plaisirs. Ah! chère Clarisse, rapprochez-vous de moi, au lieu de me condamner au bannissement; et faites que je sois à vous pour toujours.

Vous voyez, ma chère, que les instances ne tomboient pas ici sur un jour fixe. Je n'en ai pas été fâchée, et j'en ai repris plus aisément mes esprits. Cependant, je

ne lui ai pas donné sujet de se plaindre que j'eusse refusé l'offre de chercher une maison.

Il est donc sorti dans cette vue ; mais j'apprends qu'il se propose de passer ici la nuit, et s'il y passe celle-ci, je dois m'attendre que lorsqu'il fera quelque séjour à la ville, il y passera toutes les autres. Comme les portes et les fenêtres de mon appartement sont à l'épreuve ; qu'il ne m'a donné jusqu'à présent aucun sujet de défiance ; qu'il a pour lui le prétexte du complot de mon frère, que les gens de la maison sont fort obligeans et fort civils, particulièrement Miss Horton, qui paroît avoir pris beaucoup de goût pour moi, et qui a plus de douceur que Miss Martin dans l'humeur et dans les manières ; enfin comme tout a pris entre nous une apparence supportable, je m'imagine que je ne pourrois insister trop rigoureusement sur sa promesse, sans un air d'excessive singularité, et sans m'engager dans de nouveaux débats, avec un homme qui ne manque jamais de raisons pour justifier ses volontés. Ainsi, je crois que je ne prendrai pas connoissance du dessein qu'il a de se loger ici, s'il ne m'en parle pas lui-même.

Marquez-moi, ma chère, ce que vous pensez de chaque article. Vous vous figurez bien que je lui ai rendu son billet de banque au moment de son arrivée.

Vendredi au soir.

Il a vu trois ou quatre maisons, dont aucune ne lui a plu; mais on lui a parlé d'une autre, qui promet davantage, dit-il, et dont il sera mieux informé demain.

Samedi, à midi.

Il a pris des informations, et vient de voir la maison dont on lui avoit parlé hier au soir. La propriétaire est une jeune veuve, qui est inconsolable de la mort de son mari. Elle se nomme, Mde. *Fretchville*. L'ameublement est du meilleur goût, n'étant fait que depuis six mois. Si je ne le trouve pas à mon gré, il peut être loué pour quelque temps, avec la maison. Mais si j'en suis satisfaite, on peut louer la maison, et faire marché sur-le-champ pour acheter les meubles.

La Dame ne voit personne. On n'a pas même la liberté de visiter les plus beaux appartemens d'en haut, jusqu'à ce qu'elle les ait quittés, pour se rendre dans une de ses terres, où elle se propose de vivre retirée. Elle parle de partir dans quinze jours, ou dans trois semaines au plus tard.

Le sallon et deux pièces d'en bas, qui sont la seule partie de la maison qu'on ait fait voir à M. Lovelace, sont d'une parfaite élégance. On lui a dit, que tout le reste y répond. Les offices sont commodes, les remises et l'écurie fort bien situées. Il sera fort impatient, dit-il, jusqu'au moment où j'en pourrai juger moi-même; et

s'il ne se présente rien d'ailleurs qui me plaise plus que son récit, il ne fera point d'autres recherches. Pour le prix, c'est ce qui ne l'arrête point.

(¶) Il ne fait plus que parler de la cérémonie, mais jamais du jour. Je ne me soucie pas qu'il le précipite : mais je ne suis pas moins étonnée de son silence sur ce point. (§)

Il vient de recevoir de Milady Lawrance, une lettre qui regarde principalement quelques affaires qu'elle sollicite à la chancellerie ; mais dans le postscriptum, elle parle de moi en termes fort obligeans. Toute la famille, dit-elle, attend l'heureux jour avec une impatience égale, et espère que ce jour assurera sa réforme. Il en a pris occasion de me dire, qu'il se flattoit que leurs désirs et les siens seroient bientôt remplis : mais, ma chère, quoique le moment fût si favorable, il ne m'a pas pressée sur le jour. C'est ce que je trouve d'autant plus extraordinaire, qu'avant notre arrivée à Londres, il marquoit un extrême empressement pour la célébration.

Il m'a demandé en grace de lui accorder ma compagnie, à lui et à quatre de ses meilleurs amis, pour une petite collation qu'il doit leur donner lundi prochain. Miss Martin et Miss Horton n'en pourront pas être, parce qu'elles sont engagées d'un autre côté pour une fête annuelle, avec les deux filles du colonel Solcombe et deux

nièces du chevalier Holmes ; mais il aura Mde. Sinclair, qui lui a fait espérer d'avoir aussi Miss Partington, jeune demoiselle d'un mérite et d'une fortune distingués, dont il paroît que le colonel Sinclair a été le tuteur, jusqu'à sa mort, et qui donne, par cette raison, le nom de *maman* à Mde. Sinclair.

Je l'ai prié de m'en dispenser. Il m'a mise, lui ai-je dit, dans la désagréable nécessité de passer pour une personne mariée ; et je voudrois voir aussi peu de gens qu'il me sera possible, qui aient de moi cette opinion. Il m'a répondu qu'il se garderoit bien de me presser, si j'y avois trop de répugnance ; mais c'étoit effectivement ses meilleurs amis, des gens de mérite et fortunés, qui mouroient d'envie de me voir : qu'à la vérité, ils croyoient notre mariage réel, comme son ami Doleman, mais avec les restrictions qu'il avoit expliquées à Mde. Sinclair ; je pouvois compter d'ailleurs que sa politesse seroit portée devant eux jusqu'au plus profond respect.

Lorsqu'il s'est mis quelque chose en tête, il n'y a pas moyen, comme je vous l'ai dit, de lui faire abandonner son idée. (*) Cependant je ne veux pas être donnée en spectacle, si je puis l'empêcher ; sur-tout, à des gens dont le caractère et les princi-

(*) Voyez Lettre CLV, vol. 4.

pes me sont très-suspects. Adieu, ma très-chère amie.

CL. HARLOWE.

(¶) (*La lettre suivante est de M. Lovelace à son ami Belford, auquel il fait à-peu-près le même détail qu'on vient de lire, de son retour, du mécontentement de Clarisse en le revoyant si-tôt, de sa chaleur à insister sur son éloignement, étant en sûreté dans cette maison, et n'ayant guère à craindre d'être découverte que par la trace de ses propres visites.*)

« J'ai été horriblement embarrassé, dit-» il, en la voyant insister sur l'exécution » de l'offre que je m'étois trop pressé de » lui faire, d'aller à Berks et d'en ramener » ma cousine Charlotte, pour la visiter et » lui tenir compagnie. Je n'ai pu lui don-» ner que des excuses misérables; et crai-» gnant tout l'éclat de son indignation, » en voyant son humeur se monter et » qu'elle prenoit fort mal ce que je lui » disois, que Miss Charlotte étoit délicate, » j'ai été obligé de me sauver dans les » déclarations les plus solemnelles et les » plus positives. »

Il répète ici les déclarations qu'on a déja vues dans le récit de Clarisse.

En commençant, continue-t-il, à lui faire mes déclarations, j'avois le dessein de ne pas trop m'avancer et de ne pas perdre de vue mon projet de *vivre décem-*

ment (*) ensemble : mais je me suis trouvé dans le cas de cet orateur de la chambre des communes, à qui il est arrivé plus d'une fois, dans un long discours de s'écarter de plus en plus de son idée, et de finir par prendre des conclusions directement contraires à l'avis qu'il s'étoit proposé de soutenir : j'en suis venu dans le progrès de ma harangue à presser sans réserve la célébration du mariage, avec une force et des instances qui étoient bien éloignées de ma première intention.

Il s'applaudit ensuite de sa proposition de chercher un nouveau logement, et du délai dont elle sera le prétexte plausible.

Il flotte dans ses résolutions, et est incertain s'il se conduira avec honneur ou non avec une femme si sublime.

Il se complimente sur sa propre délicatesse, en exprimant son indignation contre les parens de sa belle, de ce qu'ils supposent un outrage dont il prétend que la supposition seule soulève son indignation contr'eux.

« N'ai-je pas, dit-il, sujet d'être cour- » roucé contr'elle, qui ne me tient aucun » compte de ma délicatesse, lorsqu'elle » est si prompte à relever la moindre pe- » tite faute qui m'échappe dans les forma- » lités et le cérémonial ? Cependant, je

(*) Lovelace appelle le concubinage *la vie de l'honneur.*

» peux l'excuser aussi elle-même, par cette
» généreuse réflexion (oui généreuse,
» j'en suis sûr, puisqu'elle est contre moi)
» que son ame étant formée de tout ce
» qu'il y a de plus exquis dans la délica-
» tesse, la moindre faute contr'elle la
» choque nécessairement; tandis que mes
» efforts les plus sublimes, qui sont ex-
» traordinaires pour moi, sont si familiers
» pour elle, qu'ils n'attirent pas son
» attention. »

Il s'applaudit de l'histoire de la nouvelle maison, et de la jeune veuve qui en est propriétaire et qu'il appelle Mde. Fretchville : il laisse à deviner à M. Belford si c'est une fiction ou une vérité.

Il parle de ses différentes propositions pour la cérémonie, qu'il a sérieusement pressée ; et il avoue ses vues artificieuses et secrètes en évitant de fixer un jour.

A présent, dit-il, j'espère trouver bientôt l'occasion de commencer mes opérations : car tout est dans le calme et la sécurité la plus profonde.

Il est impossible de te peindre la douce et muète confusion de la chère Dame, quand je touchois l'article du mariage.

Elle peut bien avoir des doutes, des inquiétudes. Toutes les personnes sages, dans tous les cas de quelque importance, en ont, jusqu'à ce que la certitude vienne les dissiper. Mais son penchant assez visible à penser favorablement d'un caractère

aussi inventif, aussi passionné pour les ruses et l'intrigue que le mien, est un heureux pronostic pour moi. Oh ! les femmes à grands raisonnemens ; que je les aime, les jolies petites raisonneuses ! Tout va de soi-même avec elles ; dès qu'une fois l'amour s'est glissé dans leurs cœurs : alors elles employeront tout ce qu'elles ont d'esprit et de raisonnement pour excuser, plutôt que pour blâmer la conduite équivoque d'un amant, quelque fortes que soient contre lui les apparences.

Mowbray, Tourville et Belton brûlent de voir mon ange, et seront de la partie. Elle m'a refusé ; mais il n'en faudra pas moins qu'elle s'y trouve. Une ame aussi généreuse que la mienne ne peut jouir de son bonheur, qu'en le partageant. Si je ne vous force pas tout-à-la-fois à l'admiration et à la jalousie, ma joie d'avoir enveloppé dans *ma toile un si charmant oiseau*, ne sera qu'une joie imparfaite.

Il faudra donc qu'elle ait cette complaisance pour moi ; et toi, il faut que tu viennes. Je te ferai voir l'orgueil et la gloire des Harlowes, mes implacables ennemis : et tu applaudiras avec moi à mon triomphe sur toute cette race.

Je ne sais pas trop encore quelle pourra être la destinée de cette beauté rebelle : j'ai donc besoin que tu la voies et que tu l'admires, tandis que son visage est serein, et son cœur plein d'espérance ;

avant que ses craintes se réalisent, si elles doivent jamais être réalisées, et si elle a en effet conçu de moi des impressions funestes : avant que ses yeux brillans aient perdu leur éclat; tandis qu'elle est dans toute sa gloire, et sa beauté dans sa fleur virginale; avant que le chagrin déchirant de se voir trompée ait gravé les rides de la douleur sur son visage, et défiguré ses traits célestes. (b)

Si je puis vous procurer cet honneur, vous rirez tous quatre, comme j'ai souvent peine à m'en empêcher, de l'air *puritain* que vous verrez prendre à la maman Sinclair. Il ne sortira pas de ses lèvres un jurement, une imprécation ni un mot équivoque. Elle adoucit et compose son maintien devant ma belle. Elle retient et pince sa machoire chévaline. Sa voix, qui quand il lui plaît est un tonnerre, se fond en un petit murmure doucereux. Ses jarrets, d'une roideur qui ne leur a pas permis depuis dix ans de se plier à la civilité, deviennent souples pour faire une révérence profonde à chaque parole. Elle tient ses gros bras croisées devant elle; et ce n'est pas sans peine qu'on parvient à la faire asseoir en présence de ma déesse.

Je m'occupe à vous dresser à tous, des instructions pour lundi soir.

Samedi au soir.

Nous venons d'avoir une alarme épouvantable, Au secours, Monsieur, s'est

écriée Dorcas en descendant de chez sa maîtresse : Madame est résolue d'aller demain à l'église. J'étois en bas à faire un quadrille avec les femmes. A l'église ! ai-je dit ; et j'ai posé mes cartes sur la table. -- A l'église ! ont répété mes compagnes, en jetant un regard l'une sur l'autre. Notre partie est demeurée là pour ce soir. -- Qui se seroit attendu à ce caprice ? Sans avis, sans la moindre question ! Avant l'arrivée de ses habits ! Sans avoir demandé ma permission... Il est impossible qu'elle pense à devenir ma femme ! D'ailleurs, cette belle personne ne considère donc pas, que si elle va à l'église, c'est me mettre dans la nécessité d'y aller aussi. Cependant, ne pas demander que je sorte avec elle, lorsqu'elle est persuadée que Singleton et son frère sont aux aguets pour l'enlever : si facile à reconnoître par ses habits, par sa taille, par ses traits ; il n'y a pas une seconde femme comme elle dans toute l'Angleterre ! A l'église encore, plutôt que dans tout autre lieu ! Cette fille a-t-elle le diable au corps, ai-je dit ? Aussi-tôt que j'ai eu la force de parler.

Mais remettons ce sujet à demain. Je veux te donner aujourd'hui les instructions que j'ai tracées pour ta conduite et celle de tes camarades, dans l'assemblée de lundi soir.

(*Instructions pour Jean Belford, Richard Mowbray, Thomas Belton, et*

Jacques Tourville, écuyers du corps de leur général Robert Lovelace, le jour qu'ils seront admis en présence de sa déesse.

(¶) Il faut vous mettre bien avant dans vos lourdes têtes, qu'il n'y a point de femme au monde comme Clarisse Harlowe; et qu'elle n'est ni plus ni moins que Mde. Lovelace, quoiqu'elle soit encore, je le dis à ma honte, actuellement vierge.

Mettez-vous bien encore dans la mémoire que le nom de votre vieille maman, est Sinclair, nom que portoit sa mère, lorsqu'elle étoit jeune fille; que son mari fut un lieutenant colonel; et faites part, Belford, à vos camarades, de tout ce que vous savez d'elle par la lettre de l'honnête Doleman. (*)

Je permets que Mowbray et Tourville, les deux plus étourdis des quatre, connoissent d'ancienne date la veuve et les nièces par la liaison qu'ils ont eue avec le colonel. Ils pourront parler familièrement à la maman, comme étant des connoissances de plus d'un jour. Voilà leurs rôles, que j'ai proportionnés à leur capacité.

Ils peuvent faire l'éloge de la veuve et du colonel, comme de personnes fort honorables : mais qu'ils ne s'y prennent pas trop grossièrement, et qu'ils ne tombent pas non plus dans une affectation qui pourroit les rendre suspects.

(*) Voyez Lettre CXXX, vol. 4.

La bonne veuve vous fournira elle-même l'occasion de faire son panégyrique et celui du colonel : Tourville et Mowbray peuvent tous les deux se donner pour garans ; et moi, avec vous et Belton, nous confirmerons les faits, pour les avoir oui dire.

Comme la pauvreté est en général suspecte, la veuve doit être née d'une famille dans l'aisance ; et il n'y a pas de doute sur ce fait. L'élégance de sa maison et de son ameublement ; l'exactitude à acquitter toutes ses dettes, ce qu'elle ne manque pas de faire avec une sorte d'ostentation, et ce qui lui concilie, je l'imagine, l'affection de ses voisins, en est une preuve qui va jusqu'à la démonstration. Elle se proposera de faire d'assez riches établissemens à ses deux nièces. Sally est sur le point de se marier avec un riche marchand de drap du Strand, si vous vous en souvenez ; car il y en a cinq ou six sur cette place. On peut faire des questions sur les nièces, puisqu'elles seront absentes, comme étant des personnes respectées de Mowbray et de Tourville, en considération de défunt leur digne oncle.

Ayez grand soin d'avoir les yeux sur ma contenance, et sur chaque mouvement des miens : car ce sera dans mes yeux et dans mon air, que vous trouverez le guide suprême de votre conduite. Il est inutile de vous recommander le plus grand respect pour moi. Votre serment de

fidélité vous y oblige : et d'ailleurs, qui peut me voir sans me respecter ?

On peut faire le plus grand fond sur Priscille Partington : ses yeux sont si pleins d'innocence, sa discrétion est si profonde, et son air si doux ! elle accompagnera la bonne veuve, pompeusement parée, et toute éclatante des pierreries et des folies de son extravagant de juif : d'abord elle préviendra ma belle en sa faveur, et ensuite lui en imposera. Elle a son rôle ; et j'espère qu'elle amènera ma charmante à désirer sa connoissance.

Voici l'histoire de Miss Partington : c'est la fille du beau-frère du Colonel Sinclair : ce beau-frère peut avoir été un marchand turc, ou de tout autre pays, mort millionnaire. Le colonel étoit un de ses tuteurs (d'où vient son *respect collatéral* pour la vieille veuve) ce qui fait qu'elle appelle Mde. Sinclair *maman*, quoique celle-ci n'ait aucun droit sur la succession.

Elle est venue passer un jour ou deux à Londres, et doit retourner chez son autre tuteur, qui vit encore, à Barnet.

Miss Partington a des adorateurs par centaine : sa grand-mère la douairière d'un Alderman, lui ayant encore laissé son bien : elle ne sort jamais de la maison de son tuteur sans une vieille gouvernante d'une prudence éprouvée, si ce n'est pour venir chez sa maman Sinclair ; avec laquelle on lui permet de temps à autre de passer une huitaine.

La belle Priscille donnera de la *maman* à Mde. Sinclair : et elle fera sa cour à son tuteur, pour le faire consentir à la laisser passer une charmante semaine avec elle. -- Ce sera sir Edward Holden, autant qu'un autre, si vos épaisses cervelles ne se trouvent pas surchargées de trop de détails. -- Lady Holden viendra peut-être avec elle : car elle s'est toujours singulièrement plû dans la compagnie de Mde. Sinclair ; et elle parle vingt fois le jour de ses qualités, et de la manière admirable dont elle gouverne sa maison.

Ton principal rôle à toi, Belford, qui a une morgue pédantesque, et qui vises à la sagesse, c'est de veiller à ce que tes confrères ne fassent pas de bévues dans le leur : car tu dois avoir jugé, par tout ce que je t'ai écrit, que nous avons affaire à une personne des plus attentives et des plus pénétrantes qu'il y ait au monde. Une belle qu'il y a de la gloire à tromper ! mais dont les yeux perceront jusqu'au fond de vos ames superficielles, du moment que vous aurez la sottise de vous ouvrir devant elle. Songes donc à te placer entre Mowbray et Tourville, de façon que tes pieds puissent toucher leurs pieds, et les redresser, s'ils vont de travers. Tu leur applaudiras du coude, quand ils mériteront ton approbation.

Quant au ton général que vous devez prendre, point d'hypocrisie. Je la hais,

et ma charmante aussi. Si j'en avois fait mon étude, j'aurois pu être un hypocrite aussi parfait qu'un autre. Mais mon caractère général est si bien établi, que je serois bientôt devenu suspect, si j'avois cherché trop à me blanchir. Mais à quoi bon de l'hypocrisie, à moins que la plupart des femmes ne nous rebutassent pour notre défaut de mœurs ? Les plus honnêtes d'entr'elles aiment à avoir l'honneur de nous réformer. Laissons ces mignonnes en faire l'essai : si elles échouent, du moins leur intention étoit bonne ; et cette idée fera leur consolation. Et nous, notre tâche en devient plus facile, et nos péchés moins nombreux. Cela fait qu'elles viennent d'elles-mêmes donner dans nos filets, sans qu'il nous en coûte beaucoup de peine pour les y attirer : et cela nous épargne une quantité d'odieuses faussetés ; et nous paroissons ce que nous sommes, devant les anges et devant les hommes. Cependant leurs grand-mères elles mêmes sont les premières à nous absoudre ; et reprochent à leurs filles, que si elles sont perdues ; c'est qu'elles l'ont bien voulu, qu'elles ont péché contre leur propre connoissance, et qu'elles se sont exposées, malgré l'apparence d'un danger évident. Ne seroit-ce donc pas une folie pour des hommes de notre caractère, de se faire hypocrites ?

Recommande bien aux autres et sou-

viens toi bien toi-même de ne laisser échapper aucun mot obscène. Vous savez que je ne vous ai jamais permis d'obscènité dans le propos. Il sera temps assez, lorsque nous deviendrons vieux, et que nous en serons réduits à ne pouvoir que parler.

Vous ne devez pas oublier d'ailleurs, le caractère affecté de la petite Priscille ; et le caractère naturel de ma déesse : ainsi, loin de vous permettre la moindre grossièreté, n'effleurez pas même l'équivoque. Quoi ! vous ai-je dit souvent, ne pouvez-vous toucher le cœur d'une belle, sans blesser ses oreilles ?

Il est nécessaire que vous paroissiez plus corrompus que moi : pouvons-nous nous en empêcher, diras-tu ? tant mieux, votre rôle en sera moins contraint : moins il y aura de contrainte, moins aussi il y aura d'affectation.

Et si Belton débute par traiter son sujet favori, et par plaider la cause des filles entretenues, il pourroit me forcer à le contredire : mais sois sans crainte ; je ne donnerai pas à mes argumens toute la force de ma dialectique.

Elle doit avoir quelque curiosité, j'imagine, de voir de quelle sorte d'hommes je fais ma société. Elle ne s'attend pas à trouver en vous des saints : n'êtes-vous pas tous des hommes d'une fortune distinguée, quoique vous ne soyez pas tous des hommes de mérite ? Et quel est le mortel

dans ce bas monde que les richesses n'égarent point ? Comme elles donnent le pouvoir de faire le mal, ne faut-il pas une vertu plus qu'ordinaire pour s'abstenir d'exercer ce pouvoir ? Ne dit-on pas que le diable est le dieu de ce bas monde ? Ne sommes-nous pas les enfans de ce monde ? Hé bien quoi ? -- Je te dirai que ce sont les pauvres et ceux de la classe mitoyenne qui doivent sauver les autres, si les autres doivent être sauvés : les autres, diras-tu, sont donc de grands ingrats, de payer, comme ils font en général, d'un si odieux retour, les pauvres et les hommes nés dans la médiocrité ! (§)

« Cette chère personne est prodigieusement éclairée dans tout ce qui appartient » à la théorie : mais vous comprenez » qu'à son âge, c'est une véritable novice » pour les choses d'expérience et de pratique. Malgré toutes ses lectures, j'ose » dire que jusqu'au moment qu'elle m'a » connu, elle ne s'étoit pas imaginé qu'il » y eût au monde des gens de l'espèce de » ceux qu'elle verra dans vous quatre. » Quel plaisir n'aurai-je pas d'observer » son étonnement, lorsqu'elle se verra » dans une compagnie si nouvelle, et » qu'elle me trouvera le plus poli des cinq » convives ! »

(¶) Ces instructions suffisent pour vous guider lundi soir. J'ajouterai seulement qu'il ne vous faut pas négliger la plus

petite circonstance, soit que vous la trouviez raisonnable ou non. Mes vues sont profondes comme la mine qui cache l'or, et valent la peine qu'on creuse pour les extraire. L'idée que vous pourriez croire la plus indifférente, peut être le germe des évènemens les plus importans : donnez-moi une obéissance aveugle. Ne suis-je pas votre général ? me suis-je jamais chargé de vous mener, que je ne vous aie conduits avec sûreté, jusqu'au succès, et souvent à votre grand et stupide étonnement ? (b)

A présent il me semble que tu es curieux de savoir quelles peuvent être mes vues, en risquant de déplaire à ma belle et de lui inspirer des alarmes, après quatre à cinq jours de bonace et de calme. Il faut satisfaire ta curiosité.

J'aurai soin de ménager aux deux nièces la visite imprévue de quelques femmes de province, qui rempliront la maison. Les lits seront rares. Miss Partington, qui se sera fait connoître pour une fille douce et modeste, et qui aura marqué un goût prodigieux pour ma charmante, témoignera beaucoup d'envie de commencer avec elle une liaison d'amitié. Elle lui demandera la moitié de son lit, pour une nuit seulement. Qui sait si la nuit même de ce lundi, je ne serai pas assez malheureux pour me rendre coupable d'une mortelle offense envers ma bien-aimée ? Les oiseaux

les plus sauvages se laissent prendre en dormant. Si ma charmante dans son courroux vouloit me fuir, ne puis-je pas l'arrêter malgré elle ? Si en effet ma charmante m'échappe, ne serai-je pas le maître de la ramener par autorité *civile* ou *incivile*, lorsque j'aurai preuves sur preuves qu'elle a reconnu, quoique tacitement, notre mariage ? Et, soit que je réussisse ou non, si j'obtiens du moins qu'elle me pardonne, ou si sa fureur se borne aux plaintes et aux reproches, et si elle peut seulement soutenir ma vue, ne suis-je pas sûr alors qu'elle est tout-à-fait à moi ? Ma charmante est la délicatesse même. Je suis impatient de voir, comment une personne si délicate se conduira dans l'une ou l'autre de ces suppositions : et tu conviendras, que dans la situation où je me trouve, il est juste que je me précautionne contre toutes sortes d'accidens. Je connois l'*anguille frétillante* que j'ai à retenir, et combien il est à craindre qu'elle n'échappe entre mes doigts. De quel air niais j'ouvrirois la bouche et les yeux, si je la voyois sauter de mes mains dans sa rivière bourbeuse ; je veux dire dans sa famille, d'où j'ai eu tant de peine à la tirer !

Voyons : laisse-moi compter combien j'aurai de personnes, après la nuit du lundi, qui seront en état de jurer qu'elle a porté mon nom, qu'elle a répondu à mon nom, et qu'elle n'a point eu d'autres

vues, en quittant ses parens, que de porter mon nom, sans que sa propre famille puisse ou veuille le désavouer ? Premièrement, je puis faire fond sur tous mes gens, sur sa servante Dorcas, sur Mde. Sinclair, sur deux nièces et Miss Partington.

Mais comme tous ces témoins pourroient être suspects, voici le point capital de l'affaire. « Quatre dignes gentils-hommes,
» nobles de personne et d'origine, invités
» tel jour à une collation par Robert Love-
» lace de Sandon-hall, écuyer, en com-
» pagnie de Magdeleine de Sinclair veuve,
» de Priscille Partington fille nubile et de
» la dame Complaignante, déposent que
» ledit Robert Lovelace s'est adressé en
» plusieurs occasions à ladite dame comme
» à sa femme ; qu'ils se sont adressés à elle,
» eux et d'autres, en qualité de Mde. Love-
» lace, chacun lui faisant des complimens
» et des félicitations sur son mariage, que
» ces complimens et ces félicitations, elle
» les a reçus sans autres marques de déplai-
» sir et de répugnance, que celles qui sont
» ordinaires aux jeunes mariées, c'est-à-
» dire, avec un peu de rougeur et d'agréa-
» ble confusion, qu'on pouvoit attribuer
» à l'embarras naturel dans ces circons-
» tances. Point d'emportement, Belford,
» point de révolte contre ton chef. T'ima-
» gines-tu que j'ai amené ici cette chère
» personne pour n'en tirer aucun fruit ? »

Voilà une foible exquise de mon plan.

Rangez-vous, esprits subalternes -- ta ra, ra-ra-ra-- ôtez vos bonnets et saluez Lovelace pour votre maître !

LETTRE CLIX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Dimanche, 30 Avril.

J'AI été à l'église, Belford ! Et même je m'y suis admirablement conduit. Ma déesse est contente de moi maintenant. J'ai donné une attention extrême au sermon, et j'ai chanté de toutes mes forces avec le clergé et les paroissiens. Mes yeux ne se sont pas trop égarés. Et comment se seroient-ils égarés, lorsqu'ils avoient devant eux le plus charmant et le plus aimable objet qui fût dans toute l'église ?

Chère créature ! Que de ferveur, que de charmes dans sa piété ! Je lui ai fait avouer qu'elle avoit prié pour moi. En vérité, j'espère que les prières d'une si belle ame ne seront pas sans effet.

Au fond, Belford, il y a quelque chose d'imposant dans le culte religieux. Le dimanche est une institution charmante, pour soutenir la vertu dans un cœur, quand ce cœur est vertueux. Un jour sur sept ; que cette loi est raisonnable ! Je crois qu'à la fin je serai capable d'aller une fois le jour à l'église. J'imagine que ma réforme en

en ira plus vîte. Voir une multitude d'honnêtes gens qui se réunissent dans le même acte d'adoration ! C'est un exercice bien digne d'un être qui pense et qui raisonne. Cependant cette idée ajoute quelques pointes de plus à mes remords, lorsque je veux m'occuper de mes projets sur cette charmante créature. En conscience, je crois que si j'allois constamment à l'église, je ne pourrois pas les suivre.

Il m'est venu de nouvelles inventions en tête pendant le service divin : mais j'y renonce, parce qu'elles sont nées trop mal-à-propos dans un si bon lieu. Excellente créature ! Combien de ruines n'a-t-elle pas prévenu en m'attachant à elle, occupant seule toute mon attention !

Mais je veux te raconter ce qui s'est passé entre nous, dans ma première visite de ce matin ; et je te ferai ensuite une peinture plus exacte de ma bonne conduite à l'église.

La permission de la voir ne m'a point été accordée avant huit heures. Je l'ai trouvée parée pour sortir. J'ai feint d'ignorer son intention ; et j'avois recommandé à Dorcas de ne pas lui dire qu'elle m'en eût informé.

Vous allez sortir, Mademoiselle ? lui ai-je dit d'un air indifférent.

Oui, Monsieur, j'ai dessein d'aller à l'église.

J'espère, Mademoiselle, que vous m'ac-

corderez l'honneur de vous y accompagner.

Non. Elle alloit prendre une chaise à porteur, et se rendre à l'église voisine.

Ce discours m'a fait tressaillir. Une chaise pour aller à l'église voisine, de chez Mde. Sinclair, dont le vrai nom n'est pas Sinclair; et pour la ramener à la vue de tout le peuple, qui n'auroit pas une trop bonne idée de la maison ! Il n'y avoit pas moyen d'y consentir. Cependant j'avois à soutenir mon rôle d'indifférence. Je lui ai dit que je regarderois comme une faveur, qu'elle voulût me permettre de prendre un carrosse et de l'accompagner à Saint-Paul; que nous avions du temps de reste.

Elle m'a objecté la gaieté de mon habillement : elle m'a dit que si elle alloit à Saint-Paul, elle pouvoit prendre un carrosse, et y aller sans moi.

Je lui ai représenté ce qu'elle avoit à craindre de Singleton et de son frère, et je lui ai offert de prendre le plus simple de mes habits. Ne me refusez pas, ma chère Clarisse, lui ai-je dit, la faveur de vous accompagner. Il y a très-long-temps que je n'ai été à l'église. Nous nous placerons dans différens bancs : et la première fois que j'y retournerai, ce sera, j'espère, pour acquérir des droits au plus grand bonheur que je puisse recevoir. Elle m'a fait quelques autres objections; mais enfin elle m'a permis de partir avec elle.

Je me suis placé à sa vue, pour trouver le temps moins ennuyeux, car nous sommes arrivés de bonne heure : et je me suis si bien conduit, que je lui ai donné fort bonne opinion de moi.

Le sujet du sermon étoit assez particulier ; c'étoit l'histoire, ou la parabole d'un prophête... d'une jeune brebis, enlevée par un homme riche à un pauvre qui l'aimoit tendrement, et qui n'avoit pas d'autre plaisir au monde. Le prophête avoit en vue de faire entrer le remord dans le cœur de David, sur son adultère avec *Bethsabée*, femme d'Urie, et sur le meurtre du mari. Ces femmes, Belford, ont été de tout temps l'occasion d'une infinité de désordres. Enfin, lorsque le roi David eut juré dans son indignation (tu vois, mon ami, que le Roi David juroit : mais comment saurois-tu qui étoit le Roi David ? je t'apprends que l'histoire est de la bible ;) aussi-tôt, dis-je, qu'il eut juré de punir de mort l'homme riche, le prophête qui se nommoit Nathan, honnête personnage et homme d'esprit, s'écria dans ces termes, qui étoient ceux du texte : *Cet homme c'est toi*. Par ma fois j'ai cru que le prédicateur jetoit directement les yeux sur moi ; et les miens se sont tournés au même moment sur ma jeune brebis. Mais je dois dire aussi que je me suis souvenu en même temps de mon *bouton de rose* ; après tout, sur ce point,

me suis-je dit à moi-même, je vaux mieux que le Roi David.

A notre retour, nous nous sommes entretenus du sermon. J'ai prouvé à ma charmante que j'avois été fort attentif, en lui rappelant les endroits où le prédicateur avoit tiré le plus de parti de son sujet, et ceux qu'il auroit pu traiter avec plus d'avantage ; car l'histoire est réellement fort touchante, et je n'ai rien vu de mieux imaginé. J'ai fait ces réflexions d'un air si grave, que la satisfaction de la belle m'a paru croître de plus en plus ; et je ne doute point qu'elle ne m'accorde demain au soir l'honneur de sa présence à ma collation.

Dimanche au soir.

Nous avons dîné tous ensemble, dans la salle à manger de Mde. Sinclair. Tout est dans la meilleure situation. Les deux nièces ont fort bien joué leur rôle, et Mde. Sinclair le sien. Je n'ai pas encore vu ma charmante si tranquille. « D'abord, » m'a-t-elle dit, elle n'avoit pas eu trop » bonne idée de ces gens-là. Mde. Sinclair » lui avoit semblé rebutante. Ses nièces » étoient des jeunes personnes avec les- » quelles elle n'auroit pas souhaité de » liaison. Mais réellement, il ne falloit » pas être trop précipitée dans sa censure. » Bien des gens gagnent à se faire con- » noître. La veuve lui paroissoit *suppor-* » *table* (c'est toute la faveur qu'elle lui » fait.) Miss Martin et Miss Horton sont

» deux jeunes filles de fort bon sens, et » qui ont beaucoup de lecture. Ce que » Miss Martin particulièrement a dit du » mariage et de son humble adorateur, » étoit très-solide. Elle pense qu'avec de » tels principes, elle ne sauroit faire une » mauvaise femme. » Remarque, en passant, que le très-humble serviteur de Sally est un marchand de grand renom, et qu'elle doit être bientôt mariée.

J'ai fait à la belle une esquisse de ton caractère, et de celui de mes trois autres écuyers, dans l'espérance d'exciter sa curiosité à vous voir lundi. Je lui ai dit un peu de mal et un peu de bien de vous; autant pour m'exalter moi-même, et pour prévenir toutes les surprises, que pour lui apprendre quelle sorte de personnage elle doit s'attendre à voir si elle m'oblige de sa présence. Par ces observations sur chacun de vous, je jugerai des mesures que j'aurai à garder, pour obtenir ou pour conserver son estime. Je connoîtrai ce qui est de son goût et ce qui ne l'est pas, et je saurai ce qu'il faut que je préfère ou que j'évite dans l'occasion. Ainsi, pendant qu'elle pénétrera vos têtes superficielles, moi, j'entrerai dans son cœur, et je saurai ce que le mien peut espérer.

La maison ne doit être prête que dans trois semaines Dans trois semaines tout sera fini, ou je jouerai du plus grand malheur. Qui sait si trois jours ne feront pas

l'affaire? N'ai-je pas emporté le grand point de la faire passer ici pour ma femme? Et l'autre, qui n'est pas moindre, de me fixer ici, la nuit comme le jour? Jamais une femme m'est-elle échappée lorsque j'ai pu loger sous le même toît? Et la maison, n'est-ce rien que la maison? Et les gens; Will (*) et Dorcas, qui sont à moi tous deux. Trois jours, ai-je dit? -- bon! Trois heures.

Je viens d'emporter mon troisième point, Belford, mais je m'en suis attiré l'extrême mécontentement de ma belle, au point qu'elle m'a menacé, (¶) pour avoir souffert qu'on lui présentât Miss Partington, sans avoir obtenu son aveu, ce qui l'a mise dans la nécessité, ou de refuser, ou de céder à l'invitation pressante d'une jeune Lady si jolie et si aimable. Car Miss s'étoit engagée à honorer ma collation de sa présence, mais à condition que ma charmante seroit de la partie.

Se voir obligée de passer devant mes amis pour ce qu'elle n'étoit pas! elle vouloit exiger absolument que je découvrisse la vérité des choses aux femmes de la maison: elle ne prétendoit pas laisser se répandre des fables qu'il lui faudroit autoriser, ni se rendre complice de ma fraude.

Mais de quoi ne triomphe pas la persé-

(*) Son valet-de-chambre.

vérance ? sur-tout lorsqu'on a l'adresse de couvrir ses vues d'une disposition apparente à céder dans le moment, et qu'à la manière des Parthes, on revient à la charge en fuyant. N'est-ce pas là la méthode qu'emploie le sexe pour tout obtenir de leurs maris ? Croit-on que j'aurai vécu si familièrement avec les femmes sans rien apprendre ? As-tu jamais vu qu'aucun refus que m'ait fait une femme, de la plus petite comme de la plus grande faveur, lui ait jamais réussi, lorsque je m'entêtois sérieusement à l'emporter ? Plus elle se montroit opiniâtre et rebelle, plus je tenois ferme. Voilà ma règle.

Mais comme elle n'a cédé à cette dernière requête qu'avec une extrême répugnance, j'ai bien peur qu'elle ne vous montre une beauté boudeuse et chagrine, beaucoup plus qu'une beauté gracieuse et prévenante. Car aussi-tôt que Miss Partington s'est retirée. « Qu'avoit-elle besoin, a-t-elle dit, » de Miss Partington ? dans sa situation, » elle n'avoit pas besoin de nouvelles con- » noissances ; et que lui importoient aussi » mes quatre amis dans les circonstances » où elle se trouvoit : elle m'assuroit que » s'il m'arrivoit encore ... Elle s'est arrê- » tée là avec un tour de main menaçant. »

Quand nous serons ensemble, je veux, en sa présence, en te lançant un coup d'œil, te faire voir ce geste de sa main : car c'étoit un geste charmant, tout-à-fait

nouveau pour moi. Et pourtant, j'ai vu dans d'autres temps, cent gestes passionnés d'autres belles. Qu'il y a de plaisir et de jouissance à mettre en colère une femme de sens et de mérite, qui n'est pas votre femme ! pour preuve, voyez toutes les scènes d'emportemens et de passion dans nos pièces de théâtre. -Prenez-garde, ma charmante, à présent que vous en êtes venue au point de me faire trouver du plaisir dans vos jolis gestes de colère, prenez-garde de m'inspirer la tentation de les provoquer, de vous les faire varier à l'infini, vous dont chaque geste, chaque air, chaque ton porte en lui tant de sentiment et d'ame.

Mais, fâchée ou non fâchée, cette enchanteresse ne peut jamais être que graces et charmes dans toute sa personne. Tous ses traits sont parfaitement assortis et faits l'un pour l'autre. Il ne seroit pas possible d'en changer un seul, sans lui ôter de sa perfection. Et croyez-vous que je ne sois pas impatient d'avoir votre jugement sur ma belle conquête ? (b)

Si vous aimez des traits et des yeux pleins de flammes, quoique le cœur soit de glace et qu'il n'ait jamais encore commencé à *s'amollir ;* si vous aimez un sens exquis, et les maximes les plus sages, qui coulent entre des dents d'ivoire et des lèvres de corail ; un regard, qui pénètre out ; un son de voix, qui est l'harmonie

même ; un air de grandeur, tempéré par une douceur qui ne peut se rendre : une politesse qui ne sera jamais surpassée, s'il est possible qu'il y en ait jamais d'égale ; vous trouverez toutes ses perfections, et cent fois plus encore dans mon Hélène.

(*) « Contemplez cette majestueuse » fabrique ! c'est un temple sacré dès sa » naissance, et bâti par des mains divines. » Son ame est la divinité qui l'habite ; et » l'édifice n'est pas indigne du Dieu. »

Ou si tu veux une description plus douce, dans le style de Rowe :

« Elle offre tous les charmes des fleurs » nouvellement écloses ; une beauté sans » tache, une douce fraîcheur, une aimable » innocence : c'est l'image de la nature » au premier printemps du monde. » (**)

Adieu, mes quatre écuyers, demain à six heures du soir, je vous attends tous.

(*) Quatre vers de Dryden.
(**) Vers de Rowe.

LETTRE CLX.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Dimanche, 30 Avril.

(¶) *MISS Clarisse fait dans cette lettre le même récit, à-peu-près que celui de M. Lovelace, sur son dessein d'aller à l'église ; de sa proposition d'aller à St. Paul, et*

de la demande qu'il a faite de l'y accompagner. Elle loue sa bonne conduite à l'église ; et fait en même temps l'éloge du sermon et du prédicateur : elle est charmée du texte qui en faisoit le sujet et qui se trouvoit analogue aux circonstances : elle donne les détails de la conversation qui avoit suivi , et loue les réflexions sensées qu'il avoit faites sur le sermon.

Je ne demande pas mieux , dit-elle , que de bien espérer de lui. Mais je suis si embarrassée de savoir comment compter sur une heure de raison et de réflexion sérieuse de sa part , que tout ce que je peux raconter de lui à son avantage , doit être reçu avec indulgence , et sans un examen trop sévère.

Je me suis vue si fortement pressée , que je n'ai pu refuser de dîner aujourd'hui avec la veuve et ses nièces. Elles me déplaisent moins que je n'aurois cru d'abord. Je ne puis m'empêcher de blâmer moi-même ma précipitation à juger trop sévèrement des autres , quand la réputation y est intéressée. En considérant la différence des manières , des humeurs , des constitutions , de l'éducation , bien des personnes , ma chère , peuvent , je crois , paroître sans reproche , que d'autres d'une humeur et d'une éducation différente , seront trop enclins à blâmer ; et dont ils

seront censurés eux-mêmes par le même principe ou le même défaut. Je veux donc me faire une règle pour l'avenir, de ne jamais prononcer définitivement sur les premières apparences : cependant je dois ajouter que ce ne sont pas ces femmes là que je choisirois pour mes intimes liaisons : leurs façons ne sont pas de mon goût ; quoique pour l'état où elles sont placées, elles puissent figurer dans le monde avec une réputation passable.

M. Lovelace s'est si bien conduit, que je puis vraiment, du moins jusqu'à cette heure, nommer cette journée un jour agréable. Mais lors même que je suis le plus tranquille de son côté, ma situation vis-à-vis de mes parens revient troubler mes pensées et me fait verser quelquefois bien des larmes.

Une chose qui me fait goûter encore davantage les femmes de cette maison, ce sont les personnes de distinction qu'elles connoissent et qui viennent leur faire visite.

Dimanche au soir.

Je suis toujours satisfaite de M. Lovelace et de sa façon de se conduire. Nous avons eu ensemble un assez long entretien, et des plus raisonnables. Cet homme a réellement des idées justes et droites. Il avoue qu'il est enchanté de cette journée, et il espère en passer ainsi beaucoup d'autres également agréables....

Néanmoins, il m'a fort ingénuement prévenue, qu'il ne répondoit pas que sa malheureuse vivacité ne revînt déranger ses bonnes intentions; mais qu'il ne doutoit pas qu'il ne fût à la fin arrêté et affermi dans le bien par mon exemple et ma conversation.

Il m'a fait une description fort amusante des quatre messieurs avec lesquels je dois me trouver demain au soir; je dis amusante, par la peinture que sa gaieté m'a faite de leurs personnes, de leurs manières, etc. mais ce portrait n'étoit pas, il s'en faut, à leur avantage. Cependant il paroissoit avoir plutôt en vue d'égayer ma mélancolie, que de les déprimer. Je lui crois au fond, ma chère, un assez bon naturel; mais qui a été gâté fort jeune, faute d'être contrarié et contenu dans ses volontés.

La journée est finie, et vu ma situation, je dois l'appeler un heureux jour dans toute sa durée. En vérité, ma chère, je crois que je le préfèrerois à tous les hommes que j'ai pu connoître, s'il étoit toujours tel qu'il a été aujourd'hui. Vous voyez combien je suis prompte à vous avouer tous les sentimens que vous m'avez imputés, lorsque je peux les démêler dans mon cœur. Il est quelquefois difficile, ce me semble, pour une jeune personne, qui est capable de raisonner avec elle-même, de savoir bien positivement, quand elle aime, ou quand elle hait. Mais je

suis résolue à ne me déterminer, autant qu'il me sera possible, dans ma haine comme dans mon amour, que par les actions de l'homme, qui le rendront digne ou indigne de mon estime.

Elle date encore sa lettre du lundi, et dit qu'elle a été très-offensée, qu'on lui ait amené Miss Partington chez elle; et encore plus de s'être vue comme obligée de promettre de se trouver à la collation de M. Lovelace : elle prévoit, dit-elle, qu'elle aura à passer une mortelle *soirée.* (¶)

LETTRE CLXI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Lundi au soir, 1 Mai.

JE m'échappe en ce moment de la désagréable compagnie où je me suis vue engagée contre mon inclination. (¶) Comme je prendrois peu de plaisir à me rappeler en détail la conversation de ce soir, contentez-vous de ce que vous pourrez recueillir des contours, pour ainsi dire, et des traits principaux du caractère des quatre personnages, aidés des portraits que m'en a fait hier M. Lovelace, et de quelques observations sur le spectacle auquel je viens heureusement de me dérober. (b)

Les noms des quatre messieurs sont, Belton, Mowbray, Tourville et Belford, Mde. Sinclair, Miss Partington, cette riche héritière dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, M. Lovelace et moi, composoient le reste de la compagnie.

Je vous ai déja peint Miss partington, du côté favorable, sur le témoignage de Mde. Sinclair, et de ses nièces. J'ajouterai quelques-unes de mes propres remarques, sur la conduite qu'elle a tenue dans l'assemblée.

En meilleure compagnie, peut-être auroit-elle paru avec moins de désavantage: mais malgré ses *regards innocens*, que M. Lovelace affecte de louer beaucoup, il n'est pas l'homme du monde au jugement duquel je me fierois le plus pour apprécier la véritable modestie. A l'occasion de quelques discours, qui n'étoient pas assez libres pour mériter une censure ouverte, mais qui ne laissoient pas de renfermer quelque équivoque indécente que des personnes bien élevées ne se permettroient pas dans une société vraiment honnête, j'ai observé que cette jeune demoiselle étoit très-prompte à les saisir; et que malgré cela, par un sourire ou par un coup d'œil, elle encourageoit, plutôt qu'elle ne paroissoit condamner, un grand nombre de libertés, qui sont absurdes, si elles ne signifient rien, ou qui doivent passer pour des grossièretés offensantes, si elles renferment

quelque sens. (*) Il est vrai que j'ai connu plusieurs femmes dont j'ai meilleure opinion que de Mde. Sinclair, qui ne faisoient pas difficulté de passer aux hommes et de se pardonner à elles-mêmes, des libertés de cette nature. Mais je n'ai jamais conçu qu'une si grande facilité puisse s'accorder avec l'honnête pudeur qui fait le caractère distinctif de notre sexe. Si les paroles ne sont que le corps ou l'habit des pensées, l'ame ne se fait-elle pas connoître par cette enveloppe extérieure ?

Pour les quatre amis de M. Lovelace, je les crois gens de qualité, par le droit de leurs ancêtres, mais je ne leur ai pas reconnu d'autre apparence de noblesse.

M. Belton a reçu son éducation à l'université ; il étoit destiné pour la robe. Cette profession ne s'accordant point avec la vivacité de son naturel, la mort d'un oncle, qui le rendit héritier d'un bien considérable, lui fit quitter le collège pour venir à la ville où il prit aussi tôt les airs du grand monde. On assure qu'il est homme sensé. Il se met fort bien, mais sans affectation. Il est grand buveur. Il aime à passer les nuits et s'en fait gloire. Il a la funeste passion du jeu, qui a dérangé ses affaires.

(*) [¶] M. Belford, Lettre CCXX, vol. 6, rappelle à M. Lovelace quelques points traités dans l'entretien qu'il avoit eu avec Clarisse, et qui faisoient infiniment d'honneur à cette jeune Dame. [b]

Son âge ne passe pas trente ans, son visage est d'un rouge ardent, un peu bouffi et bourgeonné. Les irrégularités de son régime semblent le menacer que le songe de sa vie sensuelle sera court; car il est attaqué d'une toux sèche, qui ne marque par des poumons fort sains; cependant il affécte de rire follement, et de faire rire ses amis, de ces menaçans symptômes, qui devroient le rendre plus sérieux.

M. Mowbray a beaucoup voyagé. Il parle autant de langues que M. Lovelace même, mais avec moins de facilité. Il est de bonne maison : son âge paroît de trente-trois ou trente-quatre ans. Il a la taille haute et bien prise, les yeux vifs et le regard audacieux. (¶) Sa constitution annonce la force. Il a sur le front une cicatrice profonde, comme si le crâne avoit été enfoncé, et une autre couture sur la joue droite. (§) Il se met aussi fort élégamment. Il a toujours ses gens autour de lui, les appelant sans cesse et les chargeant de quelque message frivole, comme nous en avons eu là une douzaine d'exemples pendant le peu de temps que j'ai passé dans l'assemblée. Ils paroissent observer, tour-à-tour, le mouvement de ses regards hautains pour être prêts à courir avant qu'ils aient entendu la moitié de ses ordres et ils le servent en tremblant. Cependant cet homme paroît supportable avec ses égaux. Il ne parle pas mal des spectacles

et des amusemens publics; sur-tout de ceux des pays étrangers. Mais je lui trouve quelque chose de romanesque dans l'air et dans le langage; et souvent il assure avec une véhémence positive, des choses qui n'ont aucune vraisemblance. Il ne doute de rien, excepté de ce qu'il devroit croire; c'est-à-dire qu'il badine librement sur les choses saintes, et qu'il fait profession de haïr les prêtres de toutes sortes de religion. Il a de hautes idées de l'honneur; c'est un mot qu'il a presque toujours à la bouche; mais il ne paroît pas qu'il respecte beaucoup les mœurs.

M. Tourville nous a fait, je ne sais à quelle occasion, la grace de nous apprendre son âge. Il entre justement dans sa trente-deuxième année. Il est aussi d'une ancienne famille; mais dans sa personne et dans ses manières, il a plus de ce que j'appelle petit-maître, qu'aucun de ses compagnons. Il est vêtu richement. Il voudroit paroître homme de goût, dans le choix et la forme de sa parure; mais j'y ai trouvé plus de profusion que d'élégance. On remarque sans peine, au soin qu'il prend de son extérieur, et à l'attention qu'il exige pour ce qui le distingue au dehors, que son intérieur occupe peu son attention. M. Lovelace dit qu'il danse parfaitement, qu'il est grand musicien, et que le chant est une de ses principales perfections. On l'a prié de chanter. Il a chanté

quelques airs italiens et françois; et, pour lui rendre justice, les paroles étoient fort décentes. Toute la compagnie a paru très-satisfaite de son talent; mais ses plus grands admirateurs ont été Mde. Sinclair, Miss Partington et lui-même. Pour moi, je lui ai trouvé beaucoup d'affectation.

La conversation et les manières de M. Tourville sont remplies, dans un excès insupportable, de ces grossières offenses contre le bon sens de notre sexe, que l'usage moderne a qualifiés du nom de *complimens*; et qui passent pour une marque d'éducation, quoiqu'elles ne renferment au fond qu'un amas d'exagérations ridicules, propres seulement à faire connoître la mauvaise foi du complimenteur, (¶) et l'opinion ridicule qu'il a de l'objet de ses fades hyperboles, s'il pense en effet qu'une femme soit capable de goûter ses louanges outrées et romanesques. (§) Il affecte de mêler dans ses discours des mots françois et italiens; et souvent il répond en françois à une question faite en Anglois, parce que, dit-il, il préfère cette langue au barbare sifflement de sa nation. Mais alors il ne manque point de donner la traduction de sa réponse, dans *l'odieuse* langue de son pays; de peur apparemment, qu'on ne le soupçonne de ne pas comprendre ce qu'il dit. Il aime à conter. Il promet toujours une histoire *excellente*, *des plus plaisantes*, *des meilleures*, avant que

de la commencer, pour captiver l'attention des auditeurs; mais il ne paroît pas qu'il s'embarrasse beaucoup de tenir parole, et l'histoire répond rarement au prologue. Il est rare même qu'il aille jusqu'à la fin de son récit, lorsqu'on a la patience de l'écouter. Il s'interrompt lui-même par un si grand nombre de paranthèses, et s'embarrasse si bien dans une foule de nouveaux incidens, qu'il perd le fil de son discours, et qu'il demeure, satisfait de lui, au milieu du chemin; ou, s'il veut le reprendre, il demande du secours à la compagnie, en priant agréablement *le diable de l'emporter*, s'il se souvient où il en vouloit venir. Mais c'en est assez, et beaucoup trop, sur ce M. Tourville.

M. Belford est le quatrième convive, et celui pour lequel il m'a paru que M. Lovelace a le plus d'estime et d'affection. Je crois avoir compris, que c'est un homme d'une valeur éprouvée. Ils sont devenus amis à l'occasion d'une querelle (pour quelque femme, peut-être,) et d'une rencontre aux carrières de sable de Kensington, (a) qui n'eût pas de suites malheureuses, par l'entremise de trois honnêtes survenans, qui arrivèrent justement après la première botte poussée et rendue. (b)

M. Belford me paroît n'avoir pas plus de vingt-sept ou vingt-huit ans. C'est le plus jeune des cinq, après M. Lovelace. Peut-être sont-ils les deux plus méchans;

car ils paroissent conduire les trois autres à leur gré. M. Belford est mis fort proprement comme les autres; mais il n'a pas ces avantages de figure et le goût d'ajustement dont M. Lovelace est trop vain. Cependant il a l'apparence et l'air d'un homme de condition. Les bons auteurs anciens, et nos meilleurs écrivains lui sont familiers. La conversation, par son moyen, a quelquefois pris un tour plus agréable; et moi, qui passant parmi eux pour Mde. Lovelace, m'efforçois de donner la meilleure face qu'il m'étoit possible à ma situation, je me suis jointe alors à eux, et j'ai reçu de toute la compagnie une abondance de complimens sur mes observations. (*)

M. Belford paroît obligeant et d'un bon naturel. Quoique plein de complaisance, il ne la porte point à l'excès comme M. Tourville. Il s'exprime sur-tout avec beaucoup de facilité et de politesse, et j'ai cru remarquer un fond de bonne logique dans son esprit et dans ses raisonnemens. M. Belton a les même prétentions. Ils s'attaquoient tous deux dans cette forme, en nous regardant nous autres femmes, comme pour observer si nous admirerions leur savoir, ou leur esprit, lorsqu'ils s'étoient lancé quelque épigramme. Mais, avec plus de pénétration, de justesse et de vivacité, M. Belford emportoit visible-

(*) Voyez Lettre CCXX, vol. 6.

ment l'avantage, et le sentant bien lui-même, il prenoit plaisir à défendre le côté foible de l'argument.

(¶) En résumant sa conduite et sa conversation, il m'a rappelé ce caractère de Milton. « Sa langue distilloit la manne : il
» pouvoit faire paroître mauvaise la meil-
» leure cause, déconcerter et ruiner les
» conseils les plus sages : car ses pensées
» étoient vulgaires et basses : actif et ingé-
» nieux pour le vice ; paresseux et lâche
» pour le bien. --- Mais il charmoit l'o-
» reille. (¶) »

Quelque peu de goût qu'on ait en général pour les sujets qui se traitent dans ces occasions ; on s'y prête de son mieux, autant que la bienséance le permet, et par le rapport qu'ils ont à d'autres vues. Il m'auroit été difficile de ne pas souvent observer combien M. Lovelace étoit au-dessus de ses quatre amis, dans les choses mêmes sur lesquelles ils avoient la meilleure opinion de leur propre mérite. Pour ce qui regarde l'esprit et la vivacité, il n'y en avoit pas un qui approchât de lui. Ils s'accordoient tous à lui céder, lorsqu'il ouvroit les lèvres. Le fier Mowbray exhortoit alors Tourville à finir son babil : il poussoit du coude le sourcilleux Belton, pour lui commander l'attention ; lorsque Lovelace alloit parler ; et lorsqu'il avoit fini, les termes de *charmant garçon* sortoient de toutes les bouches, avec quel-

que expression cavalière d'admiration, ou peut-être d'envie. Effectivement il a des avantages si particuliers dans la figure, dans le langage, et dans les manières, que si l'on n'avoit soin de veiller sur soi-même et de distinguer la vérité des fausses apparences, on seroit souvent exposé à l'illusion.

(¶) Il a effectivement tant de graces dans sa personne et ses manières, que ce qui paroîtroit inexcusable dans tout autre, paroît séant dans sa bouche, si l'on ne prenoit pas la plus grande attention à veiller sur soi-même, et à discerner ce qui distingue essentiellement le bien et le mal. (¶)

Ce M. Belford m'a cruellement tourmentée et embarrassée : ayant vu sortir son ami pour un moment, il a profité de son absence pour s'approcher de mon oreille ; et de l'air aisé d'un favori, qui est dans le secret de l'aventure, il m'a fait un compliment de félicitation sur mon mariage supposé, en m'exhortant à ne pas insister trop long-temps sur les rigoureuses conditions que j'avois imposées à un si galant homme universellement admiré. Ma confusion, dont il s'est apperçu, lui a fait quitter aussi-tôt ce sujet pour retomber sur l'éloge de son ami. Voyez-le, m'a-t-il dit, dans une compagnie de vingt personnes des plus distinguées, on ne fait attention qu'à M. Lovelace.

Réellement, ma chère, il faut avouer

que M. Lovelace a dans tout son maintien une dignité naturelle, qui rend en lui la hauteur et l'insolence, non seulement inutiles, mais absolument inexcusables. Et puis cette douceur décevante qui respire dans le sourire, dans le langage et dans toute sa contenance, du moins lorsqu'il cherche à plaire, ou qu'il veut intéresser, ne marque-t-elle pas qu'il est né, pour ainsi dire, avec des inclinations innocentes ; et qu'il n'est pas naturellement cette cruelle, cette violente et impétueuse créature, dans laquelle il se peut que la mauvaise compagnie l'ait changé ? Car il a d'ailleurs une physionomie ouverte, et je puis dire honnête. Ne pensez-vous pas comme moi, ma chère ? C'est sur toutes ces spécieuses apparences que je fonde l'espoir de le voir un jour corrigé.

Mais il est surprenant pour moi, j'en conviens, qu'avec tant de qualités nobles, avec une si grande connoissance des hommes et des livres, avec un esprit si cultivé, si versé dans les langues anciennes et modernes, il puisse trouver tant de satisfaction dans la compagnie dont je vous ai fait la peinture et dans une conversation d'une impertinente frivolité, indigne de ses talens et de tous ses avantages naturels et acquis. Je n'en puis imaginer qu'une raison ; et malheureusement elle annonce une ame bien étroite : c'est sa vanité, qui lui fait attacher un ridicule honneur à se

voir le chef des cōmpagnons qu'il s'est choisis. Comment un homme peut-il aimer les louanges, et se plaire à les puiser dans des sources si méprisables ?

M. Belford s'est avisé de lui faire un compliment, qui m'a fait hâter mon départ de cette choquante assemblée. « Heureux » mortel, lui a-t-il dit, à l'occasion de » quelques flatteries de Mde. Sinclair, » qui étoient approuvées par Miss Partington ; vous êtes si bien partagé du côté de » l'esprit et du courage, qu'il n'y a point » de femme, ni d'homme qui puisse tenir » devant vous. » En parlant, M. Belford avoit les yeux sur moi. Oui, ma chère, il me regardoit avec un sourire, et ses regards se sont tournés ensuite vers son ami. Ceux de toute l'assemblée, hommes et femmes, sont tombés aussi tôt sur votre Clarisse. Du moins le reproche de mon cœur me l'a fait penser ; car à peine me suis-je senti la hardiesse de lever les yeux.

Ah ! ma chère, si les femmes auxquelles on croit de l'amour pour un homme (et c'est le cas où je suis ; car à quelle autre cause attribuer une fuite qu'on suppose volontaire ?) étoient capables de réfléchir un moment sur l'orgueil qu'elles lui causent, et sur l'humiliation dont elles se couvrent ; sur l'avilissante pitié, le mépris tacite, les insolens sourires, et les malignes interprétations auxquelles elles s'exposent de la part d'un monde de censeurs de l'un

et de l'autre sexe ; quel mépris n'auroient-elles pas pour elles-mêmes ? et combien la mort, avec toutes ses horreurs, leur paroîtroit-elle préférable à cet excès d'abaissement ?

Vous devez voir à présent pourquoi je ne puis m'étendre davantage sur toutes les circonstances de cette conversation, (¶) qui, comme vous l'avez pu recueillir de ce que je vous en écris, abondoit en fausses attaques, en accusations simulées ; et en réparties prétendues spirituelles. (§)

LETTRE CLXII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Lundi ; à minuit.

IL m'arrive une aventure assez bisarre, qui m'affecte et me chagrine beaucoup.

Mde. Sinclair me quitte en ce moment même ; et fort mécontente, je crois, de n'avoir point obtenu de moi ce qu'elle m'a demandé. Sa maison se trouvant remplie de quelques femmes arrivées pour ses nièces et de leur suite, et la nuit étant avancée, elle est venue me prier d'accorder à Miss Partington la moitié de mon lit.

Sa demande peut être fort simple et mon refus lui aura paru dur et peu obligeant : mais pendant qu'elle expliquoit sa

requête, il m'est venu subitement à l'esprit, que je suis ici comme étrangère pour tout le monde ; par un seul domestique que je puisse dire à moi, ou dont j'aie grande opinion ; dans la maison, quatre hommes d'un caractère fort libre ; partisans déclarés de M. Lovelace ; lui-même d'un esprit entreprenant ; tous, autant que j'en puis juger par le bruit éclatant de leur joie depuis que je les ai quittés, dans la chaleur actuelle du vin ? Miss Partington elle-même n'est pas une personne aussi timide qu'on me l'a représentée : on a pris des peines officieuses pour me donner bonne opinion d'elle, et Mde. Sinclair a mis plus de recherches dans le préambule de son compliment qu'une prière de cette nature n'en demandoit. Un refus, ai-je dit en moi-même, ne peut avoir qu'un air singulier pour des gens qui déja me croient un peu singulière : un consentement aussi, pourroit m'exposer à de fâcheuses aventures. J'ai trouvé si peu de proportion entre les dangers de l'alternative ; que je n'ai pas balancé sur le choix, et j'ai cru plus prudent de m'exposer à un mécontentement, que de courir le risque d'une imprudence.

J'ai répondu à Mde. Sinclair que j'avois une longue lettre à finir ; que je ne quitterois pas la plume sans être accablée de sommeil ; que Miss Partington seroit gênée, et que je le serois moi-même.

Il seroit bien fâcheux, m'a-t-elle dit, qu'une jeune fille de cette distinction et aussi délicate fût obligée de partager avec Dorcas un lit fort étroit. Elle auroit encore plus de regret, si elle m'avoit fait une proposition qui pût choquer les bienséances. Rien ne seroit plus éloigné de ses intentions; et Miss Partington attendroit volontiers avec elle que j'eusse fini ma lettre. Alarmée de ces instances, et moins embarrassée à persister dans mon refus qu'à le donner d'abord, j'ai offert mon lit entier pour Miss Partington, et de me renfermer dans la salle à manger pour écrire pendant toute la nuit. Cette pauvre Miss, m'a-t-elle dit, seroit effrayée de coucher seule; d'ailleurs elle ne consentiroit jamais à me gêner jusqu'à ce point.

Je me suis crue délivrée. Mde. Sinclair s'est retirée. Mais elle est revenue; et m'ayant demandé pardon de son retour, elle m'a dit que cette pauvre enfant étoit toute en larmes; que jamais elle n'avoit vu de jeune Dame, pour laquelle elle eut conçu autant d'admiration que pour moi, et qu'elle ambitionnât autant d'imiter; que cette chère fille se flattoit de n'avoir laissé rien échapper dans sa conduite qui m'eût inspiré du dégoût pour elle. Trouvois-je bon qu'elle me l'amenât?

J'étois fort occupée, lui ai je répondu. La lettre que j'avois à finir étoit importante. J'espérois voir demain Miss Parting-

ton, et lui faire agréer mes excuses. Alors Mde. Sinclair hésitant et paroissant reprendre le chemin de la porte, n'a pas laissé de se tourner encore vers moi. J'ai pris un flambeau pour la conduire, en lui recommandant de prendre-garde à ses pieds. Elle s'est arrêtée au haut de l'escalier : Mon Dieu, Madame, ne prenez pas tant de peine, m'a-t-elle dit. Le ciel connoît mon cœur ; je n'ai pas eu dessein de vous offenser : mais puisque vous paroissez trouver ma demande trop libre, je vous supplie de n'en rien dire à M. Lovelace. Il me croiroit peut-être trop hardie, et même impertinente.

Ne trouvez-vous pas, ma chère, cet incident fort particulier ; soit dans les vues qu'on a pu s'en promettre, soit dans le tour que mes réponses lui ont fait prendre ? Je n'aime point à me rendre coupable d'une incivilité. Cependant, si l'on ne se proposoit rien, mon refus mérite ce nom. D'un autre côté, j'ai marqué des soupçons sinistres, auxquels je ne puis m'imaginer qu'il y ait le moindre fondement. S'ils sont justes, je dois tout craindre ; je dois fuir et cette maison et l'homme, comme je fuirois la contagion. S'ils ne le sont pas, et que je ne puisse me purger moi-même de les avoir formés, en donnant quelque raison plausible de mon refus, quel moyen de demeurer ici plus long-temps avec honneur ?

Je me sens irritée contre lui, contre moi-même, et contre tout le monde, excepté vous. Ses compagnons sont de choquantes créatures. Pourquoi, je le répète, a-t-il pu souhaiter de me voir en si mauvaise compagnie? Encore une fois, je ne suis pas contente de lui. Non, je n'en suis pas contente.

LETTRE CLXIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Mardi, 2 Mai.

IL faut vous déclarer, quoiqu'avec un regret infini, que je ne puis plus, ni vous écrire, ni recevoir de vos lettres. J'en reçois une de votre mère, (sous le couvert de M. Lovelace et par la voie de Milord M... on vient de l'apporter dans le moment) qui me fait là-dessus des reproches fort vifs, et qui me défend, autant que je m'intéresse à son bonheur et au vôtre, de vous écrire sans sa permission. Ainsi, jusqu'à des temps plus heureux, cette lettre est la dernière que vous recevrez de moi. Comme la situation de mes affaires semble promettre un avenir plus tranquille, j'espère retrouver bientôt la liberté de reprendre la plume et celle même de nous voir. Une alliance avec une famille aussi honorable que celle de M. Lovelace ne sera

pas regardée apparemment comme une disgrace.

Votre mère ajoute que, si j'ai du plaisir à *vous enflammer*, je n'ai qu'à vous informer de la défense qu'elle me signifie; mais elle se flatte que, sans la compromettre, je trouverai de moi-même quelque moyen d'interrompre une correspondance, à laquelle je ne puis ignorer qu'elle s'oppose depuis long-temps. Tout ce que je puis faire, c'est de vous prier de ne point vous *enflammer*; c'est de vous engager par mes instances, à ne pas lui faire connoître, ni même soupçonner, par votre conduite avec elle, que je vous aie communiqué la raison qui me fait cesser de vous écrire. Après avoir continué notre commerce, malgré le scrupule que je m'en suis fait et sur lequel j'ai long-temps insisté, comment pourrois-je me dispenser honnêtement de vous apprendre ce qui me force tout d'un coup à m'arrêter? Ainsi, ma chère, j'aime mieux, comme vous voyez, me reposer sur votre discrétion, que de feindre des raisons dont vous ne seriez pas satisfaite, et dont votre pénétration sauroit bientôt sonder et découvrir le mystère, et qui me feroient à la fin passer à vos yeux pour une amie capable de basses réserves et de petits détours : sans compter que vous auriez quelque sujet de vous croire blessée, si je ne vous supposois pas assez de prudence pour recevoir le dépôt de la vérité nue.

Je répète que mes affaires n'ont point une mauvaise face. La maison sera, je le présume, louée incessamment. Les femmes de celle-ci sont fort respectueuses, malgré ma délicatesse et mon refus envers Miss Partington. Miss Martin, qui doit se marier bientôt avec un riche marchand du Strand (*), est venue me consulter aujourd'hui sur quelques belles étoffes qu'elle veut acheter à cette occasion. La veuve est moins rebutante qu'elle ne me l'a paru la première fois. M. Lovelace, à qui je n'ai pas dissimulé que ses quatre amis ne sont pas de mon goût, m'assure que ni eux, ni d'autres, ne paroîtront devant moi sans ma permission.

Si je rassemble toutes ces circonstances, c'est pour tranquilliser sur mon compte votre cœur tendre et obligeant, dans la vue de vous porter à vous soumettre avec plus de facilité et de bonne grace à l'ordre de votre mère ; et dans la crainte qu'on ne m'accuse de vous *enflammer*, moi qui suis, avec des intentions bien différentes, ma très-chère et très-aimable amie, votre fidèle et dévouée,

CL. HARLOWE.

(*) Rue de Londres.

LETTRE CLXIV.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Mercredi, 3 Mai.

JE suis bien étonnée que ma mère ait pu se porter à une si étrange démarche, uniquement pour exercer un acte d'autorité qui blesse la raison, et pour obliger les plus impitoyables cœurs qu'il y ait au monde. Si je crois pouvoir vous être utile par mes conseils ou par mes informations, vous imaginez-vous que je balance jamais à vous les donner ? et pensez-vous que je ne le ferois pas encore, quand ils n'intéresseroient qu'une personne qui me seroit beaucoup moins chère que vous !

M. Hickman, qui se croit un peu casuiste dans ces matières délicates, est d'avis que je ne dois pas abandonner une correspondance telle que la nôtre. Il est fort heureux de penser si bien ; car ma mère ayant excité ma bile, j'ai besoin de quelqu'un que je puisse quereller.

Voici le sacrifice que je ferai, s'il faut cela pour vous tranquilliser. Je me priverai de vous écrire pendant quelques jours, s'il n'arrive rien d'extraordinaire, et jusqu'à ce que l'orage de sa menaçante défense soit un peu appaisé. Mais soyez bien sûre que je ne vous dispenserai pas de

m'écrire. Mon cœur, ma conscience, mon honneur s'y opposent.

Mais comment ferai-je ici ? Comment? Rien ne m'embarrasse moins ; car je vous assure que je n'ai pas besoin d'être poussée beaucoup pour prendre secrètement la route de Londres ; et si je m'y détermine une fois, je ne vous quitterai qu'après vous avoir vue ou honorablement mariée, ou tout-à-fait délivrée de votre fléau ; et dans ce dernier cas, je vous emmène avec moi, en dépit de tout l'univers ; ou si vous refusez de venir, je demeure avec vous, et je vous suis comme votre ombre partout où vous irez.

Que cette déclaration ne vous effraie point. Il n'y a qu'une *considération et une seule espérance* qui m'arrêtent ; veillée comme je suis dans tous les momens de ma vie, obligée de lire à côté d'elle sans voix, de travailler devant elle sans doigts, et de coucher chaque nuit avec elle malgré moi. La *considération*, c'est que vous pourriez craindre qu'une démarche de cette nature ne parût doubler votre faute, aux yeux de ceux qui donnent ce nom à votre départ : l'*espérance* consiste à m'imaginer encore que votre aventure peut finir heureusement et que certaines gens rougiront un jour de l'infâme rôle qu'ils ont joué. Cependant il m'arrive souvent de balancer. Mais la résolution où vous paroissez être, de rompre tout commerce avec moi dans

cette crise, emportera nécessairement la balance. Ecrivez-moi donc, ou chargez-vous des conséquences.

Quelques mots sur les principaux articles de vos dernières lettres. J'ignore si le sage projet de votre frère est abandonné, ou s'il ne l'est pas. Un profond et morne silence règne dans votre famille. Votre frère s'est absenté pendant trois jours. Il est revenu passer vingt-quatre heures au château d'Harlowe. Ensuite il a disparu. Est-il avec Singleton ou d'un autre côté ? c'est ce que je ne puis découvrir.

Sur le portrait que vous me faites des compagnons de votre personnage, je vois assez que c'est une race infernale, dont il est le Belzébuth. Qu'a-t-il pu se proposer, comme vous dites, dans l'empressement avec lequel il a souhaité de vous voir au milieu d'eux, et de vous donner cette occasion d'en faire comme autant de miroirs, qui réfléchissoient l'image l'un de l'autre ? Cet homme est un fou, n'en doutez pas, ma chère, ou du moins, un parfait étourdi. Je ne doute pas que ces misérables ne se soient parés devant vous de ce qu'ils ont de plus brillant. Voilà ce qu'on nomme des rois de la terre, nos seigneurs et maîtres ! Cependant qui sait combien d'ames méprisables de notre sexe le pire d'entr'eux a su lier à son char et faire gémir après lui ?

Vous vous êtes jetée dans l'embarras,

comme vous l'observez, en refusant de partager votre lit avec Miss Partington. J'en ai du regret pour elle. Vigilante comme vous êtes, qu'en pouvoit-il arriver ? S'il pensoit à la violence, il n'attendroit pas le temps de la nuit. Vous auriez été libre de ne vous pas coucher. Mde. Sinclair vous a trop pressée ; et vous, vous avez poussé trop loin le scrupule.

S'il survenoit quelque obstacle qui retardât la célébration, je vous conseillerois de prendre un autre logement : mais si vous vous mariez, je ne vois aucune raison qui vous empêche de demeurer où vous êtes, jusqu'à ce que vous ayez obtenu la possession de votre terre. Le nœud une fois formé, sur-tout avec un homme si résolu, il ne faut pas douter que vos parens ne vous restituent bientôt ce qu'ils ne peuvent retenir légitimement. Quand il y auroit matière à quelque procès, vous n'auriez pas le pouvoir, et vous ne devriez pas avoir la volonté de vous y opposer Il sera maître alors de votre bien (*) et vous ne pourriez souhaiter de l'en priver sans injustice.

Un point que je vous conseille de ne pas oublier, c'est celui d'un contrat dans les formes. Pour l'honneur de votre prudence et de sa justice, et sur-tout à cause des circonstances, votre mariage doit être précédé d'un contrat. Tout méchant qu'il

(*) Suivant les loix d'Angleterre.

est, il ne passe pas pour une ame sordide, et je m'étonne qu'il soit encore à vous faire cette proposition.

Je ne suis pas mécontente de ses soins pour trouver une maison toute meublée. Il me semble que celle qu'il a vue, vous conviendra beaucoup; mais s'il faut attendre trois semaines, vous ne devez pas remettre la cérémonie si loin. D'ailleurs il ne peut donner d'avance des ordres pour vos équipages. Je suis aussi surprise que vous pouvez l'être, qu'il puisse être si soumis et si facile à céder sur ce point.

Ma chère, je le répète : continuez de m'écrire. J'insiste absolument sur cette preuve d'amitié. Ecrivez-moi, et dans le plus grand détail; ou prenez sur vous toutes les suites. Je suis et serai toujours votre affectionnée

ANNE HOWE.

LETTRE CLXV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Jeudi, 4 Mai.

JE ferme les yeux sur tout autre engagement, je suspends tout autre désir, je bannis toute autre crainte, pour vous supplier, très-chère amie, de ne pas vous rendre coupable d'un excès d'amitié, pour lequel je ne pourrois jamais vous faire des

remercìmens, et qui deviendroit pour moi la source d'un éternel regret. S'il faut vous écrire, je vous écrirai. Je cõnnois votre caractère invincible, lorsque vous croyez votre générosité ou votre amitié blessées. Ma chère Miss Howe! voudriez-vous encourir la malédiction d'une mère, comme je me suis attirée celle de mon père? Ne diroit-on pas qu'il y a de la contagion dans ma faute, si elle étoit suivie de celle de Miss Howe? Il y a des choses si visiblement mauvaises, qu'elles ne souffrent pas de discussion; celle-ci est du nombre. Il est inutile d'apporter des raisons contre une témérité de cette nature. Quelque noble, quelque généreux que puissent être vos motifs, à Dieu ne plaise qu'on sache jamais, qu'il vous soit entré seulement dans l'idée de suivre un si mauvais exemple! d'autant plus que vous n'auriez pas même les excuses qu'on peut alléguer en ma faveur; particulièrement celle d'avoir été si malheureusement surprise.

La contrainte où votre mère vous retient ne vous paroîtroit pas insupportable dans une autre occasion où je ne serois pas intéressée. Auriez-vous regardé autrefois comme une peine de partager son lit? Avec quelle joie je recevois cette faveur de la mienne! Quel plaisir je prenois à travailler sous ses yeux! Vous vous plaisiez de même autrefois à travailler auprès de

la vôtre : et je sais que dans les soirées d'hiver, c'étoit un de vos plus chers amusemens de lire quelquefois devant elle. Ne me donnez pas sujet de me reprocher à moi-même la raison de ce changement en vous.

Apprenez, ma chère, votre amie vous en conjure, apprenez à subjuguer vos propres passions. Tout excès est blâmable, quels qu'en soient les motifs. Ces passions de notre sexe, que nous ne prenons pas la peine de combattre, peuvent avoir la même source que celles que nous condamnons le plus dans les hommes emportés et violens ; et peut-être ne les portent-ils plus loin que par l'influence de l'usage, ou par la force d'une éducation plus libre. Pesons toutes deux cette réflexion, ma chère ; tournons les yeux sur nous mêmes, et tremblons.

Si je vous écris, comme vous m'en faites une loi, j'insiste sur une interruption de votre part. Votre silence sur ce point me sera une preuve que vous ne pensez plus à la téméraire démarche dont vous m'avez menacée, et que vous obéissez à votre mère, du moins dans la partie qui vous regarde. S'il vous vient quelque avis important à me donner, ne pouvez-vous pas employer la plume de M. Hickman ?

Ces caractères tremblans vous feront connoître, ma chère et impétueuse amie,

quel tremblement de cœur vous avez causé à votre fidèle

CL. HARLOWE.

P. S. On m'apporte dans le moment mes habits; mais vous m'avez jetée dans un trouble, qui m'ôte le courage d'ouvrir la malle. Pourquoi, ma chère, pourquoi voulez-vous m'épouvanter de l'excès de votre amitié? (¶) Le malheur est malheur pour un cœur foible et abattu, soit qu'il vienne de l'amitié ou de la haine. -- (b) Un valet de M. Lovelace porte ma lettre à M. Hickman, pour faire plus de diligence. Que la plume de ce digne ami me soulage un peu de ce nouveau sujet d'inquiétude.

LETTRE CLXVI.

M. HICKMAN à Miss CL. HARLOWE.

Vendredi, 5 mai.

MADEMOISELLE,

J'AI l'honneur d'être chargé par ma chère Miss Howe de vous marquer, sans connoître ses motifs, « qu'elle est excessivement » affligée de l'inquiétude que vous avez » conçue de sa dernière lettre; et que si » vous continuez seulement de lui écrire, » comme vous l'avez fait jusqu'à présent, » elle renoncera au dessein qui vous cause

» tant d'alarmes. » Cependant elle m'ordonne d'ajouter, « que s'il y a la moindre » apparence qu'elle puisse *vous servir* ou » *vous sauver*, ce sont ses propres ter- » mes, toutes les censures du monde ne » tiendront que le second rang dans son » esprit. » Je suis fort tenté, Mademoiselle, de saisir cette occasion pour vous exprimer l'intérêt que je prends à votre situation ; mais n'en étant pas bien informé, et jugeant seulement, par l'agitation d'esprit de la plus chère personne que j'aie au monde et de la plus sincère de vos amies, qu'elle n'est pas aussi heureuse que je le désire, je ne puis que vous offrir, comme je le fais, mes fideles services, avec des vœux ardens pour la fin de toutes vos peines ; car je suis, Mademoiselle, avec un dévouement égal à mon respect et à mon admiration, votre etc.

CHARLES HICKMAN.

LETTRE CLXVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 2 Mai.

MERCURE, nous dit le fabuliste, ayant la curiosité de savoir dans quel dégré d'estime il étoit parmi les mortels, descendit déguisé, et marchanda dans la boutique d'un statuaire un Jupiter, une Junon,

ensuite quelques autres des *dieux majeurs*; et venant à sa propre statue, il demanda aussi de quel prix elle étoit. -- Oh ! lui dit l'artiste, achetez une des autres, et je vous donnerai volontiers celle-là par-dessus le marché. Le dieu des voleurs dut rester bien sot, en recevant cette mortification pour sa vanité.

Tu lui ressembles, Belford, tu donnerois volontiers mille guinées, pour obtenir l'estime de cette belle personne. Tu te croirois heureux qu'elle te trouvât seulement supportable, et pas tout-à-fait indigne de sa compagnie. En partant hier au soir, ou plutôt ce matin, tu m'as fait promettre de t'écrire deux mots à Edgware, pour t'apprendre ce qu'elle pense de toi et de tes camarades.

Tes mille guinées sont en sûreté, mon pauvre Belford ; car vous lui déplaisez tous parfaitement ; et toi autant qu'aucun des autres. J'en suis assez fâché pour ta part, et cela par deux raisons ; l'une, que le motif de ta curiosité devoit être crainte et mauvaise opinion de toi-même ; au lieu que celle du dieu des voleurs ne venant que de vanité et d'une insupportable vanité, il méritoit d'être renvoyé dans l'olympe avec la rougeur sur les joues, et honteux d'une aventure dont il n'osa pas se vanter : l'autre, que si l'on a du dégoût pour toi, je crains qu'on n'en prenne aussi pour moi ; car ne sommes-nous pas oiseaux du même plumage ?

Je ne dois jamais parler de réforme, m'a-t-elle dit, avec des compagnons de cette espèce, et prenant autant de plaisir que j'en prends dans leur frivole société.

Il ne m'est pas tombé dans l'esprit plus qu'à vous, mon bel ami, qu'elle pût vous trouver à son gré; mais vous connoissant pour mes amis, j'avois cru qu'une personne si bien élevée garderoit plus de ménagement dans ses censures.

Je ne sais comment va le monde, Belford; mais les femmes se croient en droit de prendre toutes sortes de libertés avec nous; et nous sommes impolis, et des je ne sais quoi, si nous ne débitons pas un tas de mensonges effrontés, et si nous ne faisons pas le blanc du noir en leur faveur. Elles nous forcent ainsi à l'hypocrisie; et dans d'autres temps, elles nous flétrissent du reproche de n'être que des trompeurs.

Je vous ai défendu tous le mieux que j'ai pu : mais contre des principes tels que les siens, vous savez qu'on ne peut se défendre que par des palliatifs et des excuses. Voici quelques traits de votre apologie.

« A des yeux purs, les moindres écarts » paroissent une offense. Cependant je » n'avois pas remarqué, pendant toute la » soirée, que dans vos discours ou dans » vos manières, il y eût rien à reprocher » à mes amis. Bien des gens n'étoient capables de converser que sur un ou deux » sujets, tandis qu'elle les possédoit tous;

» il n'étoit donc pas surprenant que vous
» eussiez parlé de ce que vous savez le
» mieux, et que votre conversation se fût
» bornée aux simples objets des sens. Si
» elle nous avoit un peu plus honorés de
» la sienne, elle auroit eu moins de dégoût
» pour la nôtre : car elle avoit vu avec
» quelle attention tout le monde se pré-
» paroit à l'admirer, lorsqu'elle daignoit
» ouvrir les lèvres. Belford, en particulier,
» m'avoit dit aussi-tôt qu'elle s'étoit reti-
» rée, que la vertu même s'exprimoit par
» sa bouche ; mais qu'elle lui avoit imposé
» tant de respect, par une ou deux remar-
» ques dont elle nous avoit gratifiés sur
» le sujet qui se traitoit, qu'il craindroit
» toujours devant elle de paroître fort
» répréhensible, lors même qu'il s'obser-
» voit le plus. »

A parler naturellement, m'a-t-elle dit, elle n'aimoit, ni mes compagnons, ni la maison où elle étoit.

Je lui ai répondu que je n'aimois pas la maison plus qu'elle, quoique les gens parussent assez civils, et qu'elle eût avoué qu'ils lui déplaisoient moins qu'à la première vue. Mais n'étions-nous pas à la veille d'en avoir une à nous ?

« Elle n'aimoit pas Miss Partington.
» Quand sa fortune seroit telle qu'on le
» disoit, elle ne se sentoit pas d'inclina-
» tion à la choisir pour son amie. Il lui
» sembloit étrange que la nuit précédente

» on se fût adressé à elle, pour une propo-
» sition qui l'avoit embarrassée, tandis
» que les Dames de la maison avoient sur
» le devant d'autres locataires, avec les-
» quels elles devoient être plus libres qu'a-
» vec elle, qui n'étoit qu'une connoissance
» de deux jours. »

J'ai feint d'ignorer tout-à-fait cette circonstance ; et lorsqu'elle s'est expliquée plus ouvertement, j'ai condamné la demande de Mde. Sinclair comme une démarche indiscrète. Elle a parlé de son refus plus légèrement qu'elle n'en jugeoit ; j'ai bien remarqué sa finesse ; car il étoit aisé de voir qu'elle me croyoit assez bien fondé à lui reprocher un excès de délicatesse ou de précaution. Je lui ai offert de marquer mon ressentiment à Mde. Sinclair de sa hardiesse.

« Non ; ce n'étoit pas bien la peine ; il
» valoit mieux passer là-dessus : on pouvoit
» trouver plus de singularité dans son
» refus, que dans la demande de Mde.
» Sinclair et dans la confiance de Miss
» Partington. Mais comme les gens de la
» maison avoient une foule de connois-
» sances, elle craignoit de n'être pas libre
» dans son appartement, si sa porte étoit
» ouverte à tout le monde. Au fond elle
» avoit trouvé dans les manières de Miss
» Partington des airs de légèreté, sur les-
» quels elle ne pouvoit passer, du moins
» pour souhaiter une liaison plus intime
» avec elle. »

Je n'avois pas, lui ai-je dit, plus de goût qu'elle pour Miss Partington. Miss Partington étoit une jeune innocente, qui me sembloit justifier assez la vigilance que ses tuteurs apportoient à sa conduite. Cependant, pour la nuit passée, je devois avouer que je n'avois rien observé de choquant, ni dans sa conduite, ni dans ses discours; et que je n'y avois vu que la franchise ingénue d'une bonne enfant, (car c'étoit une enfant, quant à la discrétion,) qui se croit en sûreté dans une compagnie d'honnêtes gens.

C'étoit parler fort avantageusement, m'a-t-elle dit: mais si cette jeune fille avoit été si satisfaite de la soirée qu'elle avoit passée avec nous, elle étoit forcée de dire que j'avois bien de la bonté de lui supposer tant d'innocence. Pour elle, elle ne connoissoit pas encore Londres, ni le ton de ses sociétés; mais elle m'avouoit naturellement que de sa vie elle ne s'étoit trouvée en pareille compagnie, et qu'elle souhaitoit de ne s'y retrouver jamais.

Entends-tu, Belford? Tu es plus maltraité que Mercure. Qu'en penses-tu?

J'étois piqué. Autant que j'en pouvois juger, lui ai-je répondu, des femmes beaucoup plus discrètes que Miss Partington seroient fort à plaindre, s'il leur falloit être jugées au tribunal d'une aussi rigoureuse vertu que la sienne.

Je prenois mal sa pensée, a-t-elle repris; mais si réellement je n'avois rien vu dans la conduite de cette jeune personne, qui pût blesser une ame vertueuse, elle ne pouvoit me dissimuler que mon ignorance lui paroissoit aussi digne de pitié que la sienne; et que pour l'intérêt de deux caractères si bien assortis, il étoit à souhaiter qu'ils ne fussent jamais séparés.

Vois, Belford, ce que je gagne par ma charité!

Je l'ai remercié de la sienne; mais je lui ai dit que je prendrois la liberté de lui dire, qu'en général ce qu'on appeloit les gens de bien étoient si peu charitables que j'aimerois, le diable m'emporte, mieux renoncer à l'être s'il falloit juger si rigoureusement le reste du monde entier.

Elle m'a félicité de ce sentiment; mais elle espéroit, a-t-elle ajouté, que pour paroître charitable à mes yeux, elle ne seroit pas obligée de marquer du goût pour la vile compagnie où je l'avois engagée le soir précédent.

Nulle exception en ta faveur, Belford. Vas, tes mille guinées ne courent aucun risque.

J'ai répondu, en lui demandant pardon, que je ne lui voyois de goût pour personne, (franchise pour franchise, Belford; pourquoi s'avise-t-elle aussi de maltraiter mes amis?) que cependant, si elle vouloit me faire connoître ce qui lui plai-

soit ou ce qui ne lui plaisoit pas, je m'efforcerois d'y conformer mes sentimens.

Elle m'a dit, d'un air piqué, que je devois donc me déplaire à moi-même.

Au diable la précieuse. S'imagine-t-elle que tôt ou tard elle ne me le payera pas, soit le jour, soit la nuit ?

Mon bonheur, ai-je repris d'un ton plus humble, étoit en si bon train avant l'assemblée d'hier, que je souhaitois que le diable eût emporté mes quatre amis et Miss Partington. Cependant elle me permettroit de dire, que je ne voyois pas comment ces gens de bien pouvoient atteindre à la moitié de leur but, qui étoit de corriger le monde par leur exemple, si jamais ils n'admettoient dans leur compagnie que des gens qui leur ressemblent.

Je me suis cru réduit en cendre par deux ou trois éclairs qui sont sortis de ses yeux indignés. Elle m'a tourné le dos d'un air de mépris ; et se hâtant de remonter, elle s'est enfermée dans sa chambre.

Je te répète, mon cher Belford, que tes mille guinées te demeureront.

Elle prétend que je ne suis pas un homme poli : mais te semble-t-il que dans cette occasion elle soit plus polie pour une femme ?

A présent ne penses-tu pas que je lui dois quelque punition pour la cruauté qu'elle a eu de mettre une aussi jolie personne et d'une fortune aussi considérable

que Miss Partington, dans la nécessité d'aller se mettre à la presse dans le lit étroit de Dorcas, dans le lit de la servante de cette belle hautaine ? Miss Partington, dis-je, qui a déclaré, les larmes aux yeux, à Mde. Sinclair, que si Mde. Lovelace lui faisoit l'honneur d'aller à Barnet chez son tuteur, le plus bel appartement, et le meilleur lit seroient à son service. Crois-tu que je ne devine pas toutes les idées offensantes qu'elle a formées sur mon compte ? Qu'elle a craint, que le mari supposé n'entreprît de se mettre en possession de ses droits, et que Miss Partington ne fût disposée à favoriser l'exécution d'un devoir si juste ? C'est donc ainsi que vous réveillez ma vengeance, que vous me défiez, ma charmante ! Eh bien ! puisque vous avez plus de confiance à vos précautions qu'à mon honneur, on trouvera le moyen, la belle, de changer vos craintes en réalités.

Ne manque pas, Belford, de me marquer ce que vous pensez de ma fière Gloriana toi et tes camarades.

Je viens d'apprendre que son Hannah espère d'être bientôt assez rétablie, pour se rendre auprès d'elle. Il faut apparemment que cette fille n'ait pas de médecin. Je pense à lui en envoyer un, par un pur motif d'amour et de respect pour sa maîtresse. Qui sait si le médecin n'aura pas le secret d'affoiblir la nature et d'augmenter la maladie ? J'en ai cet espoir de

moins,

moins, vu que sa maladie n'est pas une fièvre. Les espérances de cette fille sont peut-être aussi trop précipitées. Ce mois est encore venteux et variable, et ce temps n'est pas favorable aux rhumatismes.

LETTRE CLXVIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 2 mai.

AU moment que je cachetois ma lettre, il en est arrivé une à ma charmante, sous mon couvert, et par la voie de Milord M... de qui t'imagines-tu qu'elle soit? de Miss Howe; et que contient-elle? Comment le puis-je savoir, s'il ne plaît pas à cette chère personne de me la communiquer? mais par l'effet qu'elle a produit sur elle, je juge que c'est une lettre fort cruelle. Deux ruisseaux de larmes couloient de ses yeux en la lisant, et elle a changé plusieurs fois de couleur. On ne finit pas apparemment de la persécuter.

Quelle est la cruauté de mon sort, s'est écriée la belle affligée! c'est à présent qu'il faut renoncer à l'unique consolation de ma vie! -- Elle entend sans doute la correspondance de Miss Howe. Mais pourquoi cette grande douleur? C'est une défense qui avoit été déja signifiée à son amie, dans les termes les plus positifs, et qui

cependant ne les arrêtoit pas toutes deux ; quoiqu'elles fassent un couple de filles *impeccables*. S'il vous plaît, pouvoient-elles s'attendre qu'une mère ne soutiendroit pas son autorité ; et lorsque ses ordres ont si peu de pouvoir sur une fille perverse, n'étoit-il pas raisonnable de supposer qu'elle essaieroit s'ils auront plus d'effet sur l'amie de sa fille? Je suis persuadé qu'à présent ils seront exécutés à la rigueur ; car je ne doute pas que ma charmante ne s'en fasse un point de conscience.

Je hais la cruauté, sur-tout dans les femmes ; et je serois plus touché de celle de Mde. Howe, si je n'en avois pas eu dans ma charmante, un exemple bien plus fort à l'égard de Miss Partington. Puisqu'elle étoit si effrayée pour elle-même, comment pouvoit-elle savoir si Dorcas n'introduiroit personne auprès de cette jeune innocente, qu'elle devoit supposer bien moins sur ses gardes? Mais après tout, je ne suis pas trop fâché de cette défense, de quelque source qu'elle vienne, soit des Harlowes, soit de tout autre côté ; parce qu'il me paroît certain que j'ai l'obligation à Miss Howe de la vigilance excessive de ma belle et de la mauvaise opinion qu'elle a de moi. Et qui peut répondre des conséquences que pourroit avoir cette correspondance illicite, sur-tout avec des caractères aussi délicats et qui pourroient à la fin pénétrer certains déguisemens d'un tissu trop léger?

Je le répète donc, je n'en suis pas fâché : elle n'aura personne à présent, dont elle puisse comparer les remarques avec les siennes ; personne qui se plaise à l'alarmer : et je serai dispensé d'approfondir par des voies répréhensibles et désobligeantes une correspondance qui m'a toujours causé de l'inquiétude.

N'admires-tu pas comme tout conspire en ma faveur ? Pourquoi cette charmante Clarisse me met-elle dans la nécessité d'avoir recours à des inventions qui augmentent mon embarras, et qui peuvent me rendre plus coupable dans l'idée de certaines gens ? Ou plutôt, pourquoi, voudrois-je lui demander, entreprend-elle de résister à son étoile ?

LETTRE CLXIX.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A Edware, mardi au soir, 2 Mai.

SANS attendre l'explication que vous nous avez fait espérer sur le jugement que votre dame porte de nous, je me hâte de vous assurer que nous n'avons qu'une voix dans celui que nous portons d'elle ; c'est-à-dire, que pour les qualités de l'esprit, nous ne croyons point qu'il y ait au monde de femme de son âge qui l'emporte sur elle. Pour la figure, elle est dans sa fleur.

C'est une personne admirable, une beauté parfaite ; mais à peine ose-t-on descendre à ces minces éloges, lorsqu'on a joui de l'honneur de sa conversation. Et cependant c'est contre son inclination qu'elle nous accordoit cette faveur.

Permettez, cher Lovelace, que j'aspire à la gloire de sauver tant de perfections du danger continuel auquel je les vois exposées de la part du plus adroit et du plus intrigant de tous les hommes. Dans une autre lettre, je vous ai fait valoir l'intérêt de votre propre famille, et particulièrement le désir de Milord M.... Je n'avois pas encore eu l'occasion de la voir. Mais à présent j'y joins son propre intérêt ; celui de l'honneur, les motifs de la justice, de la reconnoissance et de l'humanité, qui tous intéressent à la conservation d'un si bel ouvrage de la nature. Tu ne sais pas, Lovelace, quel chagrin j'aurois emporté au fond du cœur, sans savoir à quoi l'attribuer, si je n'avois été bien sûr, en te quittant, que cette fille incomparable avoit trompé ton maudit projet de lui faire recevoir la perfide Partington pour sa compagne de lit ?

Il y a quelque chose de si respectable, et de si doux en même temps, dans la figure de cette belle personne, (je ne fais que parler d'elle depuis que je l'ai vue) que si je voulois avoir toutes les vertus et toutes les graces dans un même tableau,

je demanderois qu'elles fussent copiées de ses différens airs et de ses attitudes. Elle est née pour faire l'ornement du siècle qui a le bonheur de la posséder. Elle feroit celui de la première dignité du monde. Quelle vivacité perçante, et quelle douceur en même temps dans ses yeux! Chacun de ses regards, à ce qu'il me sembloit, vous offroit un mélange de crainte et d'amour pour vous. Quel divin sourire! quel charme de le voir percer au travers du nuage qui couvroit son beau visage, et qui montroit assez qu'elle avoit au fond de l'ame, plus de tristesse et d'inquiétude qu'elle ne vouloit en laisser voir!

Vous pouvez m'accuser d'un excès d'enthousiasme; mais en vérité, j'ai conçu tant de vénération pour l'excellence de son esprit et de son jugement, que loin de pouvoir excuser l'homme qui seroit capable d'un indigne procédé avec elle, je suis tanté de regretter, qu'une femme si angélique soit destinée au mariage. Elle est toute ame à mes yeux. Quand elle trouveroit un mari aussi parfait qu'elle, pourquoi exposer à des usages profanes les charmantes qualités qu'elle possède? Pourquoi dégrader un ange aux offices vulgaires de la vie domestique? Si j'étois son mari, à peine oserois-je souhaiter de la voir mère; à moins que d'avoir une espèce de certitude morale, que les ames telles que la sienne sont capables de propagation. En un mot,

pourquoi ne pas laisser l'ouvrage des sens aux êtres purement corporels. Je sais que vous-même, vous n'avez pas d'elle des idées moins relevées que les miennes. Belton, Mowbray, Tourville, pensent comme moi; ils ne mettent pas de fin à leurs éloges; et ils jurent que ce seroit la plus grande pitié du monde, de conspirer la ruine d'une jeune personne dont la chûte ne peut réjouir que les esprits infernaux.

Que doit être le mérite extraordinaire d'une femme qui est capable de nous arracher cet aveu, à nous qui ne sommes pas plus réguliers que toi; à tes amis déclarés, qui se sont joints à toi dans tes justes ressentimens contre le reste de sa famille, et qui ont offert leurs secours à ta vengeance! Mais nous ne trouvons aucune ombre de raison à punir une fille innocente, qui t'aime si tendrement, qui est sous ta protection, et qui a tant souffert pour toi de l'injustice de ses parens.

Je veux te faire une ou deux questions. Toute admirable qu'est ta Clarisse, penses-tu sérieusement que le but que tu te proposes, si tu l'obtiens, réponde aux moyens; c'est-à-dire, aux peines que tu te causes à toi-même, aux perfidies, aux artifices, aux inventions dont tu t'es déja noirci à tes propres yeux, et à celles que tu médites encore? En toutes sortes de perfections, elle est supérieure à toutes les femmes du

monde : mais sur le point que tu veux obtenir, une sensuelle du même sexe, une Partington, une Horton, une Martin, rendra un sensuel du nôtre mille fois plus heureux, qu'il ne pouvoit espérer de l'être avec elle. *Les voluptés délicieuses sont celles que le cœur et la volonté partagent.* (*) Voudrois-tu la rendre malheureuse pour toute sa vie, sans pouvoir te flatter d'être heureux toi-même un instant ?

Jusqu'à présent, il n'est pas trop tard : et c'est peut-être ce qu'on peut dire de plus, si tu as dessein de conserver son estime avec sa personne ; car je crois que dans la maudite maison où elle est, il lui est impossible de sortir de tes mains. La damnable hypocrite que cette Sinclair ! puisque c'est le nom que tu lui prêtes. Comment a-t-elle pu se masquer de si beaux dehors, pendant tout le temps que ta belle a passé avec nous ? Crois-moi, Lovelace : sois honnête et marie-toi : et rends graces à ton étoile, qui fait condescendre l'excellente Clarisse à recevoir ta main. Si tu es ingrat à ton bonheur, il faut que tu sois le plus méchant des hommes ; et tu seras condamné dans ce monde et dans l'autre. Tu le seras, te dis-je, et tu mériteras de l'être ; quand tu aurois pour juge un homme qui ne s'est jamais senti si

(*) Vers de Congreve.

fortement touché en faveur d'une femme ; et que tu connois pour ton ami partial.

BELFORD.

Nos associés ont consenti que je t'écrivisse dans ces termes. Comme ils ne connoissent rien aux caractères dont nous nous servons, je leur ai lu ma lettre. Ils l'approuvent ; et de leur propre mouvement, ils y ont voulu mettre leurs noms. Je me hâte de te l'envoyer, de peur d'être prévenu par quelqu'un de tes détestables systêmes.

BELTON, MOWBRAY, TOURVILLE.

P. S. On me remet à l'instant les deux tiennes. Je ne change point d'opinion, et je ne rabats rien de mes ardentes sollicitations en sa faveur, malgré le dégoût qu'elle a pour moi.

LETTRE CLXX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi, 5 Mai.

APRÈS la peine que je me suis donnée de t'expliquer mes vues, mes desseins, et mes résolutions par rapport à cette admirable fille, il est bien extraordinaire que tu t'évapores, comme tu fais, en vaines déclamations en sa faveur, lorsque je n'ai fait encore ni essai ni tentative, et que

toi-même dans une lettre précédente, tu as donné, comme ton opinion, qu'on pouvoit prendre avantage de la situation où elle se trouve, et qu'il n'étoit pas impossible de la vaincre.

La plupart de tes réflexions, particulièrement celle qui regarde la différence des plaisirs que peuvent donner les femmes vertueuses et les femmes libertines, conviennent plus aux momens qui suivent l'épreuve, qu'aux temps qui la précèdent.

Je reconnois, avec le poète et toi, que les délicieuses voluptés sont celles que le cœur partage volontairement. Mais peut-on s'attendre qu'une femme bien élevée et amoureuse des formalités, se rende avant d'être attaquée? L'ai-je encore seulement sommée de se rendre? Je ne doute pas que je n'aie des difficultés à combattre: d'où je conclus que ma première attaque doit se faire par la surprise. Peut-être sera-t-il nécessaire d'y joindre un peu de cruauté. Mais le consentement peut se mêler au combat, et l'on peut céder tout en résistant. Qui sait, après le premier choc, si les combats suivans ne s'affoibliront point par dégrés, tant qu'à la fin la soumission devienne volontaire? Voilà ce qu'il faut éclaircir.

(¶) Pour me faire mieux comprendre, j'employerai la comparaison de l'oiseau nouvellement pris. Enfans, nous commençons par tendre nos filets aux oiseaux;

plus grands, c'est aux femmes; et les deux espèces éprouvent peut-être tour-à-tour la malice de nos jeux cruels.

N'as-tu jamais observé par quelle charmante gradation l'oiseau captif s'accoutume peu-à-peu à supporter son nouvel état ? Comment d'abord, refusant toute nourriture, il se bat et se meurtrit lui-même contre les grilles de sa prison, aux dépens de ses belles plumes, qui volent et vont joncher sa cage impénétrable. D'abord passant sa tête hors du grillage, il se sent arrêté par ses charmantes épaules. Ensuite, la retirant avec peine, il ouvre le bec pour respirer, saute sur le bâton le plus élevé, sonde de l'œil, et bientôt attaque de ses coups la voûte de sa prison : chaque fois qu'il a repris haleine, sa fureur se renouvelle, il se débat et se brise et la tête et les flancs; il mord le fer, et les doigts de l'enfant charmé qui veut l'apprivoiser. Enfin voyant que tous ses efforts sont impuissans, hors d'haleine et rendu de fatigue, il descend et se pose tout haletant dans le fond de la cage, et là semble gémir de sa cruelle destinée, et regretter la perte de sa chère liberté. Au bout de quelques jours, il renonce à l'espoir d'échapper; diminue de plus en plus ses inutiles efforts, et insensiblement il se familiarise avec sa nouvelle habitation : enfin il sautille de bâton en bâton, reprend sa gaieté ordinaire, et chante tous les jours

une chanson pour s'égayer lui-même, et récompenser le geolier qui le nourrit.

A présent, je te dirai que j'ai vu des oiseaux refuser la nourriture, et se laisser mourrir de chagrin, d'avoir été pris et renfermés dans une cage ; mais je n'ai point encore rencontré de femme si sotte. Cependant, j'ai entendu dire que ces chères créatures menacent aussi furieusement leur propre vie dans ces occasions. Mais ce n'est pas beaucoup dire en faveur d'une femme, que de lui accorder plus de sens qu'aux oiseaux. Et pourtant nous sommes obligés d'avouer tous, qu'un oiseau est plus difficile à prendre qu'une femme.

Suivons la comparaison. -- Si le chagrin de la belle captive, en se voyant trompée dans son attente, est violent, sans doute elle se répandra en menaces, comme je l'ai dit : elle refusera quelque temps de prendre aucun aliment, sur-tout si on la presse, si on la prie d'en prendre, et qu'elle s'imagine vous chagriner par son refus. Mais bientôt l'appétit renaîtra à la pauvre ame ; ce sera un plaisir de la voir revenir par dégrés. Pressée par la faim, peut-être dérobera-t-elle d'abord en secret un peu de pain qu'elle arrosera de ses larmes : ensuite elle soupirera et avalera, avalera et soupirera devant vous, et si les mets sont sans saveur pour son palais dégoûté, une larme ou deux dont elle les trempera, leur donneront meilleur goût ;

ensuite elle en viendra à boire et manger, par complaisance et pour vous obliger, ensuite elle se résoudra à supporter la vie pour vous. Bientôt enfin sès déclamations menaçantes se tourneront en caresses ; à ses bruyans reproches succédera le murmure d'un doux langage : plus de -- *Comment oses-tu*, *traître !* ce sera, *comment pouvez-vous*, *mon cher !* Elle vous attirera doucement sur son sein, au lieu de vous repousser d'une main menaçante. On ne la verra plus, la bouche close et les dents serrées, lutter et résister contre vous : mais, comme une jeune et gentille et folâtre angola les griffes retirées et faisant patte de velours, elle vous flattera les joues, et mêlant les sourires, les pleurs et les caresses, elle sollicitera votre tendre intérêt pour elle, et implorera votre constance, et c'est toute la faveur qu'elle peut alors implorer de vous ! C'est alors, s'il étoit donné à un homme de pouvoir se fixer à un seul objet, qu'il se verroit de jour en jour plus heureux. (b)

Ainsi, Belford, si je n'allois pas plus loin que le terme où j'en suis avec ma chère Miss Harlowe, comment saurois-je la différence qui est entre elle et un autre oiseau ? (¶) Le beau tour à faire que de la laisser envoler à présent ! Comment saurois-je autrement, que par l'épreuve, si je ne puis pas l'amener à me chanter un joli air, et à être aussi bien apprivoisée, que

j'en ai apprivoisé d'autres, et qui étoient, je t'assure, d'un naturel fort sauvage ?

Mais arrêtons-nous un moment pour réfléchir sur la maudite partialité de notre espèce. Je peux te donner deux ou trois exemples familiers, qui, s'ils n'étoient pas aussi familiers, seroient vraiment choquans de la cruauté tant d'un sexe que de l'autre, envers d'autres créatures, peut-être aussi méritantes, ou du moins plus innocentes que nous. Sur ma foi, ami, il y a plus de férocité sauvage dans la nature humaine, que nous n'en appercevons communément. Et il n'est pas si mal, après tout, que nous vengions quelquefois sur notre espèce ses injustices contre des animaux plus innocens. Venons aux faits.

Ne voit-on pas tous les jours des hommes et des femmes surprendre, mettre en cage et tourmenter sans le moindre remords, le pauvre petit chantre emplumé des bois, (tu vois que je n'ai pas encore fini avec les oiseaux) et pousser la barbarie jusqu'à leur crever les yeux avec des aiguilles brûlantes?... Et cependant l'oiseau, proportionnellement à sa grosseur, a plus de vie que nous-mêmes ; (car un oiseau est tout ame) et conséquemment autant de sensibilité qu'en peut avoir l'homme : et si l'on voit un honnête jeune homme avoir le bonheur, par une douce persuasion et par d'innocens artifices, de parvenir à engager une belle emprisonnée à prendre la

fuite, à consentir de briser sa cage, et de prendre son vol dans les champs de la liberté, merci de nous, quels cris, quel soulèvement général s'élèvent contre lui ! Précisément les mêmes cris et la même émeute que nous vîmes une fois dans un méchant village près de Chelmsford, après un pauvre renard affamé, qui, épiant son moment, avoit saisi par le cou et chargé sur ses épaules une chétive oie. Nous vîmes tout le voisinage, tous les garçons et les filles, les vieillards, les vieilles femmes, dont la malice et la fureur remplissoient toutes les rides; les vieillards armés de fourches, de pioches, de bâtons et de massues; les femmes de balais de toutes couleurs, de pincettes, des crocs, et la jeune racaille, de boue, de pierres, d'éclats de briques; tous attroupés en courant, comme une pelote de neige, à la poursuite du ravisseur, tandis que tous les dogues et mâtins des lieux circonvoisins, aboyant à leurs talons, complétoient de leurs hurlemens de cet horrible chorus.

Ne te rapelles-tu pas cette scène ? Sûrement tu t'en souviens. Pour moi, mon imagination, échauffée par une tendre sympathie pour le danger du hardi maraudeur, la représente vivement à mes yeux, comme si c'étoit hier. Et ne te rappelles-tu pas le généreux sentiment de joie qui nous affectoit, pour cet honnête renard, comme si nous eussions été à sa

place, lorsque secouru par la rencontre d'un heureux fossé, qui fit tomber toute la cohue, jeunes et vieux l'un sur l'autre, et par quelques détours adroits, nous le vîmes échappé à leur brutale furie et sauvé de la bastonade ; et comme le suivant en idée jusqu'au fond de son terrier ignoré, nous nous représentions l'intrépide filou, jouissant de sa chère proie avec un plaisir proportionné au danger qu'il venoit de courir ?

Il m'est arrivé un jour de faire repentir vivement une petite et charmante cruelle, du plaisir qu'elle avoit pris en voyant son *Mitis* favori se jouer inhumainement d'une jolie petite souris aux yeux ronds .... avant de la dévorer. -- Hé bien, ma belle, me dis-je en moi-même, en méditant sur cette scène, je suis décidé à épier l'occasion d'essayer comment tu trouveras le plaisir d'être jetée par-dessus ma tête pour être reprise en tombant : et si tu aimeras à te voir éloignée de moi d'un coup de patte, et r'attirée à moi par un autre ; mais je donnerois plutôt ma vie que de t'ôter la tienne, comme ce féroce animal a fini par égorger sa proie. Et après que tout fut consommé entre ma petite sauvage et moi, je lui rappelai l'incident qui m'avoit fait naître ma résolution, et qui avoit occasionné ma vengeance.

Je n'eus pas plus de pitié pour la fille d'un vieux épicurien, qui lui avoit ensei-

gné à rôtir... toutes vives, sans le moindre remords, de pauvres écrevisses; à fouetter jusqu'à la mort un pauvre petit cochon de lait; à écorcher une carpe à rebours de ses écailles, les faisant voler sous le couteau dans la poissonnière, et employant leur sang à lui servir d'assaisonnement. Et à quoi bon tant de cruautés? pour satisfaire le luxe et provoquer l'appétit. Le mien n'a pas besoin d'aiguillon; il se contente de ce qu'il trouve, et je peux te dire qu'il est très-vorace.

Je pourrois te citer bien d'autres exemples de cette nature, si je ne voulois laisser quelque chose à tes propres réflexions, pour te montrer, que les espèces les plus raisonnables prennent avec certaines creatures, les mêmes libertés, et peut-être de plus outrées encore, que nous n'en prenons nous-mêmes avec d'autres? et toutes cependant sont l'ouvrage du même créateur; et quelques-unes, comme je l'ai observé, sont remplies de vie, et de la plus vive sensibilité. Que les gens qui nous parlent d'indulgence et de pitié, la montrent donc dans toutes leurs actions. J'ai lu quelque part, que *l'homme sensible et bon l'est aussi pour l'animal qui dépend de lui.*

Revenons à présent aux endroits de ta lettre, où tu rassembles plusieurs motifs pour exciter ma compassion envers cette belle. (b)

Mais je devine ton principal motif, dans la chaleur avec laquelle tu prends les intérêts de ma charmante. Je sais que tu es en correspondance avec Milord M... qui est depuis long-temps dans l'impatience de me voir enchaîné ; et tu veux te faire un mérite de mon mariage auprès de ce vieil oncle goutteux, dans la vue d'obtenir pour toi-même une de ses nièces. Mais songes-tu que mon consentement te sera nécessaire pour remplir tes vœux ? Et ferai-je bien ta cour à Miss Charlotte, en lui apprenant l'affront que tu fais à tout son sexe, lorsque tu me demandes si je crois qu'après avoir subjugué la plus charmante femme du monde, le fruit de la victoire soit égal à la peine? Lequel penses-tu qu'une femme sensible trouvera le plus excusable, du méprisant personnage qui fait cette question, ou de celui qui préfère la conquête d'une belle femme à toutes les joies de la vie ? N'ai-je pas connu une vertueuse matrone, ou bien aise du moins qu'on eût cette idée d'elle, qui voua une haine éternelle à un homme, pour avoir osé dire qu'elle n'étoit plus dans l'âge de trouver des audacieux ? Et le mot que se permit le comte d'Essex sur la reine Elisabeth, en disant qu'elle étoit *vieille et contrefaite*, ne contribua-t-il pas plus à sa ruine que sa trahison même ?

Mais encore un mot ou deux sur l'objection qui regarde et la peine et le fruit de

ma victoire. Le chasseur, qui fait la guerre au renard, ne s'expose-t-il pas à toutes sortes de fatigues, pour triompher d'un méchant gibier, qui n'est bon, ni pour lui, ni pour ses chiens? Et dans toutes les chasses nobles, n'estime-t-on pas moins la proie que l'amusement? Pourquoi serois-je donc exposé à ta censure, et le sexe à tes outrages, pour ma patience et ma persévérance dans la plus noble de toutes les chasses, et pour n'être pas un *braconier* en amour, comme ta question semble le faire entendre?

Apprends de ton maître à traiter désormais plus respectueusement un sexe qui fait les délices et le principal amusement du nôtre. Je reprendrai la plume ce soir.

LETTRE CLXXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

TU me regardes avec raison comme le plus intrigant de tous les hommes. C'est me faire honneur; et je t'en remercie de bonne foi. Tu n'es pas mauvais juge. Aussi mon orgueil est si flatté, que, comme le curé de Boileau, je me rengorge derrière mon double menton. Ne suis-je pas obligé de mériter ton compliment? D'ailleurs voudrois-tu que je me repentisse d'un meurtre avant que de l'avoir commis?

« Les vertus et les graces sont les dames » d'atours de ma Clarisse. Elle est née pour » faire l'ornement de son siècle. » Fort bien, Belford, elle réhausseroit l'éclat de la première dignité de l'univers... Quel froid éloge, mon ami, s'il n'est pas vrai que la première dignité soit toujours le prix du premier mérite! *Dignité, première dignité!* pures bagatelles! Idiot que tu es! Toi qui me connois, es-tu la dupe de l'hermine et des faux brillans? C'est à moi de porter la toison, (*) puisque je l'ai gagnée. Corrige donc ton style à l'avenir; et nomme Clarisse l'ornement du plus heureux des hommes et du plus glorieux conquérant de l'univers.

Qu'elle m'aime, comme tu te l'imagines, c'est ce qui ne me paroît pas aussi certain qu'à toi. Ses offres conditionnelles de renoncer à moi, le peu de confiance qu'elle m'accorde, m'autorisent à demander quel mérite elle peut avoir aux yeux d'un homme qui l'a conquise en dépit d'elle-même, et qui l'a prise de bonne guerre, en bataille rangée, après un combat opiniâtre.

A l'égard de la conclusion que tu tires de ses regards, je t'assure qu'ils ne t'ont rien fait connoître à son cœur, si tu t'imagines qu'il ait lancé un seul regard d'amour.

(*) Allusion à celle de Jason, et à l'Ordre de Bourgogne.

J'observois bien ses yeux, et j'ai bien reconnu qu'ils n'exprimoient qu'un dégoût civil pour moi et pour la compagnie où je l'avois amenée. L'impatience qu'elle a eue de se retirer, malgré toutes nos instances, devroit t'avoir convaincu qu'il ne se passoit rien de fort tendre pour moi dans son cœur; et jamais ses yeux n'ont su contredire son cœur.

Elle est *toute ame*, dis-tu ; je le dis aussi. Mais pourquoi t'imagines-tu qu'une *ame* telle que la sienne, *rencontrant* une *ame* telle que la mienne, et pour m'arrêter sur le mot, la *rencontrant* avec plaisir, ne produiroit pas d'autres *ames* de son espèce?

(¶) Si j'avois la sottise de suivre ton sot conseil, quelle figure ferois-je dans les annales des jeunes héros de notre espèce ? Quoi ! cette belle en mon pouvoir, sans aucune intention de sa part d'y tomber, se déclarant rébelle à l'amour, les yeux toujours ouverts et dans la défiance ; nulle confiance dans mon honneur, lorsque sa famille s'attend que sa ruine est déja consommée, lorsqu'elle-même s'attend à me voir tenter de la consommer (Priscille Partington en étoit l'instrument et elle s'en est doutée !) tu ne voudrois pas que je suivisse mon rôle et que je soutinsse mon caractère ? Mais pourquoi dis-tu que cette belle est innocente ? pourquoi dis-tu qu'elle m'aime ?

En prenant le mot d'*innocence*, non pas en général, mais relativement à moi, je dois te soutenir qu'elle n'est rien moins qu'innocente. Car peut-elle l'être, elle qui en désirant de m'enchaîner dans la fleur et dans l'éclat de ma jeunesse, au milieu de tous ces talens rares que je possède pour de nobles attentats, rendoit ma perte éternelle plus certaine ; s'il m'arrivoit, comme je crains bien que cela ne fût, de violer le vœu le plus solemnel que je puisse faire? Je soutiens qu'un homme ne doit pas prendre l'engagement le plus ordinaire, lorsqu'il croit qu'il lui sera impossible de le tenir. Voilà la conscience ! Voilà l'honneur ! Et lorsque je croirai pouvoir garder la foi du mariage, alors il sera temps assez de me marier. (b)

Il ne faut pas douter, comme tu le dis, que l'enfer ne se réjouît de sa chûte. Mais je me repose sur le pouvoir que j'aurai de l'épouser, quand je le voudrai ; et si je lui fais cette justice, n'aurai-je pas droit à sa reconnoissance. Ne se croira-t-elle pas alors dans le cas de m'avoir obligation, plutôt que dans celui de m'obliger? Et puis, s'il faut te le dire, il est impossible que les mœurs d'une fille comme elle, reçoivent jamais une plaie aussi profonde que celle de quantité d'autres, que toi et tes camarades subalternes ont jetées dans les voies de la perdition, et qui servent à présent de tisons infernaux dans les divers quar-

tiers de la ville. A toi, Belford : prends cette réflexion pour amuser tes pensées.

Une interruption d'un moment. Je reprends.

(¶) Une considération qui rendra notre faute à tous deux plus excusable, c'est que les mœurs et les principes de cette belle ne peuvent jamais être en défaut. Et si, lorsqu'elle sera subjuguée, elle fait concilier ensemble l'amour et la vertu, c'est alors qu'elle sera la femme qu'il me faut. Car je suis convaincu d'avance, qu'il n'y a dans le monde aucune femme à l'épreuve de l'amour et de l'intrigue, si celle-là n'y résiste pas.

Et maintenant imagine-toi me voir, après ma victoire, nonchalamment étendu, les genoux croisés, et mollement couché sur mon sopha, le dieu d'amour étincelant dans mes yeux, et rayonnant de joie dans tous les traits de mon visage épanoui : et la pauvre petite douce comme un mouton, elle qui étoit auparavant si revêche ! entièrement sous ma puissance, s'avançant lentement vers moi, à mon premier signal, le sein gonflé de soupirs, et m'adressant d'une voix foible et à demi éteinte de tendres reproches, essuyant ses yeux de sa belle main, et pressant ses pas, aussi-tôt que je lui dirai, *viens, ma chère*.

Une main posée sur ma hanche, et l'autre étendue pour encourager sa timide approche : *Embrasse-moi, ma bien-aimée.*

-- Belford a raison ; *les joies de l'amour sont délicieuses quand la volonté les partage.*

Elle me tend sa bouche vermeille ; car le corail de ses lèvres sera vermeil alors comme la pourpre : *Cesse, ma bien-aimée, cesse de pousser de si profonds soupirs ! ton humble amour sera suivi d'heures plus fortunées que ta fière résistance.*

Oui ; voilà mon trésor !

Encore un baiser ! viens.

Aimable et douce complaisance !

O toi, ma gloire et mon laurier toujours fleuri ! Je t'ai assez éprouvée : le soleil de demain...

Je me lève alors et je presse contre mon cœur, prêt à parler, le sein agité de ma charmante.

Enfin ton orgueil soumis confesse l'obligation qu'il me doit.

Le soleil de demain... et en même-temps je me dégage de ma timide et rougissante esclave, et me promène à pas lents dans la chambre.

Oui, le soleil de demain dorera de sa lumière l'autel où je t'offrirai mes vœux et mes sermens.

Et alors, ami, conçois-tu le ravissement ! Vois-tu les rayons de joie que darde son œil étincelant, et qui sécheront dans l'instant les perles humides arrêtées sur ses joues. Vois-tu ses mains étroitement jointes, et ses yeux dire, le ciel bénisse mon Lovelace ! au défaut de sa langue enchaî-

née par les transports de sa joie ; oui, ses transports seront trop violens, et les expressions trop foibles, pour rendre tous ses sentimens, toute l'energie de sa reconnoissance ; toute son étude ; oui, toute l'étude de sa vie, sera désormais consacrée, tant qu'elle aura de la force et de la voix, à reconnoître, à me payer cette obligation continuée ! (*)

Si je pouvois amener ma charmante à ce point, ne seroit-ce pas de tous les mieux, le mieux possible, et le plus preférable ? Cela ne vaut-il pas bien la peine d'être tenté ? Comme je te l'ai dit, je suis le maître de l'épouser, quand je voudrai. Elle ne peut être à personne qu'à moi, et par honneur, et par choix, et parce que je n'ai plus à craindre de rival. Car quel est l'homme, qui, connoissant mon caractère, croira que l'extrémité fatale qu'elle redoute, elle en soit encore à le craindre ?

J'ai la plus haute idée qu'un homme puisse avoir, et tu sais que je dis la vérité,

(*) Toute cette peinture passionnée d'un triomphe indécent peut plaire à un libertin corrompu, comme Lovelace ; mais elle est faite pour inspirer encore plus d'horreur de ses pareils : elle doit revolter l'amour-propre du sexe autant que sa vertu, et la vanité doit fortifier les principes, et ajouter une sauve-garde de plus à l'honnêteté, en voyant l'humiliation de la victime d'un vainqueur aussi insultant.

du

du mérite et des perfections de cette admirable femme, de sa vertu et de son honneur aussi; quoique tu sois d'avis, dans une de tes lettres précédentes, qu'elle pourroit succomber. (†) Ne suis-je donc pas obligé d'aller en avant, afin de te démentir, et après que j'ai prétendu si souvent et affirmé qu'elle est en effet ce que je la crois être, et ce que j'espère la trouver, si je dois jamais en faire ma femme.

D'ailleurs la belle maîtrise en souveraine nos passions. Jamais personne ne posséda à un degré si parfait le talent de persuader et d'émouvoir. C'est ce qui est connu de toute sa famille, qui l'a toujours redoutée et révérée en même temps pour cet ascendant. J'en ai fait l'expérience comme eux, et je ne doute pas d'en éprouver encore de plus grands effets. Avec quelles graces touchantes cette divine créature murmurera ses plaintives élégies, si on lui en fournit une occasion convenable : il est des charmes infinis dans un bel œil en pleurs. C'est moi qui le premier ai appris aux deux nymphes de cette maison à distinguer les différens accens du lamentable; et combien quelques-uns conviennent plus que d'autres à leur plainte dans leurs infortunes. (♭)

Tu me répondras peut-être au nom de

(†) Voyez Lettre CXLIII, vol. 4.

tes confrères comme au tien, qu'entre tous les objets de vos séductions, il ne s'en trouve pas un du rang et du mérite de ma charmante Clarisse.

Mais je demande si ce n'est pas une maxime constante dans notre société, que plus une femme a de mérite, plus un homme a de gloire à triompher d'elle. (¶) Et quant *au rang*, le sentiment de l'honneur, celui de la honte, l'orgueil de la famille peuvent remonter le *rang* déchu, et le faire rentrer dans sa place, et tout ce qui résulte de l'aventure, c'est qu'une femme de cette espèce peut tout au plus souffrir dans son propre orgueil, en se voyant obligée de se contenter d'un parti de la seconde classe, au lieu d'un mari de la première auquel elle aspiroit, et il peut même arriver qu'elle soit plus heureuse et plus traitable après sa mésaventure. Rétirée de ses erreurs, et apprivoisée par sa disgrace; elle aura lieu de se croire redevable à l'homme qui l'aura sauvée du reproche, tandis que lui lui devra la fortune et l'honneur de son alliance; et si elle a de la prudence et de l'ame, sa chûte passée fera la sûreté présente et future du mari. (b)

Mais une pauvre fille, telle, par exemple, que mon bouton de rose, qui n'a nulle ressource dans son éducation, qui est repoussée de toutes les familles qui prétendent à la considération, et qui trouve

peut-être ses plus grandes persécutrices dans celles mêmes qui n'ont sur elle d'autre avantage que d'avoir mieux su garder le secret, et qui n'a enfin nul asyle où recourir... la prostitution, les lieux infâmes, l'abandon, sont la destinée d'une malheureuse de son espèce ; la disette, les besoins et les infirmités son partage inévitable, et une fin prématurée ne manque guère de finir la déplorable scène de sa vie. Et ne conviendrez-vous pas tous, qu'il est plus mâle d'attaquer un lion qu'une brebis ? Tu sais que j'eus toujours l'ambition d'imiter les aigles. En visant aux plus nobles proies, en dédaignant de fondre sur la foible mésange. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour moi dans l'occasion qui m'anime, c'est qu'après mon triomphe, je me trouverai si couvert de gloire, que rien ne sera plus capable de piquer mon ambition. Toute autre entreprise d'amour n'excitera plus que mon mépris. Je serai aussi malheureux, par mes réflexions sur ma conquête, que Don Juan d'Autriche l'étoit par les siennes, après sa fameuse victoire de Lépante, lorsqu'il se plaignoit qu'aucun de ses exploits futurs ne pourroit égaler les prémices de sa gloire.

Je ne disconviens pas qu'il ne soit aisé de répondre à mes raisonnemens, et qu'ils ne méritent peut-être quelque censure ; mais de la part de qui ? Ce n'est pas de la tienne, ni de celle d'aucun de nos asso-

ciés ; subalternes que vous êtes, dont la vie dépravée, long-temps même avant que j'aie pris la qualité de votre général, a justifié ce que l'envie ou le dégoût de la satiété vous fait condamner aujourd'hui. Je vous ai fait l'honneur de vous expliquer mes intentions : c'est tout ce que vous pouviez prétendre, et tout ce qu'il me plaît de vous accorder.

Sois donc convaincu, Belford, que tu as tort et que j'ai raison, suivant nos principes ; ou du moins, tais-toi. Mais je t'ordonne d'être convaincu ; et ne manque pas, dans ta première lettre, de m'assurer que tu l'es.

LETTRE CLXXII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A Edgware, Jeudi, 4 Mai.

JE sais que tu es un méchant si abandonné, que te donner les meilleures raisons du monde contre ce que tu as une fois résolu, c'est imiter ce fou qui essayoit d'arrêter un ouragan avec son chapeau. Cependant j'espère que le mérite de cette Dame aura quelque pouvoir sur toi. Mais si tu persistes ; si tu veux te venger sur ce tendre agneau, que tu as séparé d'un troupeau que tu hais, pour punir l'insolence des dogues qui l'avoient en garde ; si tu n'es

pas touché de la beauté, de l'esprit, du savoir, de la modestie et de l'innocence, qui brillent avec tant d'éclat dans cette fille charmante, s'il est décidé qu'elle doive tomber, et tomber par la cruauté de l'homme même qu'elle a choisi pour son protecteur, je ne voudrois pas pour mille mondes avoir à répondre de ton crime.

Sur ma foi, Lovelace, le sujet me tient au cœur, quoique je n'aie pas eu l'honneur de plaire à la divine Clarisse. Mon inquiétude augmente, lorsque je pense à l'imprécation de son brutal de père, et aux infâmes duretés de toute sa famille. Je serois curieux néanmoins, si tu t'obstines dans tes desseins pervers, de savoir par quels degrés, par quels artifices et quelles inventions tu avanceras dans ton ingrate entreprise. Je te conjure, cher Lovelace! si tu es homme, de ne pas souffrir que ces démons masqués de si beaux dehors, au milieu desquels tu l'as placée, triomphent d'elle; et de ne pas employer, pour en faire ta victime, des voies indignes de l'homme. Si tu n'emploies que le *Bel art* de la séduction, passe-moi cette épithète: si tu la rends capable d'une foiblesse, par amour, ou par des artifices dont l'honneur ne soit pas révolté, je la plaindrai moins, et je conclurai qu'il n'y a point de femme dans le monde qui soit à l'épreuve d'un amant hardi et entreprenant.

Il m'arrive à ce moment un messager de

la part de mon oncle. J'apprends que la gangrène a gagné les genoux, et que les chirurgiens lui donnent peu de jours à vivre. Il m'a dépêché aussi-tôt un de ses gens, avec cette fâcheuse déclaration, qu'*il m'attend pour lui fermer les yeux*. Comme je serai absolument obligé d'envoyer chaque jour à la ville mon valet ou quelqu'un des siens, pour ses affaires ou pour les miennes, l'un ou l'autre ira régulièrement prendre vos lettres ou vos ordres. C'est une charité de m'écrire aussi souvent que vous le pourrez. Quoique je gagne beaucoup au décès du pauvre homme, je ne saurois dire que ces scènes de mort et de ministre me plaisent : de *ministre* et de *mort*, aurois-je dû dire ; car c'est l'ordre naturel, et l'un est ordinairement l'avant-coureur de l'autre.

Si je vous trouve de la froideur à m'obliger, je serai porté à croire que ma liberté vous a déplu. Mais je ne vous en déclare pas moins que celui qui n'a pas honte d'un crime, n'a pas droit de s'offenser du reproche.

BELFORD.

LETTRE CLXXIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

JE vous rends grace, et à M. Hickman, de la lettre qu'il a pris la peine de m'envoyer avec une diligence si obligeante; et je continue de me soumettre à vos menaces et à votre chère tyrannie.

(*Elle lui fait le récit de ce qui s'est passé le mardi matin entr'elle et M. Lovelace, à l'occasion de ses quatre amis et de Miss Partington. Les circonstances diffèrent peu de celles qu'on a lu dans la lettre de M. Lovelace. Ensuite elle continue.*)

Il ne cesse de me reprocher un excès de scrupule. Il prétend que je suis toujours de mauvaise humeur contre lui; que je n'ai sûrement pas gardé plus de réserve avec M. Solmes; et qu'il ne peut concilier avec ses idées, non plus qu'avec ses espérances, que depuis si long-temps il n'ait pas eu le bonheur d'inspirer le moindre sentiment de tendresse à la personne qu'il se flatte de pouvoir bien-tôt nommer son épouse. Aveugle et sotte présomption! de ne pas voir à quoi il doit attribuer la réserve avec laquelle je suis obligée de le traiter. Mais son orgueil anéantit sa prudence. Ce ne peut être qu'un bas et misé-

rable orgueil, qui ait étouffé en lui cette noble fierté qui l'auroit mis au-dessus de la vanité dont il s'est laissé infecter. (¶) Cependant, il prétend qu'il n'a d'autre orgueil que celui de m'obliger et de me plaire, et il parle sans cesse de son respect et de son humble soumission et autres propos pareils. Mais une chose dont je suis sûre, et que j'ai observée dès la première fois que je l'ai vu, c'est-qu'il est trop idolâtre de sa personne, pour faire jamais grand cas de sa femme, quelle qu'elle puisse être. Et il faudroit m'aveugler moi-même, pour ne pas voir, qu'il est vain à l'excès de ses avantages extérieurs, et de son talent de faire sa cour, qui, s'il a quelque mérite aux yeux qui s'arrêtent à la surface, vient peut-être plus de son assurance et de sa présomption, que d'aucune qualité réelle et estimable. (b) Ne vous souvenez-vous pas de l'avoir vu, pendant les heureux jours que j'ai passés chez vous, regardant autour de lui, lorsqu'il retournoit à son carrosse, comme pour observer quels yeux sa figure et sa bonne grace attiroient à sa suite? Mais nous avons vu de laids petits-maîtres, aussi orgueilleux de leur figure, que s'ils avoient eu toutes les graces en partage; pendant qu'il étoit visible que la recherche qu'ils mettoient dans toute leur personne, ne servoit qu'à exposer leurs défauts dans un plus grand jour. Je l'ai souvent remar-

qué. Celui qui cherche à paroître ou *plus* ou *meilleur* qu'il n'est, excite la curiosité sur ses prétentions; et cette examen produit presque toujours le mépris, parce que l'orgueil est un signe infaillible de foiblesse, ou de quelque travers dans l'esprit ou dans le cœur, et souvent dans tous les deux à la fois. S'exalter soi-même, c'est insulter son voisin, qui se sent alors porté à douter d'un mérite, auquel il accorderoit peut-être ce qui lui est dû, s'il le voyoit accompagné de modestie.

Vous me trouverez fort grave, et je le suis en effet depuis lundi au soir. M. Lovelace est extrêmement déchu dans mon opinion. Je ne vois plus rien devant moi qui puisse me flatter d'une agréable espérance. Qu'attendre d'un esprit si inégal ?

Je crois vous avoir marqué que j'ai reçu mes habits. Vous m'avez causé tant d'agitation, que je ne suis pas trop sûre de l'avoir fait, quoique je me souvienne d'en avoir eu le dessein. Ils me sont venus jeudi dernier; mais sans la petite somme, et sans mes livres, à l'exception de *Drexèl sur l'éternité*, *la pratique de piété*, ce bon livre, quoique ancien, et de *François Spira*. C'est apparemment un trait d'esprit de mon frère. Il croit bien faire, de me présenter des images de mort et de désespoir. Je désire l'une, et je suis quelquefois sur le bord de l'autre.

Vous serez moins surprise de mon sérieux,

lorsqu'aux raisons que vous connoissez et à l'incertitude de ma situation, j'aurai ajouté qu'on m'a remis, avec ces livres, une lettre de M. Morden. Elle m'a fort indisposée contre M. Lovelace, et je dois dire aussi contre moi-même. Je la mets sous cette enveloppe. Prenez la peine, ma chère, de la lire ici.

M. MORDEN à MISS CL. HARLOWE.

A Florence, le 13 Avril.

J'APPRENDS avec un extrême chagrin le différend qui s'est élevé entre toute une famille qui m'est si chère et qui me touche de si près par le sang, et vous, ma très-chère cousine, qui avez des droits encore plus particuliers sur mon cœur. Mon cousin James a pris la peine de m'informer des offres qu'on vous a faites et de votre refus. Je ne trouve rien de surprenant ni d'un côté ni de l'autre. Que ne promettiez-vous pas, dans un âge peu avancé, lorsque j'ai quitté l'Angleterre? Et ces charmantes espérances se trouvant surpassées, comme j'ai pris souvent plaisir à l'entendre dire par l'excellence de toutes vos perfections, je conçois que vous devez faire l'admiration de tout le monde, et qu'il y a très-peu d'hommes qui soient dignes de vous.

Vos parens, les meilleurs parens du monde et les plus remplis d'indulgence pour une fille qui méritoit tant leurs

bontés, ont donné les mains au refus que vous avez fait de plusieurs partis. Ils se sont crus enfin autorisés à vous en proposer un plus sérieusement, par la raison qu'il s'en présentoit un autre qu'ils ne pouvoient approuver. Ils ne vous ont pas supposé apparemment beaucoup d'aversion pour celui qu'ils vous offroient; et dans cette idée, ils ont suivi leurs propres vues: un peu trop vîte, peut-être, pour une jeune personne de votre délicatesse. Mais lorsque tout s'est trouvé conclu de leur part, et qu'ils vous ont assuré des conditions extraordinairement avantageuses, qui marquent la juste considération dont la personne qu'ils vous destinent est remplie pour vous, vous vous êtes dérobée à leurs désirs avec une chaleur et une véhémence, où je ne reconnois pas cette douceur naturelle, qui donne de la grace à toutes vos actions.

Je n'ai jamais eu de liaison particulière avec aucun des deux prétendans; mais je connois M. Lovelace un peu plus que M. Solmes. Ce que je puis dire, ma chère cousine, c'est que je souhaiterois pouvoir lui rendre un témoignage plus avantageux que je ne le puis. A l'exception d'un seul point, votre frère avoue qu'il n'y a point de comparaison entre les deux concurrens; mais ce point seul est d'un plus grand poids que tout le reste ensemble. On ne pensera jamais que Miss

Clarisse Harlowe compte les mœurs pour rien dans son mari.

Quel sera, ma très-chère Miss, le premier argument que j'employerai dans cette occasion ? Votre devoir, votre intérêt, votre temporel, comme votre éternel avantage, peuvent dépendre de ce seul point, *les bonnes mœur d'un mari.* Avec un mari corrompu, il n'est pas toujours au pouvoir d'une femme d'être bonne, ou de faire le bien, comme un mari peut être bon avec une méchante femme. Vous conservez, m'écrit-on, tous vos principes de piété : je n'en suis pas surpris, et je le serois beaucoup, que vous les oubliassiez jamais ; mais quel espoir auriez-vous d'y persévérer avec un mari sans mœurs.

Si votre jugement ne s'accorde point avec celui de vos proches dans cette importante occasion, permettez que je vous demande, chère cousine, lequel des deux doit céder à l'autre ? Je ne vous dissimulerai pas, que de tous les hommes, M. Lovelace me paroît celui qui vous conviendroit le plus, s'il avoit des mœurs. Je ne m'échapperois pas même à parler avec cette liberté d'un homme dont je n'ai aucun droit de me faire le juge, s'il adressoit ses soins à toute autre qu'à ma cousine. Mais dans cette occasion, vous me permettrez de vous dire, ma chère Clarisse, que M. Lovelace ne peut être digne de vous. Il peut se réformer, direz-vous : mais

peut-être ne se réformera-t-il pas. L'habitude ne change pas facilement. Les libertins, qui sont tels au mépris de leurs talens, de leurs lumières supérieures et de leur propre conviction, ne se réforment presque jamais que par un miracle ou bien par impuissance. Je connois parfaitement mon sexe ; je suis capable de juger s'il y a quelque espérance de réforme, pour un jeune homme licencieux, qui n'a point été réduit par la maladie, par l'affliction, par l'adversité ; qui jouit d'une fortune brillante, sans compter ses hautes espérances ; qui a le cœur fier, l'humeur indomptable ; et qui, vivant peut-être avec des gens du même caractère, s'y confirme par leurs exemples et par l'assistance qu'il reçoit d'eux dans toutes ses entreprises.

A l'égard de l'autre, supposons, ma chère cousine, que vous soyez à présent sans goût pour lui, ce n'est pas une preuve absolue que vous ne puissiez en prendre quelque jour. Peut-être en aurez-vous d'autant plus que vous vous en sentez moins aujourd'hui. Il ne peut tomber plus bas dans votre opinion, mais il peut s'y élever. Rien n'est si rare que de voir les grandes attentes heureusement remplies. Comment le seroient-elles jamais, lorsqu'une belle et vaste imagination ne manque pas de les porter beaucoup au delà de la réalité ? Une femme qui se livre à la sienne, ne découvre aucun défaut dans l'objet qu'elle

favorise ; souvent parce qu'elle n'en trouve aucun dans elle-même : et l'illusion de cette généreuse crédulité ne se dissipe, que lorsqu'il est trop tard pour y remédier.

Mais supposons d'un autre côté qu'une personne de votre mérite épouse un homme dont les talens sont inférieurs aux siens, quelle femme au monde sera plus heureuse alors que Miss Clarisse ? Quel plaisir ne prendra-t-elle pas à faire du bien ! quel heureux partage de son temps ; entre l'exercice de ses propres vertus et l'avantage de tout ce qui se trouvera placé a la portée de sa sphère ! On vous rend cette justice, ma chère cousine, que vos goûts, vos connoissances, vos qualités naturelles et acquises sont dans un degré si rare, que pour le bonheur d'autrui comme pour le vôtre, tous vos amis doivent souhaiter que votre attention ne soit pas bornée à des égards qu'on peut nommer exclusifs et purement personnels.

Mais examinons, par rapport à vous-même, les suites de ces égards ou de cette préférence, dont on vous soupçonne pour un libertin. Une ame aussi pure que la vôtre se mêler avec une des plus impures de son espèce ! un homme de ce caractère occupera tout vos soins. Il vous remplira continuellement d'inquiétude pour lui et pour vous-même. Puissance divine et humaine, loix les plus saintes, vous lui verrez braver, non-seulment par occasion,

mais même de dessein prémédité, tout ce qui est respecté par les hommes de tous les temps et de tous les lieux. Pour lui plaire et pour vous conserver quelque pouvoir sur son cœur, vous serez obligée probablement de renoncer à vos plus louables inclinations; d'épouser ses goûts et ses antipathies, d'abandonner vos compagnies vertueuses, pour vous livrer à ces sociétés corrompues. Peut-être serez-vous abandonnée des vôtres, à cause du scandale journalier de ses actions. Espérez-vous, chère cousine, qu'avec un tel homme, vous puissiez être long-temps aussi bonne que vous l'êtes à présent ? Si vous ne devez pas l'espérer, voyez donc laquelle de vos vertus présentes vous êtes disposée à lui sacrifier, et lequel de ses vices vous vous croyez capable d'imiter pour lui plaire. Comment pourriez-vous vous résoudre à reculer sur vos pas, au lieu d'avancer toujours dans la perfection, dans la pratique de ces devoirs, que vous remplissez aujourd'hui d'inclination et d'une manière si exemplaire ? et si vous cédez une fois, comment serez-vous sûre du point auquel il vous sera permis de vous arrêter.

Votre frère convient que, pour l'agrément de la personne, M. Solmes n'est pas comparable à M. Lovelace. Mais qu'est-ce que la figure aux yeux d'une fille telle que vous ? Il reconnoît aussi, que l'un n'a pas les manières de l'autre, et ne fait pas sa

cour avec la même grace : mais cet avantage, sans mœurs, vous paroît-il mériter la moindre considération. Il seroit bien plus avantageux pour une femme de prendre un mari dont elle auroit à former les manières, que de les trouver toutes formèes au dépens de ses mœurs ; prix auquel on n'achète que trop souvent les qualités qu'on acquiert dans les voyages. Ah ! ma chère cousine, si vous pouviez vous trouver ici avec moi, soit à Florence d'où je vous écris, soit à Rome, soit à Paris, où j'ai résidé aussi fort long-temps, et voir quelle sorte de fruit la plupart de nos jeunes gens remportent de ces villes fameuses, vous les aimeriez mieux tels qu'ils sont à leur première poste : lorsqu'on suppose que leurs mœurs Angloises et grossières ont besoin de se polir hors de leur patrie, que tels qu'ils vous paroîtroient revenus à la dernière. Vous en voyez la différence à leur retour. La manie des modes et des vices étrangers, peut-être une santé viciée, ... voilà leur mérite, le mépris de son propre pays et de ceux qui l'habitent, quoiqu'il en mérite plus lui-même que le plus méprisable de ceux qu'il méprise ; voilà généralement, avec un mélange d'effronterie qui ne rougit plus, ce qu'on appelle un gentil-homme qui a voyagé.

Je sais que M. Lovelace mérite une exception. Il a réellement des qualités dis-

tinguées et du savoir. Il s'est acquis cette réputation à Florence et à Rome ; et sa bonne mine, jointe au tour noble et généreux de son esprit, lui ont donné de grands avantages. Mais il n'est pas besoin de vous dire qu'un libertin, homme de sens, est infiniment plus dangereux qu'un libertin d'un esprir borné. J'ajouterai même que c'est la faute de M. Lovelaee, s'il n'a pas obtenu encore plus de considération des personnes honnêtes et lettrées de Florence. Il s'est permis quelques entreprises galantes qui ont mis en danger sa personne et sa liberté, et qui l'ont fait abandonner de ses plus illustres amis. Aussi son séjour à Florence et à Rome a-t-il été plus court qu'il ne se l'étoit proposé.

Voilà ce que j'avois à dire de M. Lovelace. J'aurois beaucoup mieux aimé que la vérité m'eût permis de lui rendre un témoignage tout-à-fait oppposé. Mais pour ce qui regarde en général les libertins déclarés, moi qui me flatte de les connoître, et qui sais non-seulement qu'ils ont sans cesse dans le cœur quelque mauvais dessein contre votre sexe, mais que souvent ils ne sont que trop heureux à les faire reussir, je crois pouvoir ajouter ici quelques réflexions sur ce malheureux caractère.

Un libertin, ma chère cousine ! un intrigant, un rusé libertin, est ordinairement un homme sans remords. C'est toujours un

homme injuste. La sublime règle, *de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit*, est la première qu'il viole. Il la viole chaque jour; et plus il en trouve d'occasions, plus il s'applaudit de ses triomphes. Son mépris est extrême pour votre sexe. Il ne croit pas qu'il y ait des femmes chastes, parce qu'il est lui-même un abandonné. Chaque folle qui le favorise, le confirme dans cette perverse incrédulité. Son esprit s'occupe sans cesse à multiplier les funestes intrigues dont il fait ses délices. Si quelque femme a le malheur d'aimer un homme de cette espèce, comment peut-elle soutenir l'idée de partager ses affections avec la moitié de la ville, et peut-être avec ce qu'il y a de plus méprisable ? Et puis livré si grossièrement aux goûts purement sensuels ! Quelle femme un peu délicate ne seroit pas révoltée contre un ennemi du sentiment, contre un homme qui jette du ridicule sur la fidélité et la tendresse, et qui est capable de lasser votre courage et votre constance par les insultes les plus atroces ? (¶) Un libertin en commençant doit étouffer toute sensibilité, tout sentiment d'humanité. Un libertin qui continue de l'être, devient de plus en plus ce qu'il y a de plus vil et de plus inhumain. (§) Les prières, les larmes et la plus rampante soumission ne feront qu'enfler et qu'irriter son orgueil. Il fera gloire, avec ses compagnons de débau-

che, et peut-être avec des femmes encore plus abandonnées que lui, des souffrances et des humiliations qu'il vous aura causées ; et il poussera la brutalité jusqu'à les rendre témoins de son triomphe et de votre infortune. Ne me soupçonnez pas d'exagération. Je ne dis rien dont je n'aie vu des exemples.

Parlerai-je des fortunes dissippées, des terres engagées ou vendues, et des vols faits à la postérité ; enfin, d'une multitude d'autres désordres, dont la peinture seroit trop grossière et trop choquante pour des yeux aussi délicats que les vôtres ?

Que de maux ensemble, et de quelle étrange nature ! Il n'est question pour les éviter, ma chère cousine, pour vous conserver le pouvoir de faire le bien auquel vous êtes accoutumée, et de l'augmenter même par le revenus particulier dont on vous laissera la disposition pour continuer vos charmans exercices et vos occupations exemplaires ; pour assurer en un mot la durée perpétuelle de toutes vos bonnes habitudes, il n'est question que d'un seul sacrifice, celui du périssable plaisir des yeux. Qui feroit difficulté, lorsqu'il est certain que toutes les qualités ne se trouvent pas dans un même homme, d'abandonner un plaisir si frivole, pour s'en assurer de si importans et de si solides ?

Pesez toutes ces considérations, sur lesquelles je pourrois insister avec plus d'a-

vantage, s'il en étoit besoin avec une personne de votre prudence. Pesez-les attentivement, mon aimable cousine; et si l'intention de vos parens n'est pas que vous demeuriez fille, déterminez-vous à les obliger.

Qu'on ne dise pas qu'à l'exemple de quantité d'autres personnes de votre sexe, l'imagination ait eu plus de pouvoir sur vous que le devoir et la raison. Moins l'homme est agréable, plus il y aura de mérite dans la complaisance, souvenez-vous que c'est un homme rangé, un homme qui a une réputation à perdre, et dont la réputation, par conséquent, est un garant de ses bons procédés pour vous.

C'est une occasion qui s'offre à vous, pour donner le plus grand exemple qu'on puissse attendre du respect filial. Embrassez-la. L'exemple est digne de vous. On l'attend de vous, quoiqu'en songeant à votre inclination, nous puissions regretter que vous soyez appelée à le donner. Qu'on dise à votre gloire que vous avez mis vos parens dans le cas de vous avoir *obligation*. Terme bien fier et bien glorieux, chère cousine! et que vous ne pouvez mériter que par la violence que vous ferez au penchant de votre cœur. Et des parens encore, qui vous ont comblée de bienfaits: mais qui sont fermes sur ce point; qui ne le céderont pas; qui après s'être relâchés sur quantité d'autres de la même nature,

demandent aujourd'hui pour l'honneur de leur jugement et de leur autorité à être obligés à leur tour.

J'espère me trouver bien-tôt en état de vous féliciter personnellement d'une si généreuse complaisance. Le désir d'arranger et de finir tout ce qui appartient à ma qualité de curateur, est un des principaux motifs qui me portent à quitter l'Italie. Je serai charmé de pouvoir m'acquitter de ce devoir à la satisfaction de tout le monde; et sur-tout, ma chère cousine, à la vôtre. Si je retrouve à mon arrivée l'heureuse union qui régnoit auparavant dans une famille si chère, ce sera pour moi un plaisir inexprimable; et je disposerai peut-être mes affaires de manière à pouvoir passer le reste de mes jours près de vous.

Ma lettre est d'une longeur extrême. Il ne me reste qu'à vous assurer du profond respect avec lequel je suis, ma très-chère cousine, votre, etc.

MORDEN.

Je suppose, chère Miss Howe, que vous avez lu la lettre de mon cousin. Il est trop tard à présent de souhaiter qu'elle fût arrivée plutôt. Mais quand je l'aurai reçue alors, peut-être n'en aurois-je pas moins eu la témérité de me résoudre à la fatale entrevue, puisque je pensois si peu à partir avec M. Lovelace.

Mais je ne crois pas qu'avant l'entre-

vue, je lui eusse donné l'espérance qui le fit venir tout préparé, et dont ses artifices rendirent si malheureusement la révocation inutile.

Persécuté comme je l'étois, et m'attendant si peu à la condescendance qu'on se proposoit d'avoir pour moi, suivant que ma tante me l'a marqué et que vous me l'avez confirmé ; quand la lettre seroit arrivée assez tôt, j'ai peine à dire quel parti elle m'auroit fait prendre par rapport à cette entrevue. Mais voici un effet que je crois véritablement qu'elle auroit produit sur moi ; elle m'auroit fait insister de toutes mes forces sur le projet de me rendre auprès de l'obligeant auteur de la lettre, pour trouver un père et un protecteur, aussi bien qu'un ami, dans un cousin qui est un de mes curateurs. C'étoit dans les circonstances où j'étois, recourir à la protection la plus naturelle, ou du moins la plus irréprochable ; mais j'étois destinée à l'infortune ! Que le cœur me saigne, de me voir déja obligée de souscrire au caractère que M. Morden me trace si vivement d'un libertin, dans la lettre dont je suppose que vous avez pris lecture !

Qu'un homme de ce vil caractère qui m'a toujours fait horreur, soit devenu mon partage ! J'ai fait trop de fond sur mes forces. N'ayant pas lieu de crainde aucun danger des violentes impulsions d'une folle passion, peut-être ai-je levé trop peu les

yeux vers le guide suprême, dans lequel je devois placer toute ma confiance, surtout, lorsque j'ai vu tant de persévérance dans les soins d'un homme de ce caractère.

Le défaut d'expérience et la présomption, avec le secours de mon frère et de ma sœur, qui ont à répondre de leurs vils motifs et de leur intérêt, ma disgrace, ont causé ma *ruine*. Quel mot, ma chère ! Mais je le répète après délibération ; puiqu'en supposant ce qui peut m'arriver de plus heureux, ma réputation est détruite ; un libertin est mon partage : et ce qu'est ce partage, la lettre de M. Morden doit vous l'avoir appris.

Gardez-la, je vous prie, jusqu'à ce que je vous la redemande. Je ne l'ai lue moi-même que ce matin pour la première fois, n'ayant pas encore eu le courage d'ouvrir ma malle. Je ne voudrois pas pour tout au monde qu'elle tombât sous les yeux de M. Lovelace, elle pourroit devenir l'occasion de quelque désastre, entre le plus violent de tous les hommes, et le brave qui se possède le plus, tel qu'on représente M. Morden.

Cette lettre étoit sous une enveloppe, ouverte et sans adresse. Qu'ils aient pour moi autant de haine et de mépris qu'ils voudront, je m'étonne qu'ils n'y aient pas joint une seule ligne ; ne fût-ce que pour me faire sentir plus vivement le but de

leur envoi, par le même esprit de générosité qui les a portés à m'envoyer *Spira*.

(¶) Le cachet de l'enveloppe étoit de cire noire. J'espère que ce n'est pas l'indice de quelque malheur arrivé dans la famille. Si cela étoit, on en auroit sûrement fait mention, pour me le reprocher, avec trop de justice peut-être. (b)

J'avois commencé une lettre pour mon cousin; mais j'ai pris le parti de l'abandonner à cause de l'incertitude de ma situation, et parce que je m'attendois de jour en jour à des éclaircissemens plus certains. Vous m'avez conseillé, il y a quelque temps, de lui écrire, et c'est alors que j'avois commencé ma lettre, par le plaisir extrême que je trouve à vous obéir. Je le dois lorque je le puis; car vous êtes la seule amie qui me reste, et d'ailleurs vous honorez de la même déférence les avis que je prends la liberté de vous donner. Pour mon malheur, j'entends mieux à les donner, qu'à choisir entre ceux qu'on me donne : je suis forcée de le dire; car je me crois perdue par une démarche téméraire, sans avoir rien à me reprocher du côté de l'intention. Apprenez-moi, ma chère, comment ces contrariétés peuvent arriver.

Mais il me semble que je puis l'expliquer moi-même; une fausse démarche dans le premier pas, voilà l'origine de tous mes malheurs; cette fatale correspondance qui m'a égarée si loin que je me trouve

trouve dans un labyrinthe de doutes et d'erreurs, où jamais, jamais je ne pourrai découvrir le chemin pour en sortir. Un seul pas de travers par lequel j'ai débuté, m'a conduite à des centaines de lieues hors de mon sentier, et la pauvre égarée n'a pas un ami, et ne rencontre pas un charitable passant, qui l'aide à se retrouver.

Présomptueuse que je suis ? d'avoir trop compté sur ma propre connoissance pour choisir la véritable route ; sans avoir appréhendé qu'un *feu follet*, avec ses fausses lumières, dont j'avois entendu parler tant de fois, ne s'élevât devant mes yeux pour me troubler la vue ! Au milieu des terres marécageuses où je suis à présent, il voltige autour de moi, sans disparoître un moment ; et s'il m'éclaire, c'est pour me rejeter en arrière, lorsque je crois m'être avancée vers le terme. Ma seule consolation, c'est qu'il y a un point commun, où les plus grandes erreurs n'empêcheront pas que tout ne se rencontre. Tôt ou tard, je m'y reposerai paisiblement, et j'y trouverai la fin de tous mes malheurs.

Mais comment puis-je m'écarter si loin de mon sujet, et toujours contre mon intention ? Je voulois dire seulement que j'avois commencé, il y a quelque temps, une lettre pour M. Morden, mais que je ne puis l'achever. Vous jugez bien que je ne le puis. Quel moyen de lui dire que tous ses complimens tombent à faux, que

son conseil est inutile, tous ses avertissemens perdus, et que la plus heureuse de mes espérances est de me voir la femme de ce libertin, dont il m'exhorte si pathétiquement à me garantir !

Cependant puisque mon sort paroît dépendre de la bouche de M. Lovelace, joignez! ma chère, vos prières aux miennes pour demander au ciel, que, de quelque manière qu'il dispose de moi, il ne permette pas l'accomplissement de cette horrible partie de la malédiction de mon père, *que je puisse être punie par l'homme dans lequel* il suppose *que j'ai mis ma confiance.* Demandons-lui cette grace, pour l'intérêt de M. Lovelace même, et pour celui de la nature humaine ; ou que s'il est nécessaire pour le soutien de l'autorité paternelle, que je sois punie, comme mon père le désire, ce ne soit pas par quelque bassesse infâme et préméditée ; afin que je puisse du moins justifier l'intention de M. Lovelace, s'il m'ôte le pouvoir de justifier son action ; sans quoi ma faute paroîtroit double aux yeux du monde, qui ne juge que par l'évènement.

Cependant, il me semble que d'un autre côté je souhaiterois que la rigeur de mon père et de mes oncles, dont le cœur n'a déja que trop été blessé de ma faute, pût être justifiée sur tout autre point que cette cruelle malédiction; et que mon père voulût consentir à la révoquer avant qu'elle soit

connue du public ; du moins dans cette terrible partie qui regarde la vie future!

Il faut que je quitte la plume. Il faut que j'écarte ces tristes réflexions. Je veux relire encore une fois la lettre de mon cousin, avant que de fermer mon enveloppe ; et alors je la saurai par cœur.

LETTRE CLXXIV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Dimanche au soir, 7 Mai.

QUAND vous considérez ma déplorable situation, et tant de circonstances désagréables et choquantes dont elle est accompagnée ; quelques-unes même si mortifiantes pour ma fierté ! Avec l'aggravation qu'elles reçoivent de la lettre pathétique de mon cousin ; vous ne devez pas être surprise que les vapeurs sombres qui m'assiègent le cœur, s'élèvent jusqu'à ma plume. Cependant il seroit bien plus obligeant de ma part, bien plus digne d'une amie, de vous en cacher la partie la plus affligeante, à vous qui entrez si généreusement dans mes peines, sur-tout lorsque je ne puis espérer aucun soulagement de mes confidences et de mes plaintes.

Mais à qui mon cœur peut-il s'ouvrir qu'à vous ; lorsque celui qui devroit être mon protecteur, après avoir attiré sur moi toutes mes disgraces, ne fait qu'augmenter mes alarmes ; lorsque je n'ai pas même une

servante sur la fidélité de laquelle je puisse me reposer ; lorsque par ses manières généreuses et par la gaieté de son humeur, il attache ici tout le monde à ses intérêts, et que je ne suis en quelque sorte qu'un *zero* pour le *faire valoir* et *grossir la somme de mes douleurs* ? J'ai beau faire ; cette source de tristesse se répand quelquefois en pleurs, qui se mêlent avec mon encre, et qui tachent mon papier. Je sais que vous ne me reprocherez pas ce soulagement passager.

(¶) Mais je vais reprendre le ton que j'avois quitté dans ma dernière ; dans l'idée de songer plutôt à faire l'apologie de ma mélancolie. Que tout ce que je vous ai dit dans cette lettre-ci m'en serve une fois pour toutes. Mes infortunes ont été pour vous un motif pressant d'acquitter les plus nobles offices de l'amitié que nous nous sommes vouée l'une à l'autre, en me donnant vos avis et vos consolations : et ce seroit même faire injure et à vous-même, et à cette amitié, que de supposer que vous eussiez besoin d'un intérêt si pressant. (¶)

(Elle raconte ici à son amie qu'à présent qu'elle a reçu ses habits, M. Lovelace la tourmente sans cesse, pour l'engager à sortir en carrosse avec lui, accompagnée de telle personne de son sexe qu'elle voudra choisir, soit pour prendre l'air, soit pour aller aux spectacles. Elle fait le détail d'une converastion qu'elle

a eue là-dessus avec lui et de plusieurs autres de ses propositions. Mais elle observe qu'il ne lui dit pas un mot de la célébration de leur mariage, sur laquelle il avoit tant pressée avant que d'être à Londres, et qui seroit nécessaire néanmoins pour donner de la bienséance à tout ce qu'il propose. Ensuite elle continue :)

J'en suis, ma chère, à ne pouvoir plus supporter la vie que je mène. L'objet de tous mes désirs seroit de me voir hors de ses atteintes, si j'étois une fois, il verroit bientôt du changement. Si je dois être humiliée, il vaudroit mieux que je le fusse par ceux à qui je dois de la soumission, que par lui. Ma tante m'a marqué dans sa lettre, qu'elle n'ose rien proposer en ma faveur. Vous me dites que par vos informations vous trouvez qu'on avoit actuellement résolu de changer de mesures, si je n'avois pas été si malheureusement surprise ; que ma mère en particulier étoit déterminée à tout entreprendre pour rétablir la paix dans la famille ; et que dans la vue d'assurer le succès de ses efforts, elle vouloit tenter de faire entrer mon oncle Harlowe dans son parti.

Laissez-moi bâtir sur ce fondement. Je puis du moins essayer, c'est mon devoir d'employer toutes sortes de méthodes pour faire entrer en faveur cette pauvre disgraciée. Qui sait si cet oncle, autrefois si indulgent, qui a beaucoup de poids dans la fa-

mille ne se laissera pas engager à prendre mes intérêts ; J'abandonnerai de tout mon cœur, à qui l'on voudra, tout mes droits sur la succession de mon grand-père, pour mieux faire goûter mes propositions à mon frère : et s'il faut une garantie encore plus forte, je m'engagerai à ne me jamais marier.

Que pensez-vous, ma chère, de cet expédient ? Sûrement ils ne peuvent avoir résolu de me renoncer pour toujours. S'ils considèrent sans partialité tout ce qui s'est passé depuis deux mois, ils trouveront quelque chose à blâmer dans leur conduite autant que dans la mienne.

Je présume que cet expédient vous paroîtra digne d'être tenté. Mais voici l'embarras ; si j'écris, mon impitoyable frère a ligué si fortement tout ce monde contre moi, que ma lettre passera de mains en mains jusqu'à ce qu'il ait endurci chacun à rejeter ma demande. Au contraire, s'il y avoit quelque moyen d'angager mon oncle à s'intéresser pour moi comme de lui-même, j'aurois d'autant plus d'espérance, que je me flatte qu'il lui seroit aisé de faire entrer dans mon parti ma mère et ma tante.

Voici donc ce qui m'est venu à l'esprit. Supposons que M. Hickman, dont l'excellent caractère s'est attiré la considération de tout le monde, cherchât l'occasion de rencontrer mon oncle, et que sur la connoissance que vous lui auriez donnée de l'état des choses entre M. Lovelace et moi,

il l'assurât, non-seulement de tout ce que vous savez en effet, mais encore : que je n'ai pris aucun engagement qui puisse m'empêcher de me conduire par ses avis. Qu'en dites-vous, ma chère ? Je soumets tout à votre discrétion, c'est-à-dire, l'entreprise même, et la manière dont elle doit être conduite. Si vous l'approuvez, et que mon oncle refuse de prêter l'oreille aux sollicitations de M. Hickman, lesquelles, par des raisons qui se présentent d'elles-mêmes, doivent venir comme de vous, il faudra alors que je renonce à toute espérance, et dans la disposition où je suis, ma première démarche sera de me jeter sous la protection des tantes de M. Lovelace.

Ce seroit une impiété d'adopter les vers suivans, parce que je paroîtrois rejeter sur les décrets de la providence une faute qui n'est que trop réellement de moi. Mais une certaine conformité qu'ils ont en général avec mon égarement si funeste, et cependant si involontaire, fait que je me les rappelle souvent.

« C'est à vous, grands dieux ! que j'appelle en dernier ressort. Ou justifiez ma » vertu, ou dévoilez mes crimes. Si je » m'égare de plus en plus, marchant par » des chemins que je cherche en vain » à éviter, imputez mes erreurs à vos » propres décrets. Mes pieds sont coupables, mon cœur est innocent. »

(Miss Clarisse apprend à Miss Howe,

sous la date du lundi, que M. Lovelace s'appercevant de son inquiétude, lui a présenté M. Mennell, parent de Mde. Fretchwill, et chargé du soin de toutes ses affaires; un jeune officier, dit-elle, fort sensé et fort poli, qui lui a fait une peinture de la maison et des meubles, telle que M. Lovelace la lui avoit faite, (*)et qui lui a parlé aussi de la triste vie de Mde. Frecthvill. Elle raconte à Miss Howe, combien M. Lovelace a paru pressant pour engager M. Mennell à procurer la vue de la maison à sa femme: c'est le nom qu'il lui donne toujours, dit-elle, lorsqu'il lui parle devant quelqu'un. Elle ajoute que M. Mennell a offert de lui montrer tous les appartemens, l'après-midi même, à la réserve de celui où Mde. Fretchwill se trouveroit à leur arrivée; mais qu'elle a jugé à propos de ne pas faire de nouvelle démarche, jusqu'à ce qu'elle sache ce que Miss Howe pense du dessein de sonder son oncle, et même jusqu'à la réponse que M. Hickman pourra recevoir de lui.)

L'éditeur se borne aussi dans cet endroit à donner la substance de quelques lettres de M. Lovelace. La première, dit-il, contient une manière badine de la mauvaise humeur et de l'abattement de Miss Clarisse, en recevant une lettre qui accompagnoit ses habits: le regret qu'il a d'avoir perdu sa confiance: ce qu'il attribue à

(*) Voyez Lettre CLVIII, vol. 4.

la hardiesse qu'il a eue de la faire paroitre devant ses quatre compagnons. Cependant il croit qu'il n'y a rien à leur reprocher, et que c'est elle qui pousse la délicatesse trop loin ; car il n'a jamais vu quatre hommes se conduire mieux, du moins quatre hommes de leur espèce.

En parlant de M. Mennell, qu'il a présenté à sa Dame : « Ne trouves-tu » pas, dit-il, M. Mennell, je l'appelle » quelquefois le capitaine Mennell, car » tu sais que parmi les militaires on ne » connoît point le titre de lieutenant ni » d'enseigne) fort obligeant d'être venu » aussi volontiers avec moi, pour rendre » compte à ma charmante de la maison, » et de l'affligeante infirmité de sa parente? » Mais quel est le capitaine Mennell ; me » demanderas-tu. Je n'ai jamais entendu » parler du capitaine Mennell. -- Il y a » grande apparence. Mais ne connois-tu » pas le jeune Newcomb, neveu de l'hon- » nête Doleman ? Oh ! est-ce lui ? -- lui- » même. Je lui ai fait changer de nom » en vertu de ma seule autorité. Tu sais » que je suis un grand créateur. Je confère » des emplois civils et militaires, des » terres, des titres que je donne et que » j'ôte à mon gré. Je crée même la qua- » lité ; et par une prérogative encore plus » distinguée, je dégrade en vertu de ma » seule volonté souveraine, sans aucune » autre raison que l'utilité de mes vues.

» Quel pauvre sire est un monarque en
» comparaison de moi ! Mais à présent
» que le capitaine Mennell a vu cette fille
» angélique, je m'apperçois que le cœur
» lui manque : c'est le diable ! J'aurai peut-
» être assez de peine à le soutenir. Mais
» je n'en suis pas étonné, puisqu'un quart-
» d'heure de conversation avec elle a fait
» sentir à quatre champions, beaucoup
» plus endurcis, qu'ils avoient un cœur.
» Moi-même en vérité je n'aurois pas la
» force de persévérer, si je n'étois déter-
» miné à récompenser sa vertu, dans la
» supposition qu'elle triomphe de mes
» attaques. Car j'ai par fois des défail-
» lances à chanceler. Mais garde-toi bien
» d'en ouvrir la bouche à nos associés,
» et d'en rire toi-même ».

Dans une autre lettre, du lundi au soir, il dit à son ami :

La distance où me tient d'elle cette malicieuse beauté, me fait juger, et j'en suis sûr qu'il se trame quelque entreprise entr'elle et Miss Howe, malgré la défense de Mde. Howe à toutes les deux ; et comme je me suis figuré qu'il y a quelque mérite à châtier les fautes d'autrui, je pense à faire un acte de justice en punissant ces deux filles de violer les ordres de leurs parens. J'ai pris des informations sur le caractère du porteur de leurs lettres ; et trouvant que c'est un véritable braconnier, qui, sous le nom de porte-balle, fait un

commerce illicite de gibier, de poissons et de tout ce qu'il dérobe, je me crois obligé, puisqu'on devoit s'en tenir fidèlement à la voie de Wilson, de faire arrêter et dépouiller ce coquin-là, sans lui laisser même son argent, qui sera distribué aux pauvres ; parce que ne pas lui enlever son argent avec ses lettres, ce seroit donner lieu de me soupçonner.

Se rendre service à soi-même, et punir du même coup un fripon, c'est procurer tout-à-la-fois le bien public et particulier. D'ailleurs les voix vulgaires n'ont pas été faites pour un homme telle que moi ; et, par des vues supérieures, je dois parvenir à approfondir une correspondance où l'autorité maternelle est si ouvertement outragée.

Cependant sur réflexion, il me vient à l'esprit que si je pouvois découvrir où la belle met ses lettres, il ne me seroit peut-être pas impossible de m'en saisir. Si je m'appercevois, par exemple, qu'elle les portât sur elle, je la mènerois à quelque spectacle, ou au concert, où elle pourroit avoir le malheur de perdre ses poches. Mais comment faire cette découverte ? Sa Dorcas n'assiste pas plus à sa toilette que son Lovelace. Elle est habillée pour tout le jour avant qu'elle paroisse aux yeux de personne, même de sa servante. Honteuse défiance ! Sur mon ame, Belford, un caractère soupçonneux mérite une punition exemplaire. Soupçonner un honnête homme

d'être un vaurien, n'est-ce pas assez pour le rendre tel qu'on le suppose, s'il vient à s'en appercevoir ?

(¶) Mais pour ses poches, j'ai une furieuse démangeaison pour les avoir ; et je crois que mon esprit s'arrêtera à ce moyen, comme au moins méchant : mais il n'est pas possible qu'elle renferme toutes les lettres que je serois curieux de voir ; et cependant les poches d'une femme ont ordinairement la moitié de sa hauteur : liées, je crois, comme deux barrils de lest, autour de ces êtres charmans, de peur que le vent, quand elles vont à pleines voiles, venant à trop enfler leurs toiles à côtes de baleine, n'emporte dans les airs ces sylphes aussi légers que malins. (¶)

(Dans la crainte de ce qui se trame entre les deux amies, et de quelque dessein qui pourroit tendre à faire échapper Clarisse de ses mains, il raconte diverses inventions qu'il est résolu d'employer, et les instructions qu'il a données à Dorcas et à son valet-de-chambre. Il a pourvu, dit-il, à tous les accidens possibles ; même aux moyens de la faire ramener, s'il arrivoit qu'elle s'échappât, ou si, quelque raison l'ayant fait sortir, elle refusoit de retourner à son logement ; et soit que son entreprise ait le succès qu'il espère ou non, il se flatte, qu'en vertu de ses mesures, il aura des prétextes pour la retenir. Ensuite il continue :)

J'ai donné ordre à Dorcas de s'insinuer par toutes sortes de moyens dans l'affection de sa maîtresse, de se plaindre souvent du malheur qu'elle a de ne savoir pas lire ni écrire; de montrer à Clarisse des lettres supposées de quelques parens à elle, et de lui demander conseil sur la manière d'y répondre; d'avoir sans cesse une plume à la main, sous prétexte d'apprendre à s'en servir; dans la crainte qu'après avoir écrit réellement, elle ne se trahisse par quelque trace d'encre restée au bout de ses doigts. Je l'ai pourvue de tablettes d'ivoire et d'une plume d'argent, pour s'en servir à faire ses notes dans l'occasion.

Et je te dirai que la belle s'est déja laissée persuader par Mde. Sinclair de tirer ses habits de la malle, pour les mettre dans une grande armoire d'acajou, où ils peuvent être posés dans toute leur longueur, et qui a des tiroirs aussi pour son linge. C'est le magasin qui contient ordinairement les nippes les plus riches, qu'on prête aux nymphes de la maison, lorsqu'elles doivent paroître avec un peu d'éclat, pour attirer dans leurs filets quelque riche dupe, ou singer la femme de qualité. Notre veuve, comme tu sais, fait quelquefois des comtesses, même deux ou trois duchesses, qui vivent en femmes de condition avec leurs milords; mais c'est pour ceux qui sont en état de proportionner le prix au titre et à la parure. (¶) Car la réputation des per-

sonnes de naissance ne doit pas être à la merci de la canaille et du commun des pécheurs. (b) On a confié à Dorcas un passe-par-tout qui ouvre toutes les serrures de cette armoire, avec ordre, lorsqu'elle cherchera les lettres, d'observer soigneusement la situation de chaque chose, et de remettre jusqu'au moindre fil à la même place. Sally et Polly peuvent au besoin lui aider à transcrire. Elles iront par degrés. Avec une argus aussi clairvoyante que ma charmante, il faut de la lenteur et de la sûreté dans tous mes mouvemens.

Il n'est pas vraisemblable, que si jeune, avec si peu d'expérience, elle puisse suffire elle seule à toutes les précautions. La conduite des femmes de la maison est sans reproche. Il ne se fait aucune partie d'éclat. Jamais on n'introduit personne dans le bâtiment de derrière. Tout y est tranquille, civil et décent. Les nymphes ont de l'éducation et de la lecture. Les dégoûts qu'on avoit eu d'abord pour la vieille sont enfin surmontés. Ce ne peut donc être que Miss Howe, qui rende mes progrès si difficiles. Elle se souvient de l'avoir échappé belle, avec un homme de notre espèce, l'honnête sir Georges Colmar : tu te le rappelles. L'expérience ouvre l'esprit et les yeux d'une femme.

Tu vois, Belford, que rien n'est oublié dans mes précautions. On ne s'imagineroit pas, comme dit la chanson, *de quels légers*

ressorts dépend la gloire d'un homme. Jusqu'à présent tout est à merveille. Je ne me donnerai pas de repos, jusqu'à ce que j'aie découvert où la chère créature met ses lettres, et qu'ensuite je l'aie engagée à sortir pour prendre l'air avec moi hors la ville un jour ou deux, ou pour aller à quelque spectacle ou à quelque concert.

Je t'ai communiqué quelques-unes de mes inventions. Dorcas, qui est attentive à tous les mouvemens de sa maîtresse, m'a cité quelques nouveaux traits d'une précaution, qui ne le cède guère à la mienne. Elle met à ses lettres, à ce qu'il paroît, deux pains à cacheter en deux endroits. Elle le pique avant que d'y appliquer son cachet. Il ne faut pas douter qu'on ne fasse la même chose aux lettres qu'elle reçoit. Jamais elle ne manque de bien examiner le cachet de la dernière reçue, avant que d'ouvrir les nouvelles. Je suis absolument résolu de parvenir au fond du mystère. Les obstacles augmentent ma curiosité. Ecrivant autant qu'elle fait, et presque à toutes les heures, il est étrange que nous n'ayions encore pu surprendre un moment de négligence et d'oubli dont nous ayons pu profiter.

Brillant combat; comme tu vois par l'égalité d'armes et d'adresse! ne viens pas m'opposer en sa faveur sa jeunesse, sa beauté; sa famille, sa fortune. La crédulité n'est pas son vice, et quant à ses tendres années, ne suis-je pas moi-même une jeune tête?

A l'égard de la beauté, je te prie, Belford, pour épargner ma modestie, de comparer toi-même ma Clarisse en qualité de femme, et ton ami Lovelace en qualité d'homme.

(¶) Quant à sa famille, elle n'étoit pas connue dans son propre canton il y a un siècle; et je les hais tous, excepté elle. Et n'ai-je pas sujet de les haïr? (♭)

Pour la fortune, c'est de quoi il n'est pas question. Jamais la fortune n'a eu d'autre pouvoir sur moi, que pour me servir d'aiguillon; et cela, comme je te l'ai dit ailleurs, par des motifs qui ne sont pas sans noblesse. (¶) Les filles de fortune ne se parent-elles pas pour attirer nos regards? Ne cherchent-elles pas à nous engager dans leurs filets? Ne font-elles pas fond ordinairement sur leur richesse beaucoup plus que sur leur mérite, dans les vues qu'elles ont sur nous? Est-ce à nous à les priver du fruit de leur principale confiance? Puis-je, moi, en particulier, épouser toutes les filles qui seront jalouses d'obtenir mon attention? Si donc, en vertu de nos principes libertins, qui n'empêchent aucune de ces jolies friponnes de nous aimer, on amène une femme de fortune à rendre hommage à son monarque, et qu'il résulte quelques suites de l'accouplement sous le même joug, cette femme n'est-elle pas, par la fortune, à l'abri de l'insulte et du mépris, comme de l'indigence? (♭) Ainsi le seul point qui est en contestation

entre ma belle et moi, c'est de savoir qui a le plus d'esprit et de circonspection : et c'est ce qui reste à éprouver.

Après tout, c'est une assez triste vie pour elle et pour moi, que de vivre ainsi toujours dans le doute, et l'incertitude ; du moins, si la défiance n'est pas en elle un défaut naturel. S'il étoit vrai qu'elle fût naturellement défiante, alors son inquiétude viendroit de sa constitution, et ne seroit pas capable par conséquent de nuire à sa santé ; car tu sais qu'un caractère soupçonneux se forge des occasions de doute lorsqu'il ne s'en présente point ; et ma belle, par conséquent, m'a obligation de lui épargner la peine de s'en former.

J'avoue que dans toutes les affaires de la vie humaine, la droiture et la simplicité sont, je crois, ce qui vaut le mieux ; mais il ne m'est pas donné de pouvoir choisir. Il ne faut pas me reprocher non plus d'être le seul qui aime les chemins détournés, puisqu'on connoît des millions d'hommes qui se plaisent plus à pêcher en eau trouble, qu'en eau claire.

LETTRE CLXXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 9 Mai.

JE suis un homme bien malheureux. Ma charmante passe pour une des plus douces

personnes du monde ; et je l'ai cru moi-même. Cependant c'est une des plus méchantes pour moi. On n'a jamais dit non plus que je fusse un homme d'un mauvais naturel. Comment cela se fait-il ? Je m'étois imaginé assez long-temps, que nous étions nés pour le bonheur l'un de l'autre ; c'est tout le contraire : il semble que nous soyons destinés à nous tourmenter mutuellement.

J'en ferai une comédie, je crois. J'ai déja le titre, et c'est la moitié de l'ouvrage : *les amans querelleurs* ; le voilà ; il me plaît beaucoup. J'y trouve quelque chose de neuf et de piquant. Cependant le fond du sujet n'est pas nouveau. Tous les amans se plaisent à quereller, plus ou moins. Le vieux Térence en a fait mention, et il observe que les différends entre deux amans les mènent à de doux raccommodemens, et n'entretiennent que mieux la bonne intelligence entr'eux. Et il est naturel que cela soit. Mais ma belle et moi, nous querellons souvent et nous n'en sommes jamais mieux ensemble. Souvent une seconde querelle arrive avant que la première soit terminée; et c'est si bien notre usage, qu'il n'est pas aisé de juger quelle sera l'issue de nos amours. (¶) Mais la persévérance est ma gloire et la patience mon instrument, quand j'ai en vue un objet digne de mes entreprises. Quel goût peut-on trouver dans une conquête trop facile ? Hudibras a bien raison de demander :

Quel amant est jamais mort fou à la poursuite d'une épouse douce et facile ? Quel amant s'est jamais noyé ou pendu pour une belle au cœur tendre et sensible? (b) Mais il faut t'expliquer l'occasion de ce grave préambule.

J'étois sorti. A mon retour, ayant rencontré Dorcas sur l'escalier : votre maîtresse, Dorcas, est-elle dans sa chambre?-- Elle est dans la salle à manger, Monsieur; et si jamais vous espèrez l'occasion de saisir une de ses lettres, ce doit être aujourd'hui. J'en ai vu une par terre à ses pieds, qu'elle vient de lire apparemment; car elle est ouverte. Elle est occupée actuellement d'un paquet d'autres. Je les crois toutes tirées de sa poche. Ainsi, Monsieur, vous saurez une autre fois où les trouver.

J'ai pensé sauter de joie, et j'ai pris sur-le-champ la résolution d'employer un expédient que je tenois en réserve ! Je suis entré dans la salle à manger, d'un air de transport; et lui voyant cacher ses lettres dans son mouchoir, sans s'appercevoir qu'il en étoit tombé une, j'ai jeté hardiment mes deux bras autour d'elle : ah, ma très-chère vie, l'heureux expédient que je viens de trouver avec M. Mennell pour exciter Mde. Fretchvill à quitter plutôt sa maison ! Je suis convenu, si vous l'approuvez, de prendre à mes gages son cuisinier, sa femme de charge, et deux de ses laquais, dont le sort lui causoit de l'in-

quiétude. Ce ne sera que jusqu'à ce que vous en ayez choisi de votre goût ; et dans la vue même de rassembler toutes sortes de commodités, j'ai consenti à m'accommoder de tout le linge de sa maison sur l'estimation : je dois payer actuellement cinq cent guinées ; et le reste aussi-tôt que le compte des mémoires sera fait et qu'on sera convenu du total. Ainsi vous aurez une maison charmante ; toute prête à recevoir, et vous et quelques-uns de mes parens, qui ne tarderont pas à venir vous faire compagnie. Ils seront bientôt à Londres. Ils vous presseront de ne pas différer long-temps le jour de mon bonheur ; et pour satisfaire tous les scrupules de votre délicatesse, je prendrai le parti de demeurer chez Mde. Sinclair, tandis que vous commencerez à résider dans votre nouvelle maison. Le reste, je l'abandonne à votre générosité.

O ma chère Clarisse ! n'êtes-vous pas charmée de cet arrangement ? Je suis sûr que vous l'êtes. Cela ne peut être autrement. -- En la serrant contre moi, je lui ai dérobé un baiser, le plus ardent que je me sois jamais permis ; mais au milieu de mon transport je n'ai pas perdu de vue mon dessein ; j'ai eu l'adresse de mettre le pied sur la lettre, et de la pousser assez loin d'elle, derrière sa chaise.

Elle a paru fort irritée de la liberté que j'avois prise. Je lui ai fait une profonde

révérence en lui demandant pardon, et me baissant encore plus, je suis parvenu à ramasser la lettre, que j'ai cachée soigneusement dans mon sein.

Mais malédiction! je ne suis qu'un sot, un hébété, un mal-adroit, un vrai Belford! J'avois meilleure opinion de mon habileté. Ne pouvois-je pas me faire suivre par Dorcas, qui auroit pris la lettre, pendant que j'aurois fait ma cour à sa maîtresse?

Cette lettre étant à demi-ouverte, je n'ai pu la mettre dans mon sein, sans un certain bruit et sans un mouvement extraordinaire qui ont alarmé ses yeux et ses oreilles. Elle s'est levée brusquement. Traître! Judas! ses yeux lançoient des éclairs, et dans le trouble, son visage s'est couvert de rougeur. Charmante colère! – Qu'avez-vous ramassé, m'a-t-elle dit, avec une vivacité extrême? Et, ce que je n'aurois pas osé lui faire pour ma vie, elle a repris sans façon sa lettre jusque dans mon sein.

Quelle ressource, étant ainsi pris sur le fait? J'ai saisi entre mes deux mains, la main qui me ravissoit le précieux papier. Ah! chère Clarisse! pouvez-vous croire que je puisse me défendre d'un peu de curiosité? Je vous vois sans cesse une plume à la main; j'aime de préférence et de passion le style épistolaire, et je suis plein d'admiration pour vos talens. Est-il possible que si près de mon bonheur, comme j'ai la présomption de m'en flat-

ter, je ne brûle pas du désir d'être admis dans une si douce correspondance ?

Quittez ma main, Monsieur, et frappant la terre de son joli pied. Comment osez-vous, Monsieur.... A ce compte, je vois... Je vois trop clairement... La voix lui a manqué pour achever sa phrase. Et suffoquée, elle a été prête à s'évanouir de colère et de frayeur. Au diable, si je voyois sur son charmant visage, ou si j'entendois dans sa voix mélodieuse, le moindre trait de sa douceur ordinaire.

Après avoir été si loin, j'avois bien de la peine à lâcher prise. Je me suis saisi encore une fois de sa lettre chiffonnée. *Impudent !* C'est le nom qu'elle m'a donné en frappant encore du pied. *Au nom de Dieu....* a-t-elle dit ensuite. -- J'ai pris le parti de laisser aller ma conquête, la voyant hors d'elle-même. Mais auparavant j'ai eu le plaisir d'avoir ma main dans les deux siennes, et de sentir ses efforts pour ouvrir mes doigts. Que mon cœur, à ce moment, étoit près de ma main ! Il s'avançoit jusqu'au bout de mes doigts, dans le plaisir de me voir traiter si familièrement, quoi qu'avec colère, par la souveraine de mon ame.

Lorsqu'elle s'est vue en possession de sa lettre, elle a volé vers la porte. Mais plus prompt encore à me jeter au-devant d'elle, je l'ai fermée, et j'ai pris le ton le plus humble pour lui demander pardon. Ici,

crois-tu que le cœur *Harlowe* de ma charmante se soit laissé fléchir, malgré l'agréable nouvelle avec laquelle j'étois entré? Non, sur ma foi. Elle m'a repoussé assez rudement de la porte, comme un homme de néant; (je ne suis pas fâché néanmoins d'avoir fait si innocemment l'essai de ses forces) et la passion lui donnant une ardeur que la crainte m'avoit fait perdre, elle n'a paru faire qu'un pas jusqu'à sa chambre. Graces à mon étoile, elle ne pouvoit fuir plus loin. Après y être entrée dans la même chaleur, elle a fermé sa porte à double tour et à double verrou. Ma consolation, quand je pense à cette scène, c'est que pour une plus grande offense, sa colère ne peut aller plus loin.

Je me suis retiré aussi dans mon appartement, le cœur plein, je t'assure; et n'ayant personne autour de moi, je me suis donné de mes deux points un fort grand coup sur le front.

Ma charmante est à présent enfermée dans sa chambre, refusant de me voir, refusant sa nourriture; et ce qu'il y a de pis, résolue, dit elle, de ne me revoir de sa vie, si elle peut m'éviter. Je me flatte qu'elle veut dire, *tant que durera la disposition où elle est*. Ces chères personnes devroient se souvenir, lorsqu'elles sont irritées contre leurs très-humbles serviteurs, de réserver toujours cette clause, pour se mettre à couvert du parjure.

Mais te figures-tu, que je ne tournerai pas toutes mes inventions à découvrir la cause de tant de bruit, dans une aussi légère occasion que celle-ci l'auroit été, si les lettres des deux amies ne sentoient pas un peu la haute trahison ?

Mercredi matin.

Refusé à l'heure du déjeûner, comme hier à celle du souper ! Je souhaite après tout que cette belle ne soit pas une idiote. Le cas devient embarrassant. J'ai fait demander à la voir, de la part du capitaine Mennell. -- Un message, Mademoiselle, de la part du capitaine. -- Cela n'a pas pris. -- (¶) Elle est d'un âge novice. Elle ne peut encore être en tout point un Salomon, allois-je dire. Salomon, Belford, fut le plus sage des hommes ; mais as-tu jamais ouï dire quelle fut la plus sage des femmes ? Je manque d'objet de comparaison pour juger cette belle. Nous avons des exemples sans nombre de femmes rusées et malignes comme des sorcières. Mais je m'imagine que la sagesse n'entrera jamais dans le caractère d'une femme. Ce n'est pas une qualité essentielle au beau sexe. Les femmes, il est vrai, gouvernent mieux sur le trône, que les hommes. Mais pourquoi cela ? parce que les femmes souveraines sont gouvernées pas les hommes ; et les rois par des femmes.--Charmante idée, sur ma foi. Car nous devinons par-là le gouvernail qui guide les unes et les autres.

Mais

Mais en mettant la sagesse de côté, et n'admettant que l'esprit et la ruse, c'est-à-dire, en considérant la femme comme femme : (b) comment deviner, si cette belle s'est mis quelque chose d'extraordinaire dans la tête ? Elle a fait recommander plusieurs fois à Wilson, par un message particulier, de lui envoyer les lettres qui seront pour elle, au moment qu'elles arriveront.

Je suis réduit à faire une soigneuse garde au dehors. Elle n'a plus de crainte du complot de son frère. Pour moi, je ne serois pas du tout surpris, que Singleton rendît une visite à Miss Howe ; comme à la seule personne qui sache ou qui puisse vraisemblablement savoir ce que Miss Clarisse est devenue, sous prétexte d'avoir à lui communiquer des affaires très-importantes pour elle, qui lui font souhaiter de la voir ; des propositions d'arrangement, s'il le faut, de la part de son frère. Alors Miss Howe lui recommandera de se tenir à couvert. Alors ma protection reviendra nécessaire. Oui, ce sera, je crois, le meilleur parti. Tout ce qui viendra de Miss Howe sera bien reçu.--Joseph Leman est un misérable aux yeux de ma belle, mon vil instrument. Joseph, l'honnête Joseph, comme je l'appelle, peut s'aller pendre à présent. J'ai fait durer son rôle assez long-temps : et dorénavant j'aurai fort peu besoin de lui. Il est inutile de continuer

un complot usé, lorsque je puis en former de nouveaux à toute heure. Et ne blâme pas, je te prie, l'usage que je fais de mes talens. Dans le degré où je les possède, qui voudroit les laisser oisifs et inutiles?

Tenons-nous à mon idée. Il s'agit de trouver un Singleton, c'est- là tout ce que j'ai à faire--oui, d'en trouver un sur-le-champ -- Will. -- Monsieur -- fais-moi venir à l'instant ton cousin Paul Wheally, qui ne fait qu'arriver de la mer, et que tu m'as recommandé, si je venois à me marier et à entretenir une barque pour mon plaisir.

Vîte -- Will est déja parti -- Paul sera ici dans l'instant. Il se rendra aussi-tôt chez Miss Howe. Je crois qu'au lieu de passer pour Singleton même, il vaudra mieux qu'il se donne pour son pilotte, qui est envoyé de sa part.

Sally est un petit diable, qui me reproche sans cesse la lenteur de mes progrès. Mais dans une pièce de théâtre, le principal amusement ne consiste-t-il pas dans les quatre premiers actes; et ne tire-t-il pas à sa fin l'orsqu'on arrive au cinquème? Quel vautour seroit un homme qui fondroit sur sa proie et la dévoreroit au même moment.

Mais pour te l'avouer de bonne foi, je me suis trompé dans mon calcul. J'ai cru mettre la dernière main à mon entreprise en produisant sur la scène mes quatre Hottentots; et je n'ai fait qu'effrayer la belle, jusqu'à me faire douter si je regagnerai de

long-temps le terrain que j'ai perdu. D'un autre côté, ces maudits Harlowes l'ont indisposée contre moi, contre elle-même et contre tout le monde, à l'exception de Miss Howe, qui se fait sans doute un amusement d'augmenter mes embarras. Ajoute que je n'ai pas de penchant à me servir des moyens que les démons, au milieu desquels je vis, ne cessent pas de m'inspirer : d'autant moins de penchant, que cette comédie, j'en suis sûr, finira infailliblement par le mariage. Je ne veux qu'une épreuve complète ; et je crois qu'à la fin je lui rendrai noblement justice.

Fort bien. Paul est déja parti. Il a reçu toutes ses instructions. C'est vraiment une bonne tête ! Il étoit l'homme de confiance du Lord W....., avant ses voyages de mer. Je suis trompé, si Paul n'est un coquin bien plus rusé que Joseph, et qui n'a pas non plus les mêmes prétentions à l'honnêteté. Tu ne t'imaginerois pas ce que Joseph m'a coûté. Il a fallu acheter et l'homme et la conscience. Je me crois obligé de l'en punir quelque jour. Mais attendons qu'il soit marié. Quoique ce soit déja une assez bonne punition, je ne serai pas content, si je ne punis tout-à-la-fois l'homme et la femme. Et quelle vengeance éclatante ne dois-je pas à ma déesse des insolences de cette Betty ?

Mais j'entends tourner la porte du temple de mon idole sur ses vieux gonds, ce

bruit semble m'inviter à quelque tentative. Mon cœur répond à leur mouvement, par une sorte de tremblement convulsif. L'idée est assez bisarre. Quel peut être le rapport d'une paire de gonds rouillés, avec le cœur d'un amant ? Mais ce sont les gonds qui ouvrent et qui ferment la chambre à coucher de ma charmante. Et de ce côté il y a quelque rapport.

Je n'entends pas que la porte se referme. Je commence à me flatter que je recevrai bientôt ses ordres. Que sert cette affectation de me tenir éloigné? Il faut qu'elle soit à moi, quelque chose que je fasse ou que j'entreprenne. Si j'ai du courage, toutes les difficultés s'évanouissent. Quand elle penseroit à s'échapper d'ici, où pourroit-elle fuir pour m'éviter? Ses parens ne la recevront point. Ses oncles ne fourniront point à sa subsistence. Sa bien-aimée Norton est sous leur empire, et ne peut rien faire pour elle. Miss Howe n'oseroit lui donner une retraite. Elle n'a pas un autre ami que moi dans la ville, et Londres d'ailleurs lui est absolument étranger. Pourquoi donc me laisserois-je imposer, tyranniser par une chère personne, à laquelle il suffit de faire bien connoître combien il lui est impossible de sortir de mes mains, pour la rendre aussi humble pour moi, qu'elle l'est pour ses parens persécuteurs?

Quand je me déterminerois même à la grande entreprise ; qu'elle me réussiroit

mal, et qu'elle m'attireroit sa haine, sa haine ne pourroit jamais être que passagère. Elle a déja encouru la censure du public. Il ne lui reste donc pas d'autre parti que de se donner à moi pour réparer sa réputation aux yeux de cette impudent public : car de tout ceux qui me connoissent, et qui sauront qu'elle a passé seulement vingt-quatre heures en mon pouvoir, il n'y en aura pas un qui la croie de fait sans tache, quelque innocence qu'on lui suppose dans ses inclinations. D'ailleurs les trahisons de perverse nature humaine sont si bien connues, que chaque homme ou femme juge par ce qu'il sait de soi-même, qu'il n'y a pas plus à se fier dans l'occasion à l'inclination, qu'a moi-même ; sur-tout lorsqu'une fille, dans la fleur de sa jeunesse, aime assez un homme pour s'enfuir avec lui : car c'est l'unique explication que le public puisse donner à notre aventure.

Qu'entends-je ? C'est elle qui appelle sa servante Dorcas. Elle ne peut douter que je n'entende sa voix harmonieuse ; et peut-être veut-elle me donner l'occasion d'épancher mon ame à ses pieds, de lui renouveler tous mes vœux, et de recevoir le pardon de mon offense passée. Alors avec quel plaisir recommencerai-je à devenir coupable ! pour être pardonné encore, et pour recommencer autant de fois, jusqu'à la dernière offense, après laquelle il n'y en a plus d'autre, et le pardon de celle-là

sera une amnistie générale pour l'avenir.

La porte s'est refermée. Dorcas me dit, que sa maîtresse me refuse l'honneur de dîner avec elle, grace que j'avois pris la liberté de lui faire demander, refus néanmoins sans incivilité ; l'on n'y est venu que par degrés. Je n'obtiendrai rien d'elle que par la dernière offense, ajoute l'honnête Dorcas, dans le langage de cette honnête maison. La dernière offense est donc une chose à méditer. Cependant j'ai un traître de cœur qui est capable de me jouer quelque mauvais tour. Mais je finis cette lettre: quoique mon tyran ne me laisse pas d'autre occupation que de lire, d'écrire et d'enrager.

Les souscriptions et les formulles sont inutiles entre nous : d'ailleurs je suis si entièrement à elle, que je ne puis dire combien je suis à toi ou à tout autre.

LETTRE CLXXVI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Mardi, 9 Mai.

SI vous approuvez, ma chère, le projet de s'adresser à mon oncle Harlowe, je souhaiterois que ce fût le plus promptement qu'il sera possible. Je suis plus mal que jamais avec M. Lovelace. Je me tiens renfermée, pour ne le pas voir. L'offense, à la vérité, n'est pas des plus graves. Cependant elle l'est assez. Il s'en est fallu

peu qu'il ne m'ait pris une lettre : une des vôtres. Mais il ne m'arrivera plus d'écrire ; ou de relire aucun de mes papiers dans une salle où il s'attribue le droit d'entrer. Il n'en a pas lu une ligne ; pas une ligne, je vous l'assure. Ainsi soyez sans inquiétude et comptez à l'avenir sur ma précaution.

Voici comme cela est arrivé. Le soleil donnant sur mon cabinet, et M. Lovelace étant sorti . . . .

(*Elle raconte à Miss Howe comment il l'avoit surprise, relisant ses lettres dans la salle à manger ; le transport de son début ; avec quelle adresse et quelle audace il en avoit pris une, et les efforts qu'elle a fait pour la lui ôter, etc.*)

A présent, continue-t-elle, je suis plus convaincue que jamais, qu'avec le pouvoir qu'il a sur moi, la prudence ne me permet pas de demeurer plus long-temps avec lui. Si mes parens m'accordoient la moindre espérance, je renoncerois à lui pour toujours. (¶) O ma chère, c'est la créature la plus violente la plus étourdie, la plus insolente ! Et franchement, j'ai peine à croire que nous puissions jamais nous accommoder ensemble. Combien je suis déja plus malheureuse avec lui, que ma mère ne l'a jamais été avec mon père, après le mariage ! Puisque, et cela sans aucune raison ni le plus léger prétexte, il me fatigue et me fait perdre courage avant même que je sois à lui ; et tandis que je suis

encore, ou que je dois du moins être (hélas, si je n'y suis pas, c'est à ma folie qu'il faut m'en prendre) à ma propre disposition. (*b*) Mais jusqu'à l'éclaircissement que j'attends de vous sur ce que je dois espérer de mes parens, je crois devoir jouer un rôle dont je n'ai pas encore été capable : c'est d'entretenir cette querelle ouverte. Une affectation de cette nature me rendra *petite à mes propres yeux ;* car c'est marquer plus de ressentiment que je n'en puis avouer ; mais il faut la compter entre les conséquences d'une fatale démarche, que je ne cesserai jamais de déplorer : (¶) fruit naturel de tous les engagemens où les ames ne sont pas assorties ; où elles sont, dois-je plutôt dire, dans ma situation, entièrement insociables. Que mon sexe retienne à jamais de moi cette leçon : défiez-vous de vos yeux : ils conspireront toujours pour tromper votre jugement. S'il y a à choisir entre les deux partis, les traîtres prendront toujours le pire.

Si vous me demandez, ma chère, en quoi cet avis me regarde ; je vous ferai part d'un secret que je n'ai découvert que tout nouvellement, en m'examinant moi-même ; quoiqu'il semble que vous ayez fait cette découverte il y a long-temps ; c'est que si mes yeux insensés n'avoient pas été trop prévenus, je ne me serois pas donné si officieusement la peine de tenter de prévenir un malheur entre lui et quel-

qu'un de ma famille ; première origine de la correspondance qui s'est établie entre nous deux, et qui a attiré sur moi-même un malheur plus accablant que celui que je redoutois. Ma vanité, ma présomption, autant que j'en puis juger, courent risque d'avoir une grande part dans cette démarche inconsidérée. Car n'ai-je pas l'air de m'être crue plus de capacité, qu'à aucun de ma famille pour prévenir et lever tous les obstacles ?

Mais vous ne devez pas cependant, ma chère, supposer que mon cœur soit encore de complot avec mes yeux. Ces yeux séduits voient aujourd'hui clairement leur faute, et mon cœur égaré les en méprise. Voilà ce qui m'inspire l'idée de m'adresser à mon oncle ; voilà ce qui fait que je puis dire, et je le pense, que je voudrois expier ma faute à quelque prix que ce fût, même par le sacrifice d'un de mes membres, s'il pouvoit être de quelque fruit.

Adieu ; ma très-chère amie. Puisse votre cœur ne connoître jamais la centième partie des peines que le mien ressent aujourd'hui ; c'est le vœu de votre CL. HARLOWE. (§)

LETTRE CLXXVII.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Mercredi, 10 Mai.

(¶) OUI, je veux vous écrire ! nul homme

ne peut vous écrire pour moi (*): nulle femme ne peut m'empêcher de vous écrire. Sans doute je suis d'âge à distinguer entre la raison et le caprice. Ce n'est pas à un homme que j'écris, n'est-ce pas ? Si j'entretenois une correspondance avec quelque galant qui ne fût pas du goût de ma mère, et quil ne convînt pas à moi d'encourager, mon honneur et mon devoir me prescriroient l'obéissance. Mais comme le cas est on ne peut pas plus différent, pas un mot de plus là-dessus, ma chère, je vous en conjure.

J'approuve la résolution où vous êtes de fuir ce misérable, si vous recevez le moindre encouragement de la part de votre oncle. Je hais cette homme, oui je le hais cordialement, pour ses méthodes obliques et vexatoires. Le seul récit que vous m'en faites, m'excède presqu'autant que vous pouvez en être excédée. Mon Dieu, puissiez-vous recevoir quelque ouverture favorable, pour fuir cet insensé, ce misérable !

J'ai de nouvelles raisons de le souhaiter. Depuis deux heures j'ai fait la connoissance d'un homme qui est au fait d'une bonne partie de son histoire privée. Votre homme, ma chère, est réellement un infâme, un homme exécrable, et l'on m'a promis encore d'autres détails. (¶) Je vous assure,

(*) Clarisse proposoit à Miss Howe de se servir de la main de M. Hickman.

ma chère amie, qu'eût-il une douzaine de vies, si tout ce qu'on m'a dit est vrai, il devroit les avoir perdues toutes, et être mort *il y a vingt crimes.* (*)

Si vous daigniez jamais avoir la condescendance de vous entretenir familièrement avec lui, demandez-lui des nouvelles de Miss Betterton, et ce qu'elle est devenue: s'il tergiverse, s'il a recours aux subterfuges, faites-lui les mêmes questions sur Miss *Lockyer.* -- Ah! ma chère, cet homme est un misérable.

Votre oncle sera sondé, comme vous le désirez, et sans aucun délai: mais je doute du succès, par quantité de raisons. Il n'est pas aisé de deviner quel effet le sacrifice de votre bien pourra produire sur certaines gens, et si cette affaire en étoit à son point décisif, je ne devrois pas vous permettre de vous dépouiller volontairement.

Comme votre Hannah ne se rétablit point, je vous conseillerois, s'il est possible, d'attacher Dorcas à vos intérêts. Ne lui avez-vous pas marqué trop de dédain? C'eût été manquer de politique.

Je voudrois aussi que vous puissiez vous procurer quelques lettres de votre tyran. Sûrement un homme d'un caractère aussi négligent n'est pas toujours sur ses gardes. S'il a des précautions extraordinaires, et

(*) M. Lovelace relève dans la suite avec colère cette manière de compter ses années.

si vous ne pouvez engager votre Dorcas à vous servir, tous deux me sont suspects. Faites-lui dire de monter, lorsqu'il est à écrire, ou lorsqu'il a ses papiers épars autour de lui, et surprenez-le dans quelque négligence. Ces soins, je l'avoue, ressemblent à ceux que nous prenons dans une hôtellerie, lorsque la crainte d'un voleur fait visiter tous les recoins, et qu'on seroit mortellement effrayé néanmoins, si l'on en découvroit un. Mais il vaut mieux le trouver tandis qu'on est debout et les yeux ouverts, que d'être attaquée la nuit dans son lit et pendant le sommeil.

Je suis charmée que vous ayez vos habits. Mais point d'argent ! point de livres ; à l'exception d'un *Spira*, d'un *Drexel*, d'une *pratique de piété !* ceux qui vous envoient le dernier, auroient dû le garder pour eux-mêmes. Mais détournons les yeux de cet odieux sujet.

Vous m'avez extrêmement allarmée par l'annonce de son entreprise, pour se saisir d'une de mes lettres. Je sais par mes nouvelles informations qu'il est le chef d'une troupe de brigands, (ceux parmi lesquels il vous a produite, étoient apparemment du nombre) qui se prêtent la main pour trahir d'innocentes créatures, et qui ne font pas difficulté d'employer ensuite la violence. S'il venoit à savoir avec quelle liberté je le traite, je ne voudrois plus sortir sans escorte.

Je suis fachée de vous l'apprendre ; mais j'ai de fortes raisons de croire que votre frère n'a pas renoncé à son extravagant complot. Une sorte de matelot à face brulée du soleil ; qui me quitte en ce moment, m'est venu dire, avec un air de mystère, que le capitaine Singleton auroit un grand service à vous rendre, s'il pouvoit obtenir l'honneur de vous parler. J'ai répondu que j'ignorois votre retraite. Cet homme étoit trop bien instruit, pour me laisser pénétrer l'objet de sa commission.

J'ai passé deux heures entières à pleurer, après avoir lu celle de vos lettres qui accompagnoit l'exhortation de votre cousin Morden (*). Ma très-chère amie, ne vous abandonnez pas vous-même. Permettez à votre Anne Howe de suivre le mouvement de cette tendre amitié, qui ne fait de nous qu'une seule ame, et d'employer tous ses efforts pour vous donner un peu de consolation.

Je ne suis pas étonnée des réflexions mélancoliques que je vois répandues dans vos lettres, sur la démarche à laquelle vous avez été d'un côté poussée par la violence, et de l'autre attirée par l'artifice. Etrange fatalité ! il semble que le dessein du ciel soit de montrer la vanité de tout ce qu'on appelle prudence humaine. Je souhaite, ma chère, que vous et moi,

(*) Voyez Lettre CLXXIII de ce vol.

comme vous le dites? nous ne nous soyons pas trop enflée du sentiment intérieur de notre supériorité sur beaucoup d'autres. Je ne vais pas plus loin. Les ames foibles sont portées à chercher des raisons au dehors, pour expliquer tous les évènemens extraordinaires. Il est plus juste et plus sûr de nous en prendre à nous ou à nos plus chers amis, qu'à la providence, qui ne peut avoir que des vues sages dans toutes ses dispensations.

Mais ne croyez pas, comme vous me l'avez marqué dans une de vos lettres (*), que votre disgrace ne soit propre qu'à servir d'avertissement. Vous serez en même-temps un aussi excellent exemple, que vous ayez jamais espéré de l'être dans des circonstances plus heureuses. Ainsi l'histoire de vos malheurs aura une double force pour ceux qui en seront instruits. Car s'il arrivoit qu'un mérite tel que le vôtre, ne vous assurât point un noble et généreux traitement de la part d'un libertin, qui s'attendroit jamais à trouver la moindre ressource d'honnêteté dans les hommes de ce caractère?

Si vous vous croyez inexcusable d'avoir fait une démarche qui vous expose à la mauvaise foi d'un homme, sans avoir eu l'intention de fuir avec lui; que doivent penser d'elles-mêmes toutes ces créatures

(*) Voyez Lettre CXX, vol. 4.

étourdies, qui, sans la moitié de vos motifs et de vos souffrances, sans aucun respect pour la bienséance, sautent les murs, descendent par les fenêtres, et passent dans un même jour, de la maison d'un père au lit de leur séducteur ?

Si vous vous reprochez avec tant de rigueur d'avoir résisté aux defenses des plus raisonnables parens du monde, à des défenses même qui n'ont eu d'abord que la moitié de leur force, que doivent faire ces filles endurcies qui ferment volontairement l'oreille aux plus sages conseils ; et dans des circonstances peut-être où leur ruine et leur malheur sont visiblement le fruit d'une indiscrétion préméditée ?

Enfin vous serez, pour tous ceux qui apprendront votre histoire, un parfait modèle de cette vigilance et de cette réserve, par laquelle une personne prudente, qu'on suppose un peu égarée du chemin, s'efforce de réparer son erreur, et sans perdre une fois de vue son devoir, fait tout ce qui dépend d'elle pour rentrer dans le sentier hors duquel on peut dire qu'elle a plutôt été poussée, qu'elle ne s'en est éloignée volontairement.

Allons, allons, ma très-chère amie ; occupez-vous de ces réflexions : et loin de tomber dans l'abattement, ne cessez pas de travailler de toutes vos forces à rectifier ce que vous jugez répréhensible et défectueux. Il peut encore arriver qu'à la

fin votre erreur ne mérite pas le nom d'infortune, sur-tout lorsque votre volonté n'y a pas eu plus de part.

Et je dois vous dire, en vérité, que si j'emploie les termes d'*égarement* et d'*erreur*, c'est par déférence pour la disposition qui vous porte vous-même à vous accuser si librement, et par respect pour l'opinion d'une personne à qui j'en dois beaucoup. Car je suis persuadée au fond de ma conscience, que votre conduite peut être justifiée sur tous les articles; et qu'il n'y a de blâmables, dans votre aventure, que ceux qui n'ont pas d'autre moyen pour s'absoudre, que de vous condamner.

Cependant, je prévois que les tristes réflexions qui coulent trop souvent de votre plume, se mêleront toujours à vos plaisirs, quand vous deviendriez la femme de Lovelace, et quand vous trouveriez en lui le meilleur de tous les maris.

Vous étiez infinement heureuse avant que de l'avoir connu; heureuse au-delà des bornes de la condition humaine. Tout le monde vous rendoit une espèce de culte. L'envie même qu'on a vue dans ces derniers temps, lever contre vous sa tête venimeuse, étoit forcée au silence, à l'admiration, par la supériorité de votre mérite. Vous étiez l'ame de toutes les compagnies où vous paroissiez. J'ai vu des personnes plus âgées que vous, refuser de donner leurs avis sur un sujet, avant que

vous eussiez expliqué le vôtre; souvent pour s'épargner la mortification de se rétracter après vous avoir entendue. Cependant avec tous ces avantages, la douceur de vos manières, votre modestie, votre affabilité, rendoient la déférence que tout le monde avoit pour vos sentimens et pour votre supériorité également prompte et sincère. On voyoit sensiblement que vous n'étiez pas tentée de vous en faire un triomphe. Vous aviez, sur tous les points où vous l'emportiez, quelque chose d'agréable à dire, qui relevoit le cœur de ceux à qui vous aviez fermé la bouche, et qui laissoit chacun satisfait de soi-même, en vous cédant la palme.

Si l'on parloit de beaux ouvrages, c'étoient les vôtres qu'on citoit, ou qu'on montroit pour exemples. On n'a jamais nommé, jamais vanté de jeunes personnes qu'après vous et au second rang, pour la diligence, l'économie, la lecture, l'écriture, la mémoire, la facilité à acquérir toutes les connoissances estimables et pour les graces mêmes plus enviées de la figure et de l'ajustement, dans lesquelles on vous reconnoissoit une élégance et des agrémens inimitables.

Les pauvres vous bénissoient à chaque pas que vous faisiez. Les riches vous regardoient comme leur gloire, et tiroient vanité de n'être pas obligés de descendre de leur classe pour trouver un exemple qui lui fît honneur.

Quoique tous les désirs des hommes fussent tournés vers vous, quoique leurs yeux ne cherchassent que vous, malgré votre jeunesse, il n'y en a pas un de ceux qu'on vous a présentés, qui, s'il n'eût été encouragé par des vues de jalousie ou d'intérêt sordide, eût osé lever les yeux et porter ses prétentions jusqu'à vous.

Dans une situation si fortunée et faisant le bonheur de tout ce qui se trouvoit dans votre sphère, pouviez-vous croire qu'il ne vous arriveroit rien de nature à vous convaincre que vous n'étiez pas dispensée du sort commun ; que vous n'étiez pas absolument parfaite, et que vous ne deviez pas vous attendre à passer au travers de cette vie, sans épreuve, sans tentation et sans infortune.

Il faut avouer que vous ne pouviez être attaquée plutôt ni avec plus de force ; par des épreuves et des tentations dignes de votre vertu et de votre prudence vous étiez supérieure, il faut en convenir à toutes les tentations communes. (¶) Car la plupart des peines qui tombent dans le lot des mortels vulgaires, ne sont-ce pas eux-mêmes qui se les attirent, soit par l'excès de leurs désirs, soit par le défaut de mérite? Deux reproches dont vous êtes également exempte. (b) Ce devoit donc être quelque homme fait exprès, ou quelque esprit plus méchant sous la forme d'un homme, qui fût envoyé pour faire

siège de votre cœur; tandis que quantité d'autres esprits de la même malice, en même nombre qu'il y a de personnes dans votre famille, auroient la permission de s'emparer, à quelque heure ténébreuse, des cœurs de tous vos proches, de s'y établir peut-être, et d'en régler tous les mouvemens sur ceux du séducteur, pour vous irriter, vous exciter, vous pousser à la fatale entrevue.

Ainsi tout examiné, il semble, comme je l'ai dit souvent, qu'il y ait une sorte de destin dans votre erreur, si c'en est une; et qu'elle n'ait peut-être été permise que pour donner par vos souffrances un exemple plus utile que vous ne l'eussiez donné dans une vie exempte de tout reproche. Car l'*adversité*, ma chère, est *votre saison brillante*, et je vois évidemment qu'elle vous fera dévoiler des graces et des beautés, qu'on n'auroit jamais apperçues dans ce cours de prospérités qui vous ont accompagnée depuis le berceau; quoiqu'on ait vu que cette prospérité vous sied admirablement, et que tout le monde vous en ait jugée digne.

Le malheur est, que cette épreuve sera nécessairement douloureuse pour vous. Elle l'est bien aussi pour moi, elle l'est pour tous ceux qui vous aimoient, qui vous jugeoient faite pour être un modèle admiré de toutes les vertus, proposé à l'imitation, et non pour servir de but, comme vous com-

mencez à l'éprouver, aux traits de l'envie.

Que toutes ces réflexions aient auprès de vous, ma chère, le poids qu'elles méritent. Alors comme les imaginations ardentes ne sont pas sans un mêlange d'enthousiasme, votre Anne Howe, qui croit remarquer, en lisant sa lettre, plus d'élévation qu'à l'ordinaire dans son style, se flattera d'avoir été comme inspirée pour la consolation d'une amie souffrante, qui, soumise, si jeune, à de si rudes épreuves, pourroit dans l'abattement de ses esprits et dans le nuage de sa tristesse, n'avoir pas quelquefois la force de percer les ténèbres qui lui cachent l'aurore d'un plus beau jour.

LETTRE CLXXVIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Vendredi, 12 *Mai*.

JE dois me taire, ma sublime amie, en recevant les louanges qui oppriment mon cœur par le sentiment intérieur de mon indignité ; quoiqu'en même temps votre généreuse intention ait la force de relever mon courage. Qu'il y a de charme à se voir si élevé dans l'estime des personnes qu'on aime, et à trouver des ames capables de porter l'amitié au-delà des rapports corporels, au-delà des liens du sang! Quel que soit le temps, ma chère, qu'on doive nommer *ma saison brillante*, la vôtre est

l'adversité d'une amie. Je ne sais s'il m'est permis de regretter mes afflictions, lorsqu'elles vous donnent occasion d'exercer si glorieusement des qualités; qui non-seulement ennoblissent notre sexe, mais qui élèvent la dignité de la nature humaine.

Souffrez que je passe à des sujets moins agréables. Je suis fâchée que vous ayez lieu de croire que les projets de Singleton subsistent encore. Mais qui sait ce que ce matelot avoit à proposer? Cependant si l'on avoit eu quelque vue favorable, il n'y a pas d'apparence qu'on eût employé cette voie.

Soyez sûre, ma chère, qu'il n'y a aucun danger pour vos lettres. J'ai pris occasion de l'entreprise hardie de M. Lovelace, comme je vous ai marqué que je me le proposois, de le tenir éloigné depuis; dans la vue d'attendre ce que j'ai à me promettre de mon oncle, et de me conserver la liberté d'embrasser les ouvertures favorables que je ne cesse pas d'espérer. Cependant il m'a fort importunée; et je n'ai pu l'empêcher de m'amener deux fois M. Mennell, qui est venu de la part de M. Fretchvill pour m'entretenir de la maison. Si j'étois obligée de faire la paix avec lui, je me croirois propre à me causer sans cesse du mal à moi-même.

A l'égard de ses crimes nouvellement découverts, et du conseil que vous me donnez de me procurer quelqu'une de ses lettres et de m'attacher à Dorcas, ces soins

demanderont plus ou moins mon attention; suivant les espérances que je recevrai du côté de mon oncle Harlowe.

J'ai du chagrin que la santé de ma pauvre Hannah ne se rétablisse pas : ayez la bonté, ma chère, de vous informer pour moi si sa situation ne l'expose pas à quelque besoin.

Je ne fermerai pas cette lettre jusqu'à demain au soir ; car je suis résolue d'aller à l'église, autant pour mon devoir, que pour essayer si j'ai la liberté de sortir quand il me plaît, sans être accompagnée ou suivie.

Dimanche, 14 Mai.

Il ne m'a pas été possible d'éviter un petit débat avec M. Lovelace. J'avois donné ordre qu'on fît venir un carrosse à la porte. Apprenant qu'il y etoit, je suis sortie de ma chambre pour m'y rendre ; j'ai rencontré mon argus au haut de l'escalier, un livre à la main, mais sans épée et sans chapeau. Il m'a demandé d'un air fort grave, quoique respectueux, si j'allois sortir. Je lui ai dit que c'étoit mon dessein. Il m'a priée de lui permettre de m'accompagner, si j'allois à l'église. Je l'ai refusé. Il s'est plaint amèrement de la manière dont je le traite ; et pour le monde entier, m'a-t-il déclaré, il ne voudroit pas avoir une seconde semaine à passer, telle que la dernière.

Je lui ai confessé naturellement que j'avois fait quelque démarche du côté de ma famille, et que j'étois résolue de ne

voir personne, jusqu'à ce que j'en eusse appris le succès. Il a rougi; il a marqué de l'étonnement. Mais étouffant quelque chose qu'il paroissoit prêt à dire, il m'a représenté quel danger j'avois à craindre de la part de Singleton, et il a demandé de nouveau à m'accompagner. Ensuite il s'est plaint de Mde. Fretchvill, qui souhaite de passer quelques jours de plus dans sa maison. Elle voyoit, m'a-t-il dit, que j'avois peine à me déterminer à y entrer, et qui sait sur quoi l'on peut compter avec une femme si vaporeuse? Cette semaine, mademoiselle, est assurément bien malheureuse. Car si je n'avois pas été si mal dans vos bonnes graces, vous seriez maîtresse à présent de cette maison; et vraisemblablement vous y auriez déja ma cousine Montaigu, ou même ma tante avec vous.

Ainsi, Monsieur, lui ai-je répondu, en admettant ce que vous dites, votre cousine ne peut donc venir chez Mde. Sinclair? Quelles sont, je vous prie, ses objections contre Mde. Sinclair? Une maison dans laquelle vous croyez que je puisse passer un mois ou deux, ne peut-elle convenir à aucune de vos parentes pour quelques jours? Et puis Mde. Fretchvill qui *prend aussi de nouveaux délais*! Là-dessus, je l'ai poussé, pour me faire un passage, et j'ai descendu rapidement l'escalier.

Il a crié à Dorcas de lui apporter son épée et son chapeau; et se hâtant de me

devancer, il s'est placé entre moi et la porte. Là, il m'a suppliée encore de lui accorder la permission de m'accompagner. Mde. Sinclair est venue à l'instant. Elle m'a demandé si je sortirois sans avoir pris une tasse de chocolat. Ce que je souhaiterois, lui ai-je dit, c'est que vous voulussiez engager ce Monsieur à aller le prendre avec vous. J'ignore si j'ai ou non ici la liberté de sortir sans sa permission; et me tournant vers lui, je l'ai prié de m'apprendre s'il me tenoit ici sa prisonnière. Dorcas lui ayant apporté son épée et son chapeau, il a lui-même ouvert la porte de la rue; et pour toute réponse, il m'a pris la main, malgré ma résistance, et m'a conduite fort respectueusement au carrosse. Les passans se sont arrêtés, ont paru surpris, et se sont parlés à l'oreille. Mais il est d'une figure si gracieuse, et toujours mis si galamment, qu'il attire sur lui les yeux de tout le monde. Je souffrois de me voir ainsi exposée aux regards. Il est monté dans le carrosse après moi, et le cocher a pris le chemin de Saint-Paul.

Il n'a rien manqué à ses attentions dans le chemin et pendant l'office. Je me suis tenue dans la plus grande réserve possible; et sans m'expliquer davantage, à notre retour, je me suis retirée dans ma chambre, où j'ai dîné seule, comme j'avois fait pendant la plus grande partie de la semaine. Cependant lorsqu'il m'a vue dans cette résolution

résolution, il m'a dit qu'il continueroit à la vérité de garder un respectueux silence, jusqu'à ce que je fusse informée du succès de mes démarches; mais qu'ensuite, je devois m'attendre qu'il ne me laisseroit pas un moment de repos, jusqu'à ce que j'eusse fixé son heureux jour; pénétré comme il étoit jusqu'au fond du cœur de mon humeur sombre, de mes ressentimens et de mes délais. Le misérable! lorsque je puis lui reprocher, à mon extrême regret, que le sujet de ses plaintes vient de lui-même! Ah; plaise au ciel que je reçoive d'heureuses nouvelles de mon oncle!

Adieu, très-chère amie. Cette lettre attendra l'arrivée de votre messager; et celle qu'il m'apportera de vous en échange demain, comme je l'espère, décidera sans doute de mon sort.

LETTRE CLXXIX.

Miss HOWE à Mde. JUDITH NORTON.

Jeudi, 11 Mai.

NE pourriez-vous, ma bonne Mde. Norton, sans me nommer comme l'auteur de cet avis, moi qui suis haïe dans la famille, trouver quelque moyen de faire savoir à Mde. Harlowe, que dans une compagnie où l'hazard nous a fait rencontrer, vous m'avez entendu assurer: « Que ma chère » amie languit de se voir réconciliée avec

» ses proches ; que dans cette espérance,
» elle a refusé jusqu'à présent de prendre
» les moindres engagemens qui pourroient
» être un obstacle ; qu'elle voudroit éviter
» de donner à M. Lovelace le droit de cha-
» griner sa famille, par rapport à la terre
» de son grand-père ; que tout ce qu'elle
» demande encore est la liberté de vivre
» fille, et qu'à cette condition, elle sou-
» mettra sa conduite et sa terre à la volonté
» de son père ; que M. Lovelace et tous ses
» amis la pressent continuellement de con-
» clure son mariage ; mais que je suis sûre
» qu'elle a si peu de goût pour cette alliance,
» à cause de ses mœurs et de l'aversion
» qu'elle connoît pour lui à tous ses pro-
» ches qu'avec un peu d'espérance de
» réconciliation, elle cesseroit absolument
» d'y penser, pour se rejeter uniquement
» sous la protection de son père : mais que
» leur résolution ne doit pas traîner en
» longeur, parce qu'elle se trouveroit
» dans la nécessité de céder à des instances
» continuelles, et qu'il ne dépendroit plus
» d'elle de prévenir des procédures désa-
» gréables. »

Je vous assure, Mde. Norton, sur ma conscience et mon honneur, que notre très-chère amie ignore absolument le parti que je prends de vous écrire ; et cette raison m'oblige de vous apprendre en confidence sur quels motifs je m'y suis déterminée. Les voici.

Elle m'a priée d'engager M. Hickman à faire quelques ouvertures dans la même vue à son oncle Harlowe, mais indirectement, et comme de lui-même; dans la crainte, que si cette démarche étoit sans succès, et que M. Lovelace, qui n'est pas déja content de se voir si peu avancé dans son affection, vînt à le découvrir, elle ne se vît privée de la protection de tout le monde, et peut-être exposée à de fâcheux inconvéniens de la part d'un esprit si hautain. Avec cette autorisation de sa part, et le zèle que j'ai pour le succès de cette démarche, j'ai cru que, si le poids d'une aussi bonne femme, d'une aussi bonne mère et d'une aussi bonne sœur que Mde. Harlowe, étoit joint dans la même balance avec celui de M. Jules Harlowe, supposé qu'il veuille s'y prêter, il seroit bien difficile que ces deux forces réunies ne fissent pas une juste et punissante impression.

M. Hickman verra demain M. Jules Harlowe. Vous pourriez voir Mde. Harlowe dans l'intervalle. Si M. Hickman étoit écouté favorablement, il diroit à l'oncle, que vous avez vu Mde. Harlowe dans les mêmes intentions, et l'engageroit à délibérer avec elle sur les moyens de toucher les plus endurcis de tous les cœurs.

Voilà au vrai l'état de l'affaire, et le véritable motif de ma lettre. J'abandonne le tout à votre discrétion. Le succès est le plus ardent de mes vœux; car mon opi-

nion est que M. Lovelace ne peut jamais être digne de notre admirable amie : et je ne connois même aucun homme qui la mérite.

Je vous prie, prenez la peine de m'informer par quelques lignes du résultat de votre négociation. S'il ne dit pas tel qu'on peut raisonnablement l'espérer, notre chère amie ne saura rien de la démarche que je fais, et je vous demande en grace qu'elle ne l'apprenne pas de vous. Ce seroit élargir les plaies d'un cœur déja trop blessé. Je suis, ma chère et digne Mde. Norton, votre servante et véritable amie

ANNE HOWE.

LETTRE CLXXX.

Madame NORTON à Miss HOWE.

Samedi, 13 *Mai*.

MA CHÈRE DEMOISELLE,

J'AI le cœur navré de la nécessité où je suis de vous dire, que dans les dispositions présentes de la famille, il n'y a rien à se promettre des sollicitations en faveur de ma très-chère Miss Harlowe. Sa mère est dans un état digne de compassion. J'ai reçu d'elle une lettre des plus touchantes. Mais il ne m'est pas permis de vous la communiquer. Elle me défend de faire connoître à personne qu'elle m'ait écrit sur le sujet de ses peines, quoiqu'elle y ait été comme

forcée pour soulager son cœur. Ainsi, je vous le dis en confidence.

J'espère de la bonté du ciel que ma chère Miss s'est conservée sans tache; j'espère qu'il n'y a pas d'homme au monde qui soit capable d'un si détestable sacrilège. Non, je ne crains aucune foiblesse d'une vertu si solidement affermie. Que Dieu défende une ame si pure des atteintes de la surprise et de la violence! Soulagez mon cœur, ma chère Demoiselle, je vous en conjure, mon cœur cruellement inquiet, par deux mots, de votre main, deux mots seulement, que vous aurez la bonté de donner au porteur, pour m'assurer aussi positivement qu'il vous sera possible, que l'honneur de ma chère fille est respecté. S'il ne l'a pas été, il faut renoncer pour le reste de mes jours à toutes les consolations de la vie; car je ne connois plus rien qui fût capable d'en procurer à la pauvre

JUDITH NORTON.

LETTRE CLXXXI.

Miss HOWE à Mde. NORTON.

Samedi au soir, 13 Mai.

CHÈRE et excellente femme: l'honneur de votre chère élève est sans tache. Il doit l'être et le sera toujours, en dépit des hommes et de l'enfer! S'il y avoit eu quelque espérance de réconciliation, mon uni-

que vue étoit de l'arracher à cet homme-là. Ce que je puis dire à présent, c'est qu'elle doit courir le risque d'avoir un mauvais mari; elle, dont il n'y a pas d'homme qui soit digne !

Vous plaignez sa mère ! et moi, non. Je ne plaindrai point une mère qui se met dans l'impuissance de montrer sa tendresse maternelle, et de l'humanité, pour acheter un misérable et triste repos, que le moindre vent peut troubler. (¶) Je hais les tyrans, sous quelque forme qu'ils soient. Mais de tous les tyrans les plus odieux sont un père et une mère; car il faut qu'ils n'aient pas d'entrailles. (§) Non, je le répète; je n'en plains pas un seul; c'est à notre chère amie qu'est due toute la compassion. Sans eux elle ne seroit jamais tombée dans les mains de cet homme-là. Elle est irréprochable. Vous ne savez pas toute son histoire ! Quand je vous dirois qu'elle n'a pas eu l'intention de partir avec lui, ce seroit justifier inutilement: ce seroit condamner seulement ceux qui l'ont poussée dans l'abîme, et celui qui doit être à présent son refuge. Je suis votre servante et votre amie sincère

ANNE HOWE.

LETTRE CLXXXII.

Mde. HARLOWE à Mde. NORTON.

(Cette lettre n'a été communiquée qu'après la fin de l'histoire, et lorsqu'on a formé ce recueil.)

Samedi, 13 Mai.

J'EXÉCUTE ma promesse, en répondant par écrit à vos informations. Mais gardez-vous de dire à personne, ni à la Betty de ma fille Bella, qui, à ce que j'apprends, vous rend quelquefois visite, ni à la pauvre malheureuse elle-même, à personne, en un mot, que je vous écris. Je vous l'enjoins absolument. J'ai le cœur plein; je me soulagerai peut-être en prenant la plume; et peut-être m'abandonnerai-je au récit des peines qui me pèsent le plus sur le cœur, sans me borner strictement au sujet présent de ma réponse.

Vous savez combien cette ingrate créature nous a toujours été chère. Vous savez quel plaisir nous nous faisions de nous joindre à ceux qui la voyoient ou qui conversoient avec elle, pour la louer et pour l'admirer. Il nous arrive même assez souvent de passer les bornes d'une certaine modestie, qui devoit nous rendre plus réservées, parce que c'étoit notre fille. Mais nous pensions qu'il y avoit plus à craindre, de marquer de l'aveuglement et de l'affec-

tation en refusant nos louanges à un mérite si visible, que de nous attirer un reproche d'orgueil et de partialité en louant ce qui nous appartenoit.

Ainsi lorsqu'on nous félicitoit d'avoir une telle fille, nous recevions ce compliment sans en rien retrancher. Si l'on nous disoit, *vous êtes heureux d'avoir un pareil enfant*, nous convenions que jamais parens n'avoient été plus heureux dans une fille. Si l'on observoit particulièrement le respect qu'elle avoit pour nous, *il est vrai*, disions-nous, *qu'elle n'a jamais manqué à son devoir*. Si nous entendions dire : *Miss Clarisse a de l'esprit et de la pénétration fort au-delà de son âge*, loin de le désavouer, nous ajoutions : *et son jugement n'est pas moins extraordinaire que son esprit*. Si l'on vantoit sa prudence, et cette préméditation qu'on voyoit suppléer en elle au défaut des années et de l'expérience ; nous répondions avec une sorte de vanité : *Il est vrai que personne ne se fait scrupule de prendre des leçons de Clarisse Harlowe.*

Pardonnez-moi : oh pardonnez-moi, ma chère Norton. Mais je sais que vous me pardonnez : car cet enfant étoit aussi le vôtre, lorsqu'il n'y avoit rien à lui reprocher ? il faisoit votre gloire comme la mienne.

Mais n'entendiez-vous pas les étrangers, lorsqu'ils la voyoient passer à l'église, qui, s'arrêtant pour l'admirer, la nommoient une créature angélique, pendant que ceux

de qui elle étoit connue, croyoient avoir dit assez, en répondant. Quoi! c'est Miss Clarisse Harlowe! comme si tout le monde eût été obligé de connoître Miss Clarisse Harlowe, ou d'avoir entendu parler d'elle et de ses perfections. De son côté accoutumée dès l'enfance aux louanges, l'habitude lui en étoit trop familière pour produire la moindre altération dans sa marche ni dans ses regards.

Pour moi, je ne pouvois me dérober un plaisir, qui avoit peut-être sa source dans une vanité répréhensible, lorsqu'on me parloit ou qu'on s'adressoit à moi comme à la mère d'une si charmante fille. M. Harlowe et moi, nous nous en aimions d'avantage l'un l'autre, pour la part que nous avions eue à cette admirable enfant.

Encore, encore un peu d'indulgence pour ces tendres effusions d'un cœur maternel, qui a besoin de s'épancher! je m'arrêterois volontiers éternellement sur le souvenir de ce qu'elle étoit: ne fût-ce que pour écarter de mon esprit l'image de ce qu'elle est devenue. Toute jeune qu'elle étoit, je pouvois déposer toutes mes peines dans son sein, sûre de trouver dans sa prudence de sages conseils et des consolations: et les unes et les autres insinués d'une manière si humble, si respectueuse, qu'elle vous faisoit oublier les différences d'âge et de caractère qui séparent une mère de sa fille; pas la moindre licence qui pût blesser le

respect et la convenance ; pas la moindre de ces indiscrétions qu'une mère auroit pu appréhender de toute autre fille qu'elle. Elle faisoit notre gloire au dehors, et nos délices dans l'intérieur de la maison. Entre ses parens, chacun étoit passionné pour sa compagnie. Ils se la disputoient entr'eux. Son père et moi, nous ne l'accordions qu'à regret à ses oncles Harlowe, et à sa tante et son oncle Hervey. Jamais d'autre différend dans la famille, qu'à l'occasion de ses visites et du temps qu'elle devoit passer chez l'un ou chez l'autre. Jamais elle n'a reçu de nous d'autres marques d'humeur, que celles des amans ; c'est-à-dire, des reproches tendres, lorsqu'elle s'enfermoit trop long-temps pour ces charmantes et utiles occupations, dont toute la maison néanmoins tiroit de si grands avantages.

Nos autres enfans (quoiqu'ils aient toujours été de bons enfans) avoient peut-être raison de se croire un peu négligés. Mais ils sentoient si bien eux-mêmes la supériorité de leur sœur, que reconnoissant l'honneur qu'elle faisoit à la famille, ils s'avouoient éclipsés par elle, sans la regarder d'un œil d'envie. Et vraiment frère et sœur, aucun dans sa propre opinion, ne se croyoit assez égal à elle, pour concevoir de l'envie à la vue des perfections qui n'excitoient que l'émulation. Clary, vous le savez, ma chère Norton, donnoit du lustre à toute notre famille.

Et ses talens acquis ! savoir, son habileté dans la musique, la beauté de ses ouvrages d'aiguille, cette élégance dans la manière de se mettre, qui étoit admirée de toutes les dames du voisinage, au point de leur faire dire qu'elles n'avoient pas besoin de faire venir des modes de Londres, et que le goût de Clarisse Harlowe en étoit le meilleur modèle, parce que son choix pris dans la nature, étoit fort au-dessus des recherches de l'art : son air aisé et tous les charmes de sa personne ; ses profondes lectures, dont le fruit augmenté par ses réflexions, ne changeoit rien à ses manières ouvertes et ne diminuoit pas son modeste enjouement ? Oh ma chère Norton ! Quel précieux enfant j'avois autrefois dans ma Clary Harlowe !

Tout ce que je vous dis ici ; vous savez qu'elle l'étoit, et plus encore ; car une partie de ses perfections venoit de vous; et vous lui avez donné, avec le lait, ce qu'on ne pouvoit attendre de toute autre nourrice.

Et croyez-vous, ma digne femme, croyez-vous que la chûte volontaire d'un enfant si précieux puisse jamais être pardonnée ? Peut-elle croire elle-même que l'abus de tant de talens, qui lui ont été confiés par le ciel, ne mérite pas le plus sévère châtiment ?

Sa faute a été une faute préméditée, où l'artifice et la ruse ont joué leur rôle. Elle a trompé l'attente de tout le monde :

c'est une tache pour ton sexe, comme pour la famille dont elle est sortie.

Quelqu'un se seroit-il imaginé qu'une jeune personne de son caractère, qui avoit sauvé sa trop vive amie du danger d'épouser un libertin, prendroit la fuite elle-même avec le plus infâme et le plus renommé de tous les libertins, avec un homme dont elle connoissoit les mœurs pires mille fois que celles de l'homme dont elle avoit sauvé son amie; avec un homme contre lequel elle devoit être si bien prémunie; avec un homme qui a tenu la vie de son frère entre ses mains, et qui n'a pas cessé un moment de nous braver tous.

Pensez-y pour moi, ma bonne Norton; jugez combien je dois être malheureuse, et comme femme et comme mère. Que de jours d'afflictions! que de nuits passées dans l'insomnie! obligée néanmoins d'étouffer le chagrin qui me ronge, pour adoucir le ressentiment d'esprits violens, et l'empêcher d'éclater par de nouveaux désastres! oh cruelle, cruelle fille! avoir si bien conçu ce qu'elle faisoit! avoir été capable d'en soutenir toutes les conséquences! elle que nous aurions cru disposée à souffrir la mort, plutôt que d'avoir fait ce qu'elle a fait!

Sa prudence si long-temps éprouvée ne lui laisse aucune excuse. Comment pourrois-je donc intreprendre de plaider pour elle, quand l'indulgence maternelle me

porteroit moi-même à lui pardonner ? D'ailleurs, toute l'humiliation que nous avions à craindre de cette disgrace, n'est-elle pas déja tombée sur nous ? manque-t-il quelque chose à la sienne ?

Si le dégoût la prend aujourd'hui pour les mœurs de son libertin, n'avoit-elle pas la même raison d'en ressentir avant sa fuite ? En auroit-elle souffert par sa propre expérience ? Ah ! ma chère digne femme, je doute, je doute... Le caractère de l'homme ne feroit-il pas douter d'un ange, s'il lui tomboit un ange entre les mains ? Le public en jugera dans le plus mauvais sens, et j'apprends qu'il l'a déja fait. Son père le craint ; son frère l'entend dire : que puis-je faire ?

Elle connoissoit notre antipathie pour lui, aussi bien que son caractère. Il faut donc, pour faire naître de *nouveaux* motifs, qu'il y ait quelque *nouvelle raison*. -- O ma chère Mde. Norton ! comment pourrai-je, comment pouvez-vous supporter les craintes où ces idées nous conduisent ! *Il la presse continuellement*, m'avez-vous dit, *de l'épouser*, *et tous ses parens la sollicitent aussi*. Elle a ses raisons sans doute, elle a ses raisons pour s'adresser à nous, et l'on pallie son crime pour nous la ramener flétrie de quelque nouvelle disgrace. Dans quels précipices une première et criminelle démarche ne conduit-elle pas un cœur égaré ? Il n'est que trop vrai-

semblable qu'on cherche à nous sonder ; pour ménager la vanité d'un esprit rebelle, qui se réserve le pouvoir de nier ou de se rétracter au besoin.

Mais enfin, quand j'aurois du penchant à plaider pour elle, c'est à présent le moins favorable de tous les temps : à présent que mon frère Jules (comme il est venu exprès hier au soir nous le dire) a rejeté les sollicitations de M. Hickman, et qu'il en a été applaudi dans sa famille : à présent, que mon frère Antonin pense à faire passer ses grands biens dans une autre maison ; elle-même s'attendant sans doute à rentrer dans la terre de son grand-père, en conséquence d'une réconciliation, et comme en récompense de sa faute, et s'en tenant d'ailleurs aux termes qu'elle offroit auparavant,et qui ont déja été refusés ; refusés, je puis le dire, sans qu'il y ait eu de ma faute !

Vous ferez sur toutes ces raisons une réponse telle que le cas l'exige. Dans les conjonctures présentes, parler pour elle, ce seroit renoncer à tout le repos de ma vie. Que le ciel lui pardonne ! si je lui pardonne aussi, mon exemple ne sera suivi de personne. Pour votre intérêt, comme pour le mien, qu'on ne sache pas même que vous et moi, nous ayons mis ce sujet en délibération, et je vous recommande de ne m'en plus reparler sans ma permission particulière ; car, ô ma chère et digne Norton, c'est me faire saigner

inutilement le cœur par autant de ruisseaux que j'ai de veines.

Cependant ne me croyez pas insensible à de véritables marques de pénitence et de remords.-Mais quel tourment c'est, d'avoir de la bonne volonté sans aucun pouvoir !

Adieu, adieu. Que le ciel nous envoie de la consolation à toutes deux ! et qu'il inspire à cette fille autrefois si chère, (hélas ! elle me le sera toujours ; car une mère peut-elle oublier son enfant ?) le repentir, un véritable et profond repentir ! et puisse-t-il satisfaire sa sainte volonté, sans la punir suivant toute l'énormité de sa faute. C'est la prière de votre sincère amie

CHARLOTTE HARLOWE.

LETTRE CLXXXIII.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Dimanche, 14 Mai.

J'IGNORE, ma chère, comment vous êtes actuellement avec M. Lovelace ; mais quelque méchant que soit l'homme, j'appréhende beaucoup que vous ne soyez obligée de le prendre pour votreseigneur et maître.

Je l'ai fort maltraité dans ma dernière lettre. Je venois d'apprendre quelques-unes de ses bassesses, lorsque j'ai pris la plume, et mon indignation étoit fort échauffée. Mais après un peu de réflexion, et sur d'autres recherches, je trouve que

les faits dont on le charge sont tous assez anciens, et qu'ils ne sont pas postérieurs du moins au temps depuis lequel il a cherché à vous plaire : c'est dire quelque chose en sa faveur. La conduite généreuse qu'il a tenue à l'égard de la petite fille de l'hôtellerie, est un exemple plus récent à son avantage ; sans parler du témoignage que tout le monde rend à sa bonté pour ses gens et pour ses fermiers. J'approuve beaucoup aussi la proposition qu'il vous fait d'entrer dans la maison de Mde. Fretchwill, pendant qu'il continuera de demeurer chez l'autre veuve, et jusqu'à ce que vous soyez convenus tous deux de n'occuper qu'une seule maison. C'est une affaire que je souhaiterois voir déja conclue. Ne manquez point d'accepter cet offre ; (du moins si vous ne vous rencontrez pas bientôt à l'autel) et procurez-vous la compagnie d'une de ses cousines.

Une fois mariée, je ne puis m'imaginer que vous ayez de grands malheurs à craindre, quoique moins heureuse peut-être avec lui que vous ne méritez de l'être. Les fonds qu'il possede dans sa province, les biens qui doivent lui revenir, l'attention qu'il donne à ses affaires, et à se conserver libre de toute charge ; votre mérite, et son orgueil même, me paroissent des sûretés raisonnables pour vous. Quoique chaque trait particulier que j'apprends de sa méchanceté me blesse et m'irrite ; ce-

pendant après tout lorsque je me donne le temps de réfléchir, ce qu'on m'a dit à son désavantage se trouvoit déja compris dans le portrait général que l'intendant congédié de son oncle faisoit de lui, et qui vous a été confirmé par Mde. Greme, et à moi par Mde. Fortescue, comme je vous en ai instruite. Je ne vois rien par conséquent qui doive vous causer de grandes inquiétudes sur l'avenir, que pour son propre bien, et pour le mauvais exemple qu'il pourroit dans la suite, donner à sa propre famille. Il est vrai que c'est là un assez grand sujet d'inquiétude : mais si vous le quittez à présent, soit malgré lui, soit de son consentement, sa fortune et ses alliances étant si considérables, sa personne et ses manières si engageantes, et tout le monde vous trouvant aussi excusable par ces raisons que par la folie de vos parens, cette démarche auroit une assez mauvaise apparence pour votre réputation. Il me semble donc, après y avoir pensé longtemps, que je ne puis vous donner ce conseil, tant que vous n'avez aucune raison de vous défier de son honneur. Puisse la vengeance éternelle s'attacher sur le monstre, s'il donne jamais lieu à des craintes de cette nature !

J'avoue qu'il y a quelque chose d'insupportable dans la conduite qu'il tient avec vous. Sa résignation à vos délais et sa patience pour l'éloignement où vous le

tenez, à l'occasion d'une faute qui doit lui paroître bien plus légère que la punition, me paroissent tout-à-fait inexplicables. Il doute de votre tendresse pour lui ; voilà ce que je trouve de plus probable : mais vous devez être surprise de lui voir si peu d'ardeur, lorsqu'il a en quelque sorte sous sa main un si rare bonheur.

Ce que vous venez de lire, vous a fait juger sans doute du succès de la conférence entre M. Hickman et votre oncle. Je suis irritée, furieuse, sans exception, contre tous ces gens-là. Sans exception, je le répète; car j'ai fait sonder le crédit de votre bonne Norton sur l'esprit de votre mère, dans la même vue qui a fait agir M. Hickman auprès de votre oncle : je m'étois proposé d'abord de vous faire un secret de cette démarche. Jamais on n'a vu dans le monde des *brutes* si déterminées. Pourquoi m'arrêter au détail ? Je serois bien aise pourtant de pouvoir faire une exception en faveur de votre mère.

Votre oncle soutient que vous êtes perdue. « Il se persuade tout, dit-il, au désa-
» vantage d'une créature qui a pu s'enfuir
» avec un homme; sur-tout avec un homme
» tel que Lovelace. Ils s'attendoient bien
» à vous entendre parler de réconciliation,
» lorsqu'il vous seroit arrivé quelque acca-
» blante disgrace ; mais ils étoient tous ré-
» solus de ne pas se remuer d'un pas en vo-
» tre faveur, s'agit-il de vous sauver la vie.»

Ma très-chère amie, déterminez-vous à faire valoir vos droits. Redemandez ce qui est à vous, et prenez le parti d'aller vivre comme vous le devez, dans votre propre maison. Alors si vous ne vous mariez pas, vous aurez le plaisir de voir ces misérables ramper devant vous, dans l'espérance d'une réversion de votre fortune.

On vous accuse, comme votre tante l'a déja fait dans sa lettre, de préméditation et de ruse dans votre fuite. Au lieu d'être touchés de quelque compassion pour vous, ils en ont demandé au médiateur pour eux-mêmes qui, dit votre oncle, vous aimoient autrefois jusqu'à l'idolâtrie, qui ne connoissoient de joie qu'en votre présence, qui dévoroient chaque mot à mesure qu'il sortoit de votre bouche, qui posoient leurs pas sur vos pas, lorsque vous marchiez devant eux, et je ne sais combien d'affectations de cette nature.

En un mot, il est évident pour moi, comme il doit l'être pour vous après avoir lu cette lettre, qu'il ne vous reste qu'un seul choix et que vous ne sauriez trop vous hâter de le faire. Supposerons-nous que le mariage n'est pas en votre pouvoir? Je n'ai pas la patience de faire cette supposition.

A la vérité je ne suis pas sans quelque embarras sur la manière dont vous vous y prenez pour revenir à lui, après l'avoir tenu si rigoureusement éloigné, et sur la vengeance même à laquelle son orgueil

peut le porter. Mais je vous assure que si mon départ et la résolution de partager votre sort peuvent dispenser une ame si noble de se rabaisser trop, à plus forte raison s'ils peuvent empêcher votre ruine, je n'hésiterai pas un moment à partir. Qu'est-ce pour moi que le monde entier, mis en balance avec une amie telle que vous? Pensez-vous que cette vie ait quelque plaisir qui pût être un plaisir pour moi, s'il me falloit vous voir dans un abîme d'infortunes, dont j'aurois pu vous retirer par le sacrifice de tout ce qui porte le nom de plaisir? et lorsque je vous tiens ce langage, et que je suis prête à le vérifier, n'est-il pas vrai que ce que je vous offre n'est que le fruit d'une amitié née de votre mérite?

Pardonnez la chaleur de mes expressions. Celle de mon cœur n'a pas besoin d'excuse. Je suis enragée contre votre famille; car tout odieux qu'est ce que vous venez de lire, je ne vous ai pas tout dit: et peut-être ne vous le dirai-je jamais. Je suis irritée contre ma propre mère, et de la petitesse de son esprit, qui s'attache sans distinction a de vieilles maximes. Je suis furieuse contre votre insensé Lovelace, et contre sa misérable vanité. Cependant abaissons-nous, puisque c'est votre sort, à prendre ce fou tel qu'il est, et à tirer de lui le meilleur parti possible, pour tenir en respect ces rampantes et sordides créatures. Il ne s'est rendu coupable d'aucune

indécence dont vous soyez directement blessée. Il n'oseroit : sa méchanceté n'est pas assez infernale. S'il avoit cette horrible intention, elle ne se seroit pas dérobée jusqu'à présent, dans la dépendance où vous êtes de lui, à des yeux aussi pénétrans que les vôtres, à un cœur aussi pur! Sauvons donc ce misérable, si nous le pouvons ; quoiqu'au risque de nous sâlir les doigts en aidant à le tirer de sa fange.

Mais il me semble, que pour une personne de votre fortune et de votre indépendance, il y a bien d'autres soins encore dont vous devez être occupée, si vous en venez au terme que je crois désormais indispensable. Vous ne m'apprenez point qu'il vous ait encore parlé de contrat, ni de permission ecclésiastique. C'es une réflexion fâcheuse. Mais comme votre mauvaise destinée vous prive de toute autre protection : vous devez vous tenir lieu à vous-même de père, de mère, d'oncles, et traiter vous-même ces deux points. Mais c'est une tâche bien dure pour vous! -- Il le faut absolument, votre situation vous y force. A quoi reviendroit à présent la délicatesse ? Aimeriez-vous mieux néanmoins que je fisse la démarche de lui écrire? Mais ce seroit comme si vous lui écriviez vous-même : et vous pourriez lui écrire en effet, si vous ne pouvez vous résoudre à parler. Cependant le mieux assurément seroit de vous expliquer de bouche. Les

paroles ne laissent aucune trace. Elles passent comme l'haleine et se mêlent avec l'air. On peut en resserrer les sens ou l'étendre ; au lieu que l'expression de la plume est un témoin qui reste.

Je connois la douceur de votre esprit. Je ne connois pas moins la louable fierté de votre cœur, et la juste idée que vous avez de la dignité de notre sexe dans des occasions si délicates. Mais, encore une fois, c'est à quoi vous ne devez pas vous arrêter à présent. Votre honneur est intéressé à ne pas insister sur cette dignité.

M. Lovelace, dirois-je (sans trouver le personnage moins ridicule pour son vil et stupide orgueil, qui lui fait souhaiter une sorte de triomphe sur la dignité de sa femme) "je me vois privée, à votre occa-
» sion, de tout ce que j'avois d'amis au
» monde. Comment dois-je me regarder
» par rapport à vous. J'ai tout pesé atten-
» tivement. Vous avez fait croire à plu-
» sieurs personnes, bien contre mon incli-
» nation, que je suis mariée. D'autres
» savent que je ne le suis pas ; et je ne
» souhaite point que personne croie que
» je le suis. Pensez-vous qu'il soit bien
» avantageux pour ma réputation, de
» vivre avec vous ici sous le même toît ?
» Vous m'avez parlé de la maison de Mde.
» Fretchvill » (cela l'amènera à renouveler ses dernières propositions sur cet article, s'il n'y revient pas de son propre

mouvement,) « si cette femme est incer-
» taine dans ses projets, que m'importe sa
» maison? Vous m'avez parlé de me pro-
» curer la compagnie de votre cousine
» Montaigu : si le complot de mon frère
» est votre prétexte, pour ne pas aller lui
» faire cette proposition vous-même ;
» vous pouvez lui écrire. J'insiste sur ces
» deux points. Que vos parens se prêtent
» ou non, c'est ce qui doit m'être indif-
» férent, si la chose l'est pour eux. »

Une déclaration de cette nature doit avancer beaucoup vos affaires. Il y a vingt moyens, ma chère, que vous trouveriez pour une autre dans les mêmes circonstances. Avec l'insolence qui lui est naturelle, il dédaignera de paroître avoir besoin de consulter personne. Il sera forcé par conséquent de s'expliquer, et s'il s'explique, au nom de Dieu plus de délai de votre part. Fixez-lui le jour, et que ce jour ne soit pas éloigné. Ce seroit déroger, et à votre mérite, et à votre honneur, permettez-moi de le dire, quand même ses explications ne seroient pas aussi nettes qu'elles doivent l'être, de paroître douter de ses intentions, et d'attendre des confirmations qui me le feroient mépriser éternellement, s'il les rendoit nécessaires. Souvenez-vous, ma chère, qu'une modestie outrée vous a déja fait manquer deux fois, ou plus souvent, des occasions que vous n'auriez pas dû laisser échapper. A l'égard des articles,

s'ils ne viennent pas naturellement, je les abandonnerois à sa propre justice et à celle de sa famille. Et vous êtes alors à la fin de tous vos embarras.

Voilà mon avis. Faites-y les changemens qui conviendront aux circonstances, et suivez le vôtre. Mais en vérité, ma chère, je ferois ce que je vous conseille ou quelque chose d'approchant; (¶) et qu'il vienne me dire après, s'il en avoit l'audace ou l'envie, qu'il a humilié jusqu'à ses pieds la personne qu'il se fût glorifié d'exalter.

En attendant, soutenez votre courage par des réflexions dignes de vous; quoique l'artifice vous ait fait tomber sous la puissance de cet homme, vous ne lui êtes pas bassement asservie. Vous lui commandez toujours, ou plutôt, dois-je dire, vous inspirez le respect: puisque ce n'est que depuis qu'il est avec vous, qu'on lui a vu respecter la vertu. Et lui-même il vous jure de temps en temps, qu'il est si plein de vénération pour vous, et si charmé de votre exemple, qu'il lui croit la force de le ramener au bien. Je crois que ce ne sera pas une tâche aisée pour vous de lui faire tenir parole; mais vous n'en aurez que plus de gloire, si vous réussissez à opérer sa réforme. Et je suis persuadée, que si vous parvenez à rappeler du vice cet adroit et renommé séducteur, qui, moralement parlant a encore tant d'années devant lui, vous préviendrez la ruine d'une multitude

titude de créatures innocentes. Car il me paroît que ce sont celles-là sur-tout qui sont la proie pour laquelle il tend ses odieux filets ? Et qui sait si le ciel en permettant l'écart d'une personne dont le cœur et la volonté n'ont jamais eu de part à son erreur, et qui conserve un remords si cuisant de ce qu'elle appelle sa faute, n'a pas eu principalement en vue le salut de ces infortunées ? Adieu ma très-chère amie. (b) ANNE HOWE.

(*Billet joint à la lettre précédente.*)

Il faut que je vous communique mes chagrins, quoique vous soyez si tourmentée des vôtres. J'ai une nouvelle curieuse à vous apprendre. Votre oncle Antonin pense à se marier. Devinez avec qui : avec ma mère. Rien n'est plus vrai. Votre famille le sait déja. On en rejette la faute sur vous, avec un redoublement de malignité, et le vieux masque donne le même motif.

Ne faites pas connoître que vous en soyez informée ; et de peur d'accident, ne m'en parlez pas même dans vos lettres.

Je ne crois pas que cette folle idée puisse réussir. Mais si je voulois quereller ma mère ce seroit un beau prétexte ; et si je n'en avois pas manqué jusqu'à présent, j'imagine qu'il y a long-temps que je serois avec vous. Aux premières marques d'encouragement que je croirai découvrir de

sa part, je donne son congé à Hickman; cela est certain. Si ma mère me chagrine sur un point de cette importance, je ne vois pour moi aucune raison de l'obliger sur l'autre. Il est impossible que ses vues ne soient qu'une ruse pour me faire brusquer mon mariage. Je répète que ce beau projet ne peut réussir. Mais ces veuves! tant nous sommes toutes, vieilles ou jeunes, bien aises qu'on nous fasse la cour et qu'on nous admire! C'est un plaisir si irrésistible pour nos douairières, de pouvoir se flatter que leurs charmes n'ont pas encore perdu tout leur pouvoir, et de se ranger et de figurer encore dans la classe de leurs filles! J'ai souffert beaucoup de l'air de satisfaction qui étoit répandu sur son visage, lorsqu'elle m'a communiqué les propositions. Cependant elle affectoit de m'en parler comme d'une chose qui étoit loin de son intention.

Ces garçons surannés, qui se trouvent vieux sans s'en appercevoir, n'ont pas plutôt pris leur parti, qu'il ne leur reste rien de plus pressant que de faire connoître leurs intentions. Au fond, les richesses amoncelées de votre oncle sont une puissante amorce. Ajoutez une fille impertinente dont on n'est pas fâché de se défaire, et la mémoire du père de cette fille, qui n'est pas d'un grand poids dans la balance. Mais que l'un avance, s'il a cette hardiesse. Que l'autre ait celle de l'encourager: nous

verrons. Mais j'espère que j'en serai quitte pour la peur.

Pardon, ma chère, je suis piquée. Ils ont horriblement *chiffonné mon mouchoir*. (*) Vous allez me trouver coupable : aussi me garderai-je bien de mettre mon nom à ce billet. D'autres mains peuvent ressembler à la mienne. Vous ne m'avez pas vue l'écrire.

LETTRE. CLXXXIV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Lundi après-midi, 14 *Mai*.

C'EST à présent, ma meilleure, mon unique amie, qu'il ne me reste plus en effet deux partis à choisir. Et je reconnois maintenant que j'ai poussé trop loin mon ressentiment contre lui, puisque je me trouve dans le cas de paroître avoir obligation à sa patience, pour une conduite qui peut lui sembler capricieuse et puérile, ou plutôt, qui lui a fait voir clairement le peu d'estime que j'ai pour lui. Il la croira du moins fort subordonnée : pendant que son orgueil lui persuadoit qu'il la mérite exclusive et du premier ordre. Ah ma chère ! Se voir forcée de se jeter comme à la tête d'un homme qui n'est pas en vérité un homme

(*) Espèce de proverbe, qui revient à *je suis courroucée contr'eux*.

généreux ! qui est plutôt vraiment cruel ! d'un homme qui est capable de faire le malheur d'une jeune personne, que sa mauvaise destinée livre à son pouvoir, et de s'en faire un cruel plaisir ! Il me semble en vérité que c'est à quoi je m'attends avec ce sauvage. Quel sort est le mien !

Vous me donnez, ma chère, un fort bon conseil sur la manière décisive dont je dois lui parler. (¶) Mais considérez-vous à qui vous donnez ce conseil ? Et si je le suivois, et qu'il fût capable de chercher des délais, alors, moi, dans l'abandon désolé, sans protection, sans personne à qui recourir, quelle déplorable figure je ferois à ses yeux ! et ce qui est pis encore, à mes propres yeux ! O ma chère ! ne voyez-vous pas, comme je le vois, que de toutes les femmes du monde, j'étois celle qui devoit me trouver le moins dans l'occasion de recevoir ce conseil ? (§) Car il surpasse absolument mes forces. Dans les cisconstances où mon imprudence m'a réduite, moi, presser un homme d'être mon mari ! Moi, rassembler toutes mes forces, pour hâter les résolutions d'un homme trop lent ! Et après avoir perdu une occasion, chercher à la faire renaître moi-même et pour moi-même ! Le menacer en quelque sorte pour le forcer au mariage ! Ah ! chère Miss Howe, si ce parti est juste, s'il est sage, que cette justice et cette sagesse doivent coûter à la modestie ou si vous voulez à l'orgueil ! Ou pour m'expri-

mer dans vos termes, me tenir lieu à moi-même de père, de mère, d'oncles ! Surtout lorsqu'on a lieu de croire, que l'homme s'en veut faire un triomphe ?

Vous m'apprenez que vous avez fait l'essai du crédit de Mde. Norton sur ma mère; vous me cachez, dites-vous, une partie de la fâcheuse réponse qu'on a faite à M. Hickman ; et vous ajoutez, que peut-être ne m'en apprendrez-vous jamais davantage. Pourquoi donc, ma chère ? Quelles sont, quelles peuvent être à présent les fâcheuses réponses que vous ne devez jamais m'apprendre ? Que peut-il y avoir de pire que de me renoncer pour jamais ? « Mon » oncle, dites-vous, me croit perdue. Il » déclare qu'il se persuade tout au desavan- » tage d'une fille qui a pu s'enfuir avec un » homme : et tous sont résolus de ne pas » se remuer d'un seul pas, quand il seroit » question de me sauver la vie. »

Me tenez-vous encore quelque chose de plus funeste en réserve? Parlez, ma chère ! sûrement mon père n'aura pas renouvelé contre moi sa terrible malédiction. Ma mère du moins n'y aura pas joint la sienne. Mes oncles l'auroient-ils scellée de leur consentement ? En auroit-on fait un acte de famille ? Quel est donc, ma chère, ce fatal secret que vous ne voulez jamais me révéler?

Oh Lovelace ! que n'entres-tu dans ma chambre, tandis que j'ai cette noire perspective devant les yeux ? C'est en ce mo-

ment, que, si tu pouvois pénétrer dans mon cœur, tu verrois une affliction digne de ton barbare triomphe.

La violence de mes sentimens m'a forcée de quitter la plume.

Vous dites donc que vous avez fait l'essai du crédit de Mde. Norton sur ma mère ?- Ce qui est fait est sans remède. Cependant je souhaiterois que sur un point si important vous n'eussiez rien entrepris sans m'avoir consultée. Pardon, ma chère; mais cette noble et généreuse amitié, dont vous avez toujours fait profession, avec une chaleur si extraordinaire et dans des termes si obligeans, tout en excitant ma reconnoissance et mon admiration, m'a causé souvent, il faut que je vous le dise, des craintes, par son ardeur sans frein.

Revenons à l'opinion où vous êtes, que je ne puis me dispenser de me donner à lui; et que soit qu'il y consente ou non, mon propre honneur ne me permet plus de le quitter. Il faut donc que je tire parti d'une situation si désespérée.

Ce matin il est sorti de fort bonne heure, après m'avoir fait dire qu'il ne reviendroit pas dîner; à moins que je ne lui fisse l'honneur de le recevoir à dîner avec moi. Je m'en suis excusée. Cet homme, dont la colère est à présent d'une si haute importance pour moi, n'a pas paru content de ma réponse.

Comme il s'attend, aussi bien que moi,

que je recevrai aujourd'hui de vos nouvelles par Collins, je m'imagine que son absence ne sera pas longue. Apparemment qu'à son retour il prendra un air auguste, enflé de toute la morgue de son sexe, imposant, ou des plus réservés, si vous voulez. Et moi, ne dois-je pas prendre un air humble, un air soumis, et m'efforcer par des apparences respectueuses, de m'insinuer dans ses bonnes graces? Lui demander pardon, sinon de bouche, du moins par des yeux baissés, d'avoir eu l'injustice de le tenir éloigné? Je n'y dois pas manquer sans doute. Mais il faut que j'essaie auparavant si ce rôle me sied. Vous m'avez raillé souvent de l'excès de ma douceur. Eh bien, il faut essayer de me rendre encore plus douce, si je puis. N'est-ce pas votre avis? .... O ma chère!

Mais je vais me tenir assise, les mains croisées devant moi, résignée à tout; car je crois l'entendre revenir. .... Ou bien, irai-je sans façon au-devant de lui, et lui adresserai-je ma harrangue, dans les termes que vous m'avez prescrits?

Il est rentré. Il me l'a fait dire, en demandant à me voir, avec un air plein d'impatience, à ce que dit Dorcas. Mais il m'est impossible, oui, impossible de le voir.

Lundi au soir.

La lecture de votre lettre et mes douloureuses réflexions m'ont rendue incapable de voir cet homme, qui s'y atten-

doit pourtant. La première question qu'il a faite à Dorcas a été, si j'avois reçu quelque lettre depuis qu'il étoit sorti. Elle lui a répondu, que j'en avois reçu une, que je n'avois pas cessé de pleurer depuis, et que j'étois encore à jeûn.

Il l'a fait remonter aussi-tôt, pour me demander une entrevue avec de nouvelles instances. J'ai répondu que je n'étois pas bien; que demain au matin, si j'étois mieux, je le verrois d'aussi bonne heure qu'il le souhaiteroit.

Ce ton n'est-il pas humble? Ne vous le paroît-il pas, ma chère? Cependant le sultan ne l'a pas pris pour de l'humilité. Dorcas m'a dit qu'il s'étoit frotté impatiemment le front, et qu'en se promenant dans la salle, il avoit laissé échapper quelques mots emportés.

Une demi-heure après, il m'a renvoyé cette fille, pour me supplier instamment de l'admettre à souper avec moi, en promettant de ne prendre aucun autre sujet de conversation que ceux que je ferois naître moi-même. Ainsi j'aurois été libre, comme vous voyez, de lui faire ma cour. Mais je l'ai fait prier encore de recevoir mes excuses. Que voulez-vous ma chère? J'avois les yeux enflés. Je me sentois très-foible. Il m'auroit été impossible, après plusieurs jours de distance, d'entrer tout d'un coup, avec une certaine liberté, dans l'espèce de conversation à laquelle me for-

cent l'entier abandon de mes amis, et votre conseil.

Il m'a fait dire aussi-tôt, qu'ayant appris que j'étois encore à jeûn, il se soumettroit à mes ordres, si je voulois promettre de manger d'un poulet que Mde. Sinclair avoit ordonné pour le souper. Voilà bien de la bonté dans sa colère. Ne l'admirez-vous pas ? - J'ai promis ce qu'il désiroit. Puis-je me préparer mieux à l'humilité. Je serai fort heureuse assurément si je le trouve demain dans la disposition de me pardonner.

Je me hais moi-même. Mais je ne veux pas être insultée. Non, je ne veux pas l'être, quoiqu'il puisse en arriver.

LETTRE CLXXXV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE;

Mardi, 16 Mai.

IL paroît que nous sommes encore parvenus à quelque espèce de raccommodement; mais c'est au travers d'un orage. Je vous dois ce curieux détail.

Dès six heures du matin, j'ai cru l'entendre dans la salle à manger. J'avois fort mal dormi; et j'étois déja levée aussi; mais je n'ai pas ouvert ma porte avant six heures. Dorcas est venu alors me proposer de le voir. Je suis descendue.

Il s'est avancé vers moi; et me prenant la main, lorsque je suis entrée dans la salle:

Je ne me suis pas mis au lit, Mademoiselle, avant deux heures; cependant je n'ai pas fermé l'œil pendant le reste de la nuit. Au nom de Dieu, ne me tourmentez pas, comme vous l'avez fait toute la semaine. Il s'est arrêté. J'ai gardé le silence. D'abord, a-t-il continué, j'ai cru que votre ressentiment pour une légère curiosité qui n'avoit pas même été satisfaite, ne pouvoit être bien profond, et qu'il se dissiperoit de lui-même. Mais lorsque vous m'avez déclaré qu'il dureroit jusqu'à l'explication que vous attendez sur de nouvelles ouvertures, dont le succès m'expose à vous perdre pour toujours, comment aurois-je pu, Mademoiselle, soutenir la pensée d'avoir fait si peu d'impression sur votre cœur, malgré l'union de nos intérêts?

Il s'est encore arrêté. J'ai continué de me taire. Il a repris: je reconnois, Mademoiselle, que la nature m'a donné un cœur fier. Il m'est bien perdonnable d'avoir espéré quelque marque de faveur et de préférence de la part d'une personne à qui toute mon ambition est d'appartenir, et d'avoir souhaité que son choix ne parût pas ouvertement dirigé par la malignité de ses avares persécuteurs, qui sont mes ennemis irréconciliables.

Il s'est étendu assez long-temps sur la même idée. Vous savez, ma chère, qu'il m'a donné vingt sujets de récrimination. Je ne l'ai point épagné. Chacun de ces

faits, lui ai je dit, après en avoir fait l'énumération, n'est propre à me convaincre que de votre orgueil, mais non pas de votre mérite. Je confesse que je puis avoir autant d'orgueil que vous; mais d'une espèce différente de celui dont vous faites si légèrement l'aveu. Mais, Monsieur, s'il entroit dans le vôtre le moindre mélange d'une véritable fierté, d'une fierté digne de votre naissance et de votre fortune, vous souhaiteriez plutôt, j'ose le dire, d'exciter la mienne que de la combattre ou de vous en plaindre. C'est elle, ai-je continué, qui m'a fait regarder comme au-dessous de moi de désavouer mes motifs; lorsque depuis quelques jours, j'ai évité tout entretien avec vous, et que j'ai refusé la visite de M. Mennell, pour ne pas tomber sur des points dont la décision n'étoit pas en mon pouvoir jusqu'à la réponse que j'attendois de mon oncle: enfin il est vrai que je l'ai fait sonder, dans l'espérance d'obtenir sa méditation, pour me réconcilier avec ma famille, à des conditions que je lui avois fait proposer.

Il ne savoit pas, m'a-t-il répondu, s'il pouvoit prendre la liberté de me demander quelles étoient ces conditions; mais il ne lui étoit que trop aisé de les deviner, et de juger qu'il devoit être lui-même le premier de mes sacrifices. Cependant je lui permettrois de dire qu autant qu'il admiroit la noblesse de mes sentimens en général, et

en particulier cette véritable fierté que je venois d'expliquer, autant il souhaiteroit qu'elle fût assez uniforme pour m'élever au-dessus de la soumission que je rendois à des esprits implacables et déraisonnables (je crois que je puis sans vous offenser, le dire de votre frère et de votre sœur,) comme elle me mettoit au-dessus de toute sorte d'indulgence et de faveur pour lui.

Le devoir et la nature, Monsieur, me font une loi des soumissions que vous me reprochez. Un père, une mère, des oncles, voilà ce qui justifie et ce qui exige ces soumissions. Mais de grace, Monsieur, qu'auriez-vous à dire pour ce que vous appelez de la faveur et de l'indulgence ? Ferez-vous valoir ce que vous avez mérité d'eux et de moi ?

Vous entendre tenir ce langage, Mademoiselle ! s'est-il écrié : après leurs persécutions ! après tout ce que vous avez souffert ! après ce que vous m'avez permis d'espérer ! Nous parlions de fierté; permettez que je vous demande, Mademoiselle, quelle seroit la fierté d'un homme qui dispenseroit la personne qu'il aime, de l'honorer de quelque inclination et de quelque préférence ? Quel seroit un amour. . . .

Un amour, Monsieur! Qui parle d'amour? N'en étions-nous pas à ce que vous avez mérité ? Vous ai-je jamais marqué, vous ai-je jamais demandé quelque chose qui ressemble à l'amour ? Mais ces débats ne

finiroient point : si irréprochables l'un et l'autre, si pleins de nous-mêmes !...

Je ne me crois pas irréprochable, Mademoiselle : mais -- Mais, quoi, Monsieur, aurez-vous toujours recours à des subtilités ? Chercherez-vous des excuses, comme un enfant ? ferez-vous des promesses ? et quelles promesses, Monsieur ? Celles d'être à l'avenir ce qu'un galant homme doit rougir de n'avoir pas toujours été ?

Grand Dieu ! a-t-il interrompu, en levant les yeux vers le ciel, si ta bonté te permettoit d'être aussi sévère.....

Fort bien, fort bien, Monsieur, ai-je repris impatiemment : il me suffit d'observer combien la différence de nos idées fait voir qu'il y en a dans nos caractères. ainsi, Monsieur, il faut.....

Il faut quoi, Mademoiselle ? .... Vous jetez le trouble dans mon cœur ! (En effet, ses regards m'ont paru si farouches, que j'en ai tressailli.) Que faut-il, Mademoiselle ?

J'étois cependant bien résolue de ne pas me manquer à moi-même.

Il faut, Monsieur, nous résoudre (ne vous emportez pas ; je ne suis qu'une fille très-foible sur bien des points : mais lorsqu'il est question d'être ce que je dois être, ou d'être indigne de vous, je me connois mal, si je n'ai pas l'ame noble et une invincible fermeté :) nous resoudre à renoncer mutuellement à toute autre égard que celui de la civilité. Voici sur quoi

vous pouvez compter de ma part : je ne serai jamais la femme d'un autre homme. J'en ai assez connu de votre sexe : ou du moins de vous. Le célibat sera mon choix pour jamais, – et je vous laisserai la liberté de suivre le vôtre.

Qu'entends-je ? de l'indifférence, s'est-il écrié d'un ton passionné ; et pis que de l'indifférence !

Je l'ai interrompu. De l'indifférence, si vous voulez ; vous n'avez pas mérité de moi, du moins à mon avis, d'autres sentimens. Si vous en jugez autrement, c'est un sujet que je vous donne, ou du moins à votre fierté, de me haïr pour l'injustice que je vous fais.

Chère, chère Clarisse ! en se saisissant brusquement de ma main ; laissez-moi vous conjurer d'avoir un cœur plus uniforme dans sa noblesse. Des égards de civilité ; Mademoiselle ! de la civilité ! Ah ! pouvez-vous prétendre réduire à des bornes si étroites une passion telle que la mienne ?

Une passion telle que la vôtre, M. Lovelace, mérite absolument d'être resserrée et réprimée. Nous nous trompons l'un ou l'autre dans l'idée que nous en avons ; mais je vais jusqu'à douter si votre ame est capable de se resserrer et de s'étendre autant qu'il est nécessaire pour devenir telle que je la souhaiterois. Levez, aussi longtemps que vous voudrez, les mains et les yeux au ciel, avec ce silence et ces marques

d'étonnement. Que signifient elles, de quoi peuvent-elles me convaincre, si ce n'est que nous ne sommes pas nés l'un pour l'autre?

Sur sa damnation ! m'a-t-il dit, en reprenant ma main avec tant de force qu'il m'a blessée, nous sommes né l'un pour l'autre : vous serez à moi ! -Oui, vous serez à moi ; (et il a passé son bras au tour de moi) fût-ce au prix de ma damnation éternelle.

Cette violence m'a encore plus effrayée. --Laissez-moi vous quitter, M. Lovelace, ou retirez-vous sur-le-champ. Quoi? c'est d'une manière si choquante, que cette passion tant vantée se déclare?

Vous ne me quitterez point, Mademoiselle; non, vous ne me quitterez point en colère.

Je reviendrai, Monsieur ; je vous promets de revenir, lorsque vous-serez moins emporté, moins offensant.

Il m'a laissé la liberté de sortir. J'étois si effrayée, qu'en arrivant à ma chambre, j'ai eu besoin de me soulager par un torrent de larmes.

Une demi heure après il m'a marqué, par un petit billet, que le regret qu'il avoit de sa violence, et l'impatience où il étoit de me revoir.

J'ai cédé à ses instances ; n'ayant point de secours à tirer de moi-même, j'ai cédé! Il m'a prodigué les excuses. - O ma chere ! qu'auriez - vous fait vous - même avec

un pareil homme et dans ma situation?

Il savoit à présent, m'a-t-il dit, par expérience, ce que c'étoit qu'un désordre frénétique. Il avouoit qu'il avoit pensé perdre la raison. Mais avoir tant souffert pendant une semaine entière, et m'entendre parler ensuite des seuls égards de la civilité, lorsqu'il espéroit de la noblesse de mon cœur..

Espérez ce qu'il vous plaira, lui ai-je dit en l'interrompant; je dois vous répéter que je ne crois pas nos ames faites l'une pour l'autre. Vous m'avez jetée dans l'embarras où je suis. Je suis abandonnée de tous mes amis. Il ne me reste que Miss Howe. Je ne veux pas vous cacher mes véritables sentimens, c'est contre ma volonté que je suis obligée, dans les craintes que j'ai du côté de mon frère, qui n'a point abandonné ses projets, si j'en dois croire les avis de Miss Howe, d'accepter votre protection. Votre protection, c'est-à-dire, celle de l'homme qui m'a réduite à ces extrémités et cela, souvenez-vous-en, sans que j'y aie la moindre part.

Je me souviens, Mademoiselle. Vous me l'avez répété si souvent; comment puis-je l'oublier?

Cependant, Monsieur, je veux vous la devoir cette protection, si mon malheur me la rend nécessaire; dans la ferme espérance, que vous apporterez tous vos soins à prévenir plutôt qu'à chercher les fâcheux accidens, s'il arrive qu'on fasse quelques

recherches. Mais qui vous empêche de quitter cette maison ? Ne puis-je vous faire avertir au besoin ? Il est clair que Mde. Fretchvill ne sait ce qu'elle veut. Les femmes d'ici deviennent à la vérité plus civiles pour moi de jour en jour ; mais j'aimerois mieux un logement plus convenable à ma situation. Personne ne sait mieux que moi ce qui me convient, et je suis résolue de n'avoir pas obligation à tout le monde. Si vous me quittez, je me retirerai secrètement dans quelque village voisin de la ville, où j'attendrai avec patience l'arrivée de M. Morden.

Je crois, Mademoiselle, m'a-t-il dit, pouvoir inférer de votre discours, que votre démarche auprès de votre famille a été sans succès. Je me flatte, par conséquent, que vous m'accorderez enfin la liberté de vous proposer des articles auxquels on donneroit la forme d'un contrat. Cette proposition que je pense à vous faire depuis longtemps, et qui a été différée par divers incidens sur lesquels mon cœur n'a rien à se reprocher, je l'avois remise au moment que vous prendriez possession de votre nouvelle maison, et lorsque je vous verrois aussi indépendante en apparence que vous l'êtes réellement. Permettez-moi, Mademoiselle, de vous expliquer là-dessus mes idées, sans m'attendre, m'a-t-il dit, à une réponse immédiate, mais pour les soumettre à vos réflexions.

Hésiter, rougir, baisser les yeux, n'étoit-

ce pas pour lui un encouragement assez clair ? et vous remarquerez cependant (comme je le fais moi-même, (¶) en y réfléchissant) qu'il n'étoit pas fort empressé de me faire fixer le jour : puisqu'il vouloit ne me proposer l'examen des articles que lorsque je serois entrée dans ma nouvelle maison : et aujourd'hui dans l'excès même de ses obligeantes intentions pour moi, il m'en fait la proposition, non pas, dit il, pour attendre sur-le-champ une réponse de moi, mais uniquement pour le soumettre à mon examen. (b) - Cependant, j'avois votre conseil trop présent, ma chère, j'hésitois.

Sur mon silence, il a repris la parole : Dieu lui étoit témoin de la justice, et s'il l'osoit dire, de la générosité de ses intentions pour moi. Il me demandoit seulement assez de bonté pour écouter ce qui regardoit les articles.

Ne pouvoit-il pas venir tout d'un coup au sujet, sans toutes ses préparations affectées ? Il y a mille choses, vous le savez, qu'on refuse et qu'on doit refuser, lorsque la permission de les dire est demandée ; et une fois refusées, l'honneur oblige de ne pas se rétracter : au lieu qu'étant insinuées avec un peu d'adresse, elles peuvent mériter plus de considération.

Si M. Lovelace ne sait pas cela, qui donc le saura ?

(¶) Mais il a paru croire que c'étoit en faire assez que de m'avoir demandé la

permission de me proposer les articles. Il n'a pris aucun avantage de mon silence, comme l'auroient fait, je crois, en pareil cas, bien des hommes aussi modestes que M. Lovelace. (b) Voyant qu'il me fixoit avec un air plein d'assurance ; et qu'il sembloit attendre ma réponse, je me suis crue obligée, sinon d'abandonner tout-à-fait cette manière, du moins de lui faire prendre un tour plus vague ; dans la double vue de m'épargner la mortification de montrer une trop prompte complaisance, après l'éloignement où nous avions été l'un de l'autre, et d'éviter, suivant votre avis, la nécessité de lui faire un refus, qui nous auroit encore jetés plus loin de toute espèce de rapprochement. Cruelle alternative, à laquelle je me vois reduite !

Vous parlez de générosité, M. Lovelace; vous parlez de justice, lui ai-je dit : et c'est peut-être sans avoir considéré la force de ces deux termes, dans le sens où vous les employez à cette occasion. Je veux vous expliquer ce que c'est que la générosité, dans le sens que j'y attache. La véritable générosité ne se borne pas aux objets pécuniaires. Elle est plus que la politesse ; elle est plus que la bonne foi, plus que l'honneur, plus que la justice : puisque toutes ces qualités ne sont que des devoirs, dont une ame honnête ne peut se dispenser. Mais la véritable générosité est la grandeur d'ame ; elle nous excite à faire pour nos semblables, plus qu'on ne peut exiger de

nous à la rigueur. Elle nous oblige de secourir avec empressement ceux qui ont besoin de secours, et de prévenir même leur espérance ou leur atteinte. La générosité, Monsieur, ne permettra point à une belle ame de laisser du doute sur ses honorables et bienfaisantes intentions : et bien moins lui permettra-t-elle d'offenser, de blesser personne ; sur-tout ceux que l'infortune ou quelque autre accident a jetés sous sa protection.

S'il y eut été disposé, quelle occasion n'avoit-il pas, dans la dernière partie de cette remarque, pour éclaircir toutes ses intentions ? Mais il ne s'est attaché qu'à la première, et s'est tenu là. « Admirable » définition, m'a-t-il dit ! mais à ce compte, » Mademoiselle, qui pourra jamais mé- » riter le nom de généreux envers vous ? » J'implore votre propre générosité ; tan- » dis que la justice fera mon seul objet, » comme elle doit être mon seul mérite... » Jamais une femme n'eut les sentimens » si relevés et si délicats. »

Cette extrême admiration pour ces notions de délicatesse, ai-je répliqué, ne fait honneur, ni à vous, ni à la compagnie où vous avez vécu. Vous trouveriez mille femmes plus délicates que moi, car elles auroient évité les mauvais pas que j'ai fait sans le vouloir, et la triste nécessité où cette erreur me jette de donner l'idée de la vraie générosité à un homme qui n'a pas l'ame assez délicate pour con-

cevoir ce qui fait la gloire et la distinction du caractère d'une femme.

Il m'a nommée *son divin précepteur.* Il vouloit s'efforcer, comme il m'en avoit souvent assurée, de former son cœur sur mes principes, et ses manières sur mon exemple. Mais il espéroit qu'à présent, je lui permettrois de m'expliquer en peu de mots la *justice* qu'il se proposoit de me rendre dans le plan des articles, sujet que nous n'eussions pas dû naturellement différer jusqu'à ce jour, et qu'il auroit en effet mis en discussion, il y a long-temps, si mes fréquens mécontentemens (c'est moi qui ai toujours tort, ma chère !) ne lui avoient enlevé l'occasion favorable qu'il désiroit. Mais aujourd'hui enfin qu'il s'étoit hazardé à le proposer, rien ne pouvoit l'empêcher de le discuter. - Je ne me sens pas actuellement, Monsieur, la force de suivre un sujet de cette importance; mais vous pouvez mettre vos idées par écrit, et je saurai quelle réponse je dois vous faire. Je vous prie seulement de vous souvenir, que si vous touchez quelque point dans lequel mon père soit mêlé, je jugerai par la manière dont vous traiterez le père, de la considération que vous avez pour la fille.

Ses regards m'ont fait juger qu'il auroit mieux aimé s'expliquer de bouche que par écrit ; mais, s'il avoit osé me le dire je me preparois à lui faire une réponse sévère; et peut-être s'en est-il apperçu à mes yeux.

Voilà les termes où nous sommes à présent. Une espèce de calme, comme je l'ai dit, a succèdé à l'orage. Qui peut deviner, avec un esprit tel que le sien, si c'est le calme ou l'orage qui naîtra de notre première entrevue? Mais il me semble, ma chère, que je ne me suis pas conduite avec bassesse; c'est un grand point pour moi; et je suis sûre que vous en aurez quelque joie. Je puis du moins lever les yeux sur lui, sans rien perdre de cette *dignité*... (¶) Quel autre terme pourrois-je employer, en parlant de moi-même qui exprimât la décence, sans se ressentir de l'arrogance, qui m'est si nécessaire pour me mettre en état de lever les yeux, ou plutôt, si je parle des yeux de l'ame, de les abaisser sur un homme de cette trempe. (§)

Quoique les circonstances se soient arrangées d'une manière qui ne m'est pas permis de prendre votre conseil sur la manière de traiter avec lui, c'est le courage que vous m'aviez inspiré, qui m'a rendue capable de mener les affaires à ce point; et qui m'a fait renoncer au dessein de le fuir. Auparavant, j'y étois résolue à toutes sortes de risques. Cependant, lorsque j'en serois venue à l'exécution, j'ignore ce que j'aurois fait; parce que cette démarche auroit dépendu de la conduite qu'il auroit tenue alors avec moi.

Au fond quelque conduite qu'il puisse tenir, je commence à craindre comme

vous, que s'il me mettoit dans la nécessité de le quitter, ma situation n'en prît pas une meilleure apparence aux yeux du public. Tout au contraire. D'un autre côté, je ne veux pas être traitée indignement par lui, aussi long-temps que j'aurai le pouvoir de me secourir moi-même.

Vous-même, ma chère, vous m'avez reproché d'avoir perdu plusieurs fois par une modestie outrée l'occasion d'être..... d'être, quoi, ma chère amie ? la femme d'un libertin. Ce que c'est qu'un libertin, et que sa femme, la lettre de M. Morden nous l'apprend. Souffrez qu'une fois pour toutes je tâche de vous expliquer mes motifs, dans la conduite que j'ai tenue avec cet homme-là, et les principes sur lesquels je me suis fondée, du moins tels qu'ils me paroissent après de sérieuses réflexions.

Faites-moi la grace de croire qu'ils n'ont pas leur source dans la seule délicatesse de mon sexe, ni même dans la crainte de ce que M. Lovelace, aujourd'hui mon tyran, et peut-être un jour mon mari, pourroit penser d'une complaisance précipitée à l'occasion d'une conduite aussi désagréable que la sienne. Ils viennent principalement du fond de mon cœur, c'est-à-dire, de sa propre droiture, du jugement qu'il porte de ce qui est convenable et de ce qui ne l'est pas, et qui me fait désirer, sans étude; premièrement de me satisfaire moi-même; ensuite, mais seulement au second rang,

de satisfaire M. Lovelace et le public. Ces principes sont dans mon ame. Je les y ai trouvés imprimés sans doute de la main de mon premier et souverain auteur. Ils me forcent en quelque sorte de me conformer à leurs inspirations. Je n'ai pas d'autre moyen d'être contente de moi-même, ni d'autre règle pour me conduire dignement, soit dans l'état du mariage, soit dans celui du célibat, de quelque manière que les autres puissent se conduire avec moi.

Je me flatte, ma chère, que je ne me trompe pas moi-même, et qu'au lieu de rectifier ce qu'il y a de défectueux dans mon cœur, je ne cherche point à excuser des habitudes ou des foibles que je ne puisse vaincre. Le cœur s'enveloppe souvent dans ses propres replis. Dévoilez le mien, ma chère, (mais sûrement il a toujours été ouvert devant vous.) et ne m'épargnez pas, si vous le jugez coupable.

J'ai cru, comme j'ai dit, cette explication nécessaire, une fois pour toutes, dans la seule vue de vous convaincre, qu'au poids le plus exact de ma balance, mes fautes, dans les points légers, comme dans les plus importans; peuvent venir d'un défaut de lumières, mais jamais de ma volonté.

CL. HARLOWE.

LETTRE CLXXXVI.

LETTRE CLXXXVI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Mardi au soir, 16 Mai.

M. Lovelace vient de m'envoyer par Dorcas le mémoire suivant. « Pour ménager votre excessive délicatesse et pour » vous obéir, je me sers de la plume, d'autant plus volontiers que vous pouvez » communiquer cet écrit à Miss Howe, » qui pourra consulter dans cette occasion » ceux d'entre ses amis, à qui vous jugerez à propos d'accorder votre confiance, » je dis votre confiance, parce que j'ai fait » entendre, comme vous le savez, à d'autres personnes, que nous sommes actuellement mariés.

» En premier lieu, Mademoiselle, j'offre de vous assurer en forme de douaire, » la jouissance particulière de votre propre » terre, et d'y joindre quatre cents livres » sterlings annuelles sur le bien que j'ai » dans le comté de Lancastre, qui vous » seront payées par quartier pour votre » propre et seul usage.

» Le fonds de mon revenu est de deux » mille livres sterlings, revenu clair et » effectif. Milord M...... propose de me » céder, le jour de mon mariage avec une » Dame pour laquelle il est pénétré d'une

» si haute estime, ou sa terre de Lancastre,
» à laquelle je puis dire en passant, que
» je crois avoir plus de droit que lui, ou
» celle qu'on appelle *le Lawn*, dans le
» comté d'Hertford, et de mettre celle que
» je choisirai sur le pied de mille livres
» sterlings annuelles.

» Un excès de mépris pour l'opinion
» des hommes m'a exposé à bien des calom-
» nies. Il ne sera pas déplacé pas consé-
» quent de vous assurer en homme d'hon-
» neur qu'aucune partie de mon bien n'a
» jamais été engagée, et que malgré la
» dépense excessive que j'ai faite dans les
» pays étrangers, et les sommes considé-
» rables que j'ai tirées en avances, je
» compte être acquitté au terme de l'été
» prochain de tout ce que je dois au
» monde. Tous mes principes ne sont pas
» condamnables. On m'a cru généreux de
» ma bourse. Cette générosité auroit mérité
» un autre nom, si je n'avois pas com-
» mencé par être juste.

» Comme votre terre est actuellement
» entre les mains de votre père, si vous
» souhaitez que je vous assigne pour
» douaire le même revenu sur les mien-
» nes, vos volontés là-dessus seront ma
» règle. J'engagerai Milord M.... à vous
» marquer de sa propre main ce qu'il a
» dessein de faire dans cette heureuse
» occasion, non pas pour répondre à votre
» désir, ni à votre attente, mais seule-

» ment pour faire voir, qu'on ne prétend
» tirer aucun avantage de la situation où
» vous êtes à l'égard de votre famille.

» Pour faire éclater ma parfaite considé-
» ration envers l'objet de ma tendresse,
» je vous laisserai la disposition libre de
» toutes les sommes provenues de la suc-
» cession de votre grand-père, et du reve-
» nu accumulé de votre bien qui doit être
» entre les mains de votre père. Je ne
» doute pas qu'on ne le pousse à vous
» faire là-dessus des demandes considéra-
» bles. Vous aurez le pouvoir de les accor-
» der, pour votre propre tranquillité; le
» reste sera remis entre vos mains, pour ser-
» vir de fonds à l'usage que vous inspireront
» ces généreuses inclinations qui vous ont
» fait tant d'honneur dans le monde, et
» pour lesquelles vous avez essuyé de si
» fortes censures dans votre famille.

» A l'égard des habits, diamans et au-
» tres ajustemens de ce genre, mon ambi-
» tion sera, que pour en avoir de conve-
» nables à notre rang, lorsqu'il vous plaira
» de paroître dans le monde, vous n'ayez
» point d'obligation à ceux qui ont eu la
» stupidité d'abandonner une fille dont
» ils ne sont pas dignes. Il me semble,
» Mademoiselle, que vous ne devez pas
» vous offenser de cette réflexion. Vous
» douteriez de ma sincérité, si je parlois
» d'eux avec plus de ménagement, quoi-
» qu'ils vous appartiennent de si près.

» Voilà mes propositions, Mademoiselle.
» Ce sont les mêmes que j'ai toujours eu
» dessein de vous offrir, lorsqu'il me seroit
» permis de toucher un si gracieux sujet.
» Mais vous avez paru si déterminée à
» tenter toutes sortes de moyens pour vous
» réconcilier avec votre famille, en offrant
» même de renoncer pour jamais à moi,
» que vous avez cru faire un acte de jus-
» tice, de me tenir éloigné jusqu'à l'évè-
» nement de votre plus chère espérance.
» Vous en voyez aujourd'hui l'issue! ---
» Quoique j'aie toujours regretté, et que
» peut-être je regrette encore, de n'avoir
» pas obtenu la préférence que j'aurois
» souhaitée de Miss Clarisse Harlowe, il
» n'est pas moins sûr que le mari de Mde.
» Lovelace sera bien plus porté à l'adorer,
» qu'à reprocher à cette divine femme les
» tourmens qu'elle lui a causés. C'est de
» mes implacables ennemis qu'elle a appris
» à douter de ma justice et de ma généro-
» sité. D'ailleurs, je suis persuadé qu'une
» ame si noble n'auroit pas pris plaisir à
» me faire souffrir, si ses doutes n'avoient
» été entretenues par de fortes apparences
» de raison; et je me flatte de pouvoir
» espérer que l'indifférence cessera, du
» moment que les doutes auront disparus.

» J'ajoute seulement, Mademoiselle,
» que si j'ai omis quelque chose qui puisse
» vous plaire; ou si les offres précèdentes
» restent au-dessous de vos vues, vous

» aurez la bonté d'y joindre ou d'y changer ce que vous jugerez à propos. Lorsque je connoîtrai vos intentions, je ferai dresser aussi-tôt les articles, dans la forme que vous désirerez, afin qu'il n'y manque rien de ce qui dépend de moi pour votre bonheur.

» C'est à vous, ma très-chère Demoiselle, qu'appartient à présent la décision de tout le reste. »

Vous voyez, ma chère, quelles sont ses offres. Vous voyez que c'est entièrement *ma faute*, s'il ne me les a pas faites plutôt. Je suis une étrange créature ! Etre blamable sur tous les points, et blamable aux yeux de tout le monde ! cependant n'avoir pas de mauvaise intention, et n'appercevoir le mal que lorsqu'il est trop tard : ou si près d'être trop tard, qu'il me faut renoncer à cette délicatesse dont il parle, pour réparer ma faute !

C'est à moi qu'appartient à présent la décision de tout le reste. Avec quelle froideur il conclut des propositions si ardentes, et contre lesquelles il ne me paroît pas qu'il y ait d'autre objection ! N'auriez-vous pas cru, en les lisant, qu'il alloit finir par des instances de lui nommer le jour ? (¶) j'avoue que je m'y attendois, comme à une suite naturelle d'un pareil écrit, et si bien que sans chercher matière à reproche, je n'ai pu m'empêcher d'être choquée, quand j'en suis venue à cette froide

conclusion. (¶) Mais vous dites qu'il n'y a plus de remède. J'ai peut-être à faire bien d'autres sacrifices. Il paroît qu'il me faut dire adieu à toute délicatesse. Mais il faut donc que cet homme ignore ce qui est connu de tous les hommes sensés ; c'est-à-dire, que la prudence, la vertu et la délicatesse de sentimens, font plus d'honneur au mari dans sa femme, qu'elles ne lui en feroient dans lui-même, si toutes ces qualités manquoient à sa moitié. Les erreurs d'une femme ne tournent-elles pas à la honte de son mari ? Cela est-il juste ? c'est une autre affaire.

Je ferai de nouvelles réflexions sur ce mémoire, et j'y répondrai par écrit, si j'en ai la force ; car il paroît à présent *que la décision de tout le reste m'appartient.*

LETTRE CXXXVII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Mercredi matin, 17 *Mai.*

M. Lovelace auroit bien voulu engager la conversation hier au soir ; mais je n'étois pas préparée à raisonner sur ses propositions. Mon dessein est de les examiner à tête reposée, étant fort peu satisfaite de la conclusion. Je le priai de remettre notre entretien au lendemain matin, d'autant plus qu'il est impossible avec lui de se retirer de bonne heure le soir.

Nous nous sommes donc vus dans la salle à manger, dès sept heures du matin. Il s'attendoit, je le vois, à me trouver des regards favorables, que sais-je ? peut-être un air de reconnoissance ; et j'ai remarqué à son sérieux qu'il étoit fort surpris de ne me pas voir répondre à son attente. Il s'est hâté de parler : mon très-cher amour, êtes-vous en bonne santé ? Pourquoi cet air si grave, si réservé avec moi ? Votre indifférence pour moi ne finira-t-elle jamais ? Si j'ai proposé quelque chose qui ne réponde pas assez à vos intentions......

Je lui ai dit qu'il m'avoit laissé fort prudemment la liberté de communiquer ses propositions à Miss Howe, que j'aurois bientôt l'occasion de lui envoyer le mémoire par Collins; et que je serois bien aise de remettre à nous entretenir de cette matière, après que j'aurai reçu sa réponse.

Bon dieu ! Je ne laissois pas échapper la moindre occasion, le plus léger prétexte pour les délais, mais il écrivoit à son oncle, pour lui rendre compte des termes où il étoit avec moi : et il ne pouvoit pas finir sa lettre, pour Milord et pour lui-même, d'une manière aussi satisfaisante, que si j'avois la bonté de lui apprendre ce que je pensois de ses articles.

Je pouvois l'assurer d'avance, ai-je répondu, que le principal point pour moi étoit de me réconcilier et de bien vivre avec mon père ; qu'à l'égard du reste, sa

générosité le porteroit sans doute à faire plus que je ne demandois et que je ne désirois : que par conséquent, s'il n'avoit pas d'autre motif pour écrire que de savoir ce que Milord M.... vouloit faire en ma faveur, c'étoit une peine qu'il pouvoit s'épargner, parce que mes désirs, par rapport à moi-même, seroient plus aisés à satisfaire, qu'il ne paroissoit se l'imaginer.

Il m'a demandé si je permettois du moins qu'il parlât de l'heureux jour, et qu'il priât son oncle de me servir de père dans cette occasion. Le nom de père a pour moi un son bien doux et bien respectable, lui ai-je dit; je serois bien joyeuse d'avoir un père, qui me fît la grace de me reconnoître.

N'étoit-ce pas m'expliquer assez ? Qu'en pensez-vous, ma chère. Cependant il est vrai que je ne m'en suis appercue qu'après y avoir fait réflexion, et que mon dessein alors n'étoit pas de parler si librement; car dans le moment même, j'ai pensé à mon propre père, avec un profond soupir, et le plus amer regret de me voir rejetée de lui et de ma mère. M. Lovelace m'a paru un peu touché, et de ma triste réflexion, et du ton dont je l'avois prononcée.

Je suis bien jeune, M. Lovelace, ai-je continué en détournant le visage pour essuyer mes larmes, et je ne laisse pas d'avoir éprouvé déja bien des chagrins à l'occasion des sentimens et de votre amour pour moi; ainsi vous ne devez pas être

surpris que le nom de père fasse une impression si vive sur le cœur d'une fille toujours soumise et respectueuse, avant qu'elle vous connût, et dont la tendre jeunesse a besoin encore de l'aile d'un père.

Il s'est retourné versla fenêtre. Réjouissez-vous avec moi, ma chère Miss Howe, (puisque ma destinée paroît me dévouer à lui) de ce qu'il n'a pas le cœur tout-à-fait impénétrable à la pitié. Son émotion étoit visible. Cependant il s'est efforcé de la surmonter. Il s'est rapproché de moi. Le même sentiment l'a forcé encore une fois de se détourner. Il lui est échappé quelques mots, parmi lesquels j'ai entendu celui d'*Angélique*. Enfin retrouvant un cœur plus conforme à ses désirs, il est revenu à moi. Après y avoir pensé, m'a-t-il dit, Milord M... étant si sujet à la goutte, il craignoit que le compliment dont il venoit de parler ne devînt l'occasion d'un plus long délai, et, si cela arrivoit, c'étoit se préparer à lui-même de cruels sujets de chagrin.

Je n'ai pu répondre un seul mot là-dessus, vous le jugez bien, ma chère; mais vous devinez aussi ce que j'ai pensé de ce langage. Tant de réserve et de silence, un amour si passionné, tant de ménagement tout-d'un coup pour un oncle méprisé auquel il a si peu rendu jusqu'à présent le respect qu'il lui devoit! pourquoi, pourquoi mon sort, ai-je pensé en moi-même, me livre-t-il à un tel homme?

Il a hésité, comme s'il n'eût point été d'accord avec lui-même ; il a fait un tour ou deux dans la salle. Son embarras, a-t-il dit tout en marchant, étoit extrême à se déterminer, parce qu'on ne lui faisoit pas l'honneur de lui apprendre quand il seroit le plus heureux des hommes. Que ne pouvoit-il connoître à l'instant ce précieux moment ! il s'est arrêté une ou deux minutes à regarder avec son assurance ordinaire, mon visage baissé. (Croyez-vous, ma très-chère Miss Howe, que je n'eusse pas besoin en ce moment d'un père ou d'une mère !) Mais, a-t-il continué, s'il ne pouvoit m'engager aussi-tôt qu'il le souhaitoit à fixer un jour, il croyoit dans ce cas qu'il pouvoit faire le compliment à Milord, comme ne le pas faire ; (voyez, ma chère !) puisque dans l'intervalle, on pourroit dresser les articles, et que ce soin adouciroit son impatience ; sans compter *qu'il n'y auroit pas de temps perdu.*

Vous jugerez encore mieux combien j'ai été frappé de ce discour, si je vous répète la substance de ce qu'il a dit. Le voici : « sur son ame, j'étois si réservée ; » mes regards avoient quelque chose de » si mysterieux, qu'il ne savoit pas, si dans » le moment qu'il espèroit le plus de me » plaire, il n'en étoit pas plus éloigné » que jamais. Daignerois-je lui dire, si » j'approuvois ou non le compliment qu'il » vouloit faire à Milord M... ? » (¶) Me

laisser à moi le choix de hâter ou de reculer le jour qu'il auroit dû presser avec les plus vives instances ! (b)

Miss Howe, me suis-je heureusement rappelé en ce moment, dit qu'il ne faut absolument pas que je quitte cet homme. Je lui ai répondu : « assurément, M.
» Lovelace, si cette affaire doit jamais se
» conclure, il doit être fort agréable pour
» moi d'avoir une pleine approbation d'un
» côté, puisque je ne puis l'obtenir de
» l'autre. »

Il m'a interrompue avec une chaleur extrême. « *Si cette affaire doit se* con-
» clure ! juste ciel ! quels termes pour les
» circonstances ? Et parler de pleine *ap-
» probation* d'un côté ! tandis que l'hon-
» neur de mon alliance fait toute l'ambi-
» tion de ma famille. Plût au ciel, mon
» très-cher amour ! a-t-il ajouté dans le
» même transport, que sans faire de com-
» pliment à personne, demain pût être
» le plus heureux jour de ma vie ! qu'en
» dites-vous, mon ange ? (avec un air
» tremblant d'impatience, qui ne paroissoit
» point affecté.) Que dites-vous de demain?

Il n'y avoit pas à douter, ma chère, que je n'eusse beaucoup à dire contre un temps si court, et que je n'eusse nommé un jour plus éloigné, quand même j'aurois été disposée à accepter le lendemain, après avoir vu que les délais étoient dans son intention.

J'ai gardé le silence. Il a repris : « oui ; » demain. » (¶) S'il m'eût donné le temps de répondre, vous jugez bien que ce n'eût pas été l'affirmative : mais il a continué sans s'arrêter : (þ) « ou le jour » suivant ! » et me prenant le deux mains, il m'a regardé fixement pour atttendre ma réponse.

Ne vous auroit-il pas fait perdre patience, ma chère ? Cette ardeur fausse ou sincère m'a rendue confuse. Non, non, lui ai-je dit de l'air le plus calme que j'ai pu, vous ne pouvez pas penser que je croie qu'il y ait aucune raison de se presser si fort. Il sera extrêmement agréable sans doute que Milord puisse être présent :

Je suis toute obéissance et toute résignation, Mademoiselle, m'a répondu aussitôt le misérable, d'un air satisfait de lui-même comme s'il n'eût fait que se rendre effectivement à mes propres désirs, et qu'il lui en eût coûté beaucoup pour me faire le sacrifice de son empressement. (¶) N'est-il pas évident, ma chère, qu'il n'a d'autre bus que de me vexer, et me fatiguer ? Si cela est, avec tout son ogrueil c'est un homme bien petit, et une pauvre cervelle ! --- mais vous dites qu'il n'est plus question pour moi de délicatesses et de formalités. Pourquoi, pourquoi prend-il tant de peines pour forcer à s'envelopper dans la réserve un cœur, qui voudroit seulement, et cela autant pour lui que pour moi, ne pas manquer à *la* vraie décence ?

La modestie m'obligeoit d'en paroître contente. Ne le pensez-vous pas? C'est du moins ce que j'ai jugé. Que n'ai-je pu!... mais que servent les souhaits?

Il a voulu se *récompenser*, terme qu'il avoit employé dans une autre occasion, de la violence qu'il se faisoit pour m'obéir en me donnant un baiser. Je l'ai repoussé avec un juste et très-sincère dédain. Mon refus a paru le surprendre et le chagriner fort, comme un homme qui, après m'avoir fait les propositions et les sacrifices les plus agréables, se croyoit payé d'ingratitude. Il m'a dit nettement, que dans les termes où nous étions, il se croyoit autorisé à des libertés aussi innocentes, et qu'il étoit aussi étonné que sensiblement affligé de se voir rejeté d'un air si méprisant. Je n'avois rien à lui répondre sur un pareil sujet, et je me suis retirée assez brusquement. Et passant devant une glace, j'ai remarqué qu'il portoit avec rage son poing fermé à son front: et j'ai entendu quelques plaintes, où j'ai démêlé les mots, *d'indifférence et de froideur qui, sur son ame, approchoient de la haine.* Il a aussi parlé de *froid de glace.* Je n'ai pas compris le reste.

S'il a dessein d'écrire à Milord ou à Miss Montaigu, c'est ce que je ne puis assurer. Mais puisque je dois renoncer maintenant à toute délicatesse, peut-être suis-je blamable d'en attendre d'un homme

qui la connoît si peu. S'il est vrai qu'il ne la connoisse pas, et que s'en croyant beaucoup néanmoins, il soit résolu d'être toujours le même, je suis plus à plaindre qu'il n'est à blâmer. Après tout, puisque mon sort m'oblige de le prendre tel qu'il est, il faut m'y résoudre. J'aurai un homme vain, et si accoutumé à se voir admirer, que ne sentant pas ses défauts intérieurs, il n'a jamais pensé à polir que ses dehors. Comme ses propositions surpassent mon attente, et que dans ses idées il a beaucoup à souffrir de moi, je suis résolue, s'il ne me fait pas de nouvelle offense, de répondre à son mémoire ; et j'aurai soin que mes termes soient à couvert de toute objection de sa part, comme les siens le sont de la mienne.

Mais au fond, ma chère, ne voyez-vous pas de plus en plus combien nos esprits se conviennent peu ?

Quoiqu'il en soit, je veux bien composer pour ma faute, en renonçant, si ma punition peut se borner là, à tout ce qu'on appelle bonheur dans cette vie, avec un mari tel que j'appréhende qu'il ne soit. En un mot, je consens à mener jusqu'à la fin de mes jours une vie souffrante dans l'état du mariage. Le supplice ne sauroit être bien long !

Pour lui, cet évènement et les remords qu'il sentira d'en avoir mal usé avec sa première femme, pourront le rendre plus

tolérable pour une seconde, quoiqu'elle n'en soit peut-être pas plus digne; pendant que tous ceux qui apprendront mon histoire, en tireront ces instructions : *que les yeux sont des traîtres, auxquels on ne doit jamais se fier; que la figure est trompeuse;* en d'autres termes, *que la beauté du corps et celle de l'ame se trouvent rarement unies ensemble : enfin que les bons principes et la droiture du cœur sont les seules bases sur lesquels on puisse fonder l'espérance d'une vie heureuse, soit pour ce monde, soit pour l'autre.*

C'en est assez sur les propositions de M. Lovelace. Je vous en demande votre opinion. (*) CL. HARLOWE.

(*) [¶] Nous ne pouvons nous empêcher d'observer ici, qu'on a fait à Clarisse le reproche, et même quelques personnes de son propre sexe, qu'elle avoit poussé la délicatesse trop loin dans ses conversations précèdentes avec M. Lovelace. Mais sûrement c'est faute d'avoir assez fait attention aux circonstances où elle se trouvoit, et à son caractère, ainsi qu'à celui de l'homme auquel elle avoit affaire. Quoiqu'on ne puisse pas la supposer aussi bien instruite des desseins de Lovelace, que l'est le lecteur par ses lettres à Belford, elle n'est que trop bien convaincue de la corruption de ses mœurs, et de la nécessité où elle étoit, d'après l'ensemble de sa conduite avec elle, de tenir dans l'éloignement un homme aussi dangereux, et aussi entreprenant, comme elle l'appelle elle-même si souvent. Dans les lettres CXXV et CXXVI,

(*L'éditeur se borne ici à quelques extraits de quatre lettres de M. Lovelace, écrites*

vol. 4. le lecteur a vu qu'elle étoit prête, sur quelques apparences favorables, à se reprocher sa trop grande facilité à le soupçonner. *Mais son caractère, dit-elle, ses principes sont si vicieux ! il est si léger, si vain, si variable !--Et, ma chère, je n'ai donc à présent ni père, ni mère, personne qui m'éclaire et me guide ! il ne me reste d'autre appui que Dieu seul et ma propre vigilance!*

Dans la lettre CI, vol. 3. *Avec un pareil homme, dit-elle, ne seroit-ce pas me manquer à moi-même, que de ne pas être dans la défiance et dans une vigilance continuelle ?*

Dans la suite, le lecteur verra qu'elle avoit plus sujet que jamais de se tenir sur ses gardes : et Lovelace apprendra à tout le sexe, comme il le dit lui-même dans la lettre XV du Tome suivant, que la femme qui ne s'offense pas des premières libertés, est une femme perdue. L'amour est un dieu entreprenant, dit-il; l'amour jamais ne recule sur ses pas. Rien, que la dernière faveur ne peut satisfaire un amour écouté d'abord avec complaisance.

Mais peut-être que le lecteur est trop porté à juger la conduite de Clarisse dans ces circonstances critiques, d'après les plaintes que Lovelace fait de sa froideur, sans considérer ses vues sur elle ; et qu'elle est proposée comme l'exemple de son sexe ; qu'ainsi, dans ses épreuves et dans ses disgraces, il ne lui est pas permis de se dispenser des règles que d'autres personnes de son sexe, dans la même situation, ne se croiroient peut-être pas obligées d'observer avec tant de rigeur; et cependant, si elle ne les avoit pas observées, Lovelace auroit rempli toutes ses vues. (b)

à son ami depuis la date de la dernière, qui contiennent les mêmes détails qu'on a vus dans celles de Miss Clarisse ; son humeur et son violent ressentiment sur la résolution où est Clarisse de le quitter ; si elle pouvoit amener sa famille à une réconciliation, mais les traits suivans méritent néanmoins d'être conservés.)

« Que serois-je devenu, dit-il, moi et » mes projets, si son père et toute son » implacable famille n'avoient pas tra- » vaillé pour mes intérêts ?

Après de violentes menaces de vengeance ; il continue.

» Il est évident que si sa négociation » avoit eu le moindre succès, elle me quit- » toit sans retour, et que je n'aurois pas » été capable d'arrêter cette résolution » à moins que je n'eusse pris celle d'abat- » tre l'arbre par les racines, pour arriver au » fruit ; tandis qu'avec un peu de patience » jusqu'au temps de la maturité, j'espère » encore qu'il suffira d'une ou deux légères » secousses.

Dans son triomphe de son incivile cruauté, il ajoute ? « Après la hauteur » avec laquelle elle m'a traité, je suis » décidé à la faire s'expliquer nettement. » Il y a mille beautés à découvrir dans le » visage, dans l'accent, et dans tout le » maintien embarrassé d'une femme, qui » hésite, qui tergiverse, voulant amener » un point qu'elle désire impatiemment,

» et ne sachant comment s'y prendre. Un » sot qui se pique de générosité, croira se » faire un mérite de lui épargner cette » confusion : mais c'est une sottise en effet. » Il ne voit pas qu'il se dérobe à lui-même » pas trop de précipitation, le plaisir d'un » spectacle délicieux, et à sa belle, l'avan- » tage de déployer une infinité de char- » mes, qui ne peuvent éclater que dans » ces occasions.

(¶) » Je veux te faire connoître d'a- » vance, comment se comportera ma char- » mante dans ce pas embarrassant. -- Elle » en viendra plusieurs fois à toucher ce » point.---Mais je ferai semblant de ne » pas l'entendre. A la fin, après avoir hésité » une demi-douzaine de fois, elle sera » bien forcée de parler net. *Il me semble*, » *M. Lovelace --- il me semble que vous* » *aviez parlé de quelque chose il y a quel-* » *ques jours*..... Je garderai le plus pro- » fond silence. Elle aura ses yeux fixés sur » mes boucles, moi, assis en face devant » elle. Les Dames, quand elles en vien- » nent à ce sujet, admirent toujours les » boucles de leur galant, ou peut-être » quelques beautés qui les frappent sur le » tapis. --- *Il me semble vous avoir en-* » *tendu dire que Mde. Fretchvill.* --- Et » alors deux larmes pures comme le cris- » tal coulent sur chacune de ses joues ver- » meilles, dans la peine de voir son orgueil » virginal si peu secondé.

» Mais, allons, ma chère petite, je vois » où tu en veux venir, me dis-je à moi- » même; souviens-toi de ce que j'ai souffert » pour toi, et de ce que tu m'as fait souffrir » toi-même. Je ne viendrai pas au secours » de tes larmoyantes réticences. Parlez » clair; mon amour. --- Ô quelle char- » mante confusion! irai-je me voler à moi- » même le spectacle du contraste de tant » de beautés en mouvement par une » pitié folle et précipitée pour ma belle, » dont se laisseroit vaincre un homme » plus *poli* (tu sais qu'en amour je ne me » pique pas d'être un homme *poli*) trahi » par sa sotte tendresse, et peu accoutu- » mé aux larmes féminines. --- Je fein- » drai d'être dans une sorte d'irrésolution » sur cet article, afin qu'elle ne m'abhorre » pas tout-à-fait. --- Afin que les réflexions » qu'elle fera ensuite en mon absence sur » cette scène, puissent rappeler à sa mé- » moire quelques-unes de mes beautés » aussi dans la partie de mon rôle : irréso- » lution qui ne viendra uniquement que » de ma timidité, de mon respect, de ma » profonde vénération. Parlez donc clair; » mon amour, et ne ménagez pas les » termes. (b)

» La dureté de cœur, pour le dire entre » nous, est essentielle au caractère d'un » libertin familiarisé avec les chagrins dont » il est la cause. Il se laisse rarement sur- » prendre par des attendrissemens, des

» complaisances qui seroient une foiblesse
» indigne de lui.

En parlant de son mémoire et des articles, il dit : « Je suis de bonne foi sur ce
» point. Si je l'épouse, comme je n'en
» doute pas, lorsque ma fierté, mon ambi-
» tion, et ma vengeance, si tu veux,
» seront satisfaites, je suis résolu de lui
» rendre la plus noble justice ; d'autant
» plus que tout ce que je ferai pour une
» femme si prudente, une aussi excellente
» économe, ce sera le faire pour moi-
» même. Mais sur ma foi, Belford, son
» orgueil sera humilié à reconnoître qu'elle
» m'aime, et qu'elle m'a quelque obliga-
» tion. Ne crains pas que cette esquisse
» des articles me mène plus loin que je
» ne veux. La modestie du sexe me secon-
» dera toujours. A l'autel même, nos
» mains l'une dans l'autre, je serois sûr
» de faire quitter à cette fière beauté le
» prêtre, moi, vingt amis, s'ils étoient
» présens ; et tandis que nous nous regar-
» derions comme des fous, de lui faire
» prendre des ailes pour s'envoler par la
» porte, ou par la fenêtre, si elle se trou-
» voit ouverte et la porte fermée ; et cela,
» mon ami, avec un seul mot. »

Il se rappelle sa téméraire expression : qu'elle seroit sa femme, au prix même de sa damnation éternelle. « Dans le même
» instant, *dit-il*, j'ai été prêt d'employer
» la violence, mais j'ai été comme repoussé

» par un mouvement de terreur et sauvé
» par le respect dont j'ai été frappé, en
» jetant les yeux sur son charmant visage,
» ou malgré son effroi, j'ai vu la pureté
» de son cœur dans chaque trait.

» O vertu! vertu! *continue-t-il*, qu'y
» a-t-il donc en toi, pour faire cette
» impression forcée sur le cœur d'un Love-
» lace? D'où peuvent venir ces tremble-
» mens involontaires, et cette crainte de
» causer une mortelle offense? Qui es-tu,
» pour agir avec tant de force dans une
» foible femme, et pour jeter l'effroi dans
» l'esprit d'un homme si intrépide? Jamais
» tu ne fis tant d'impression sur moi; non,
» pas même dans mon premier essai, tout
» jeune que j'étois alors, et comme effrayé
» de ma propre hardiesse jusqu'au moment
» du pardon. »

Il peint des plus vives couleurs cette partie de la scène, où Miss Clarisse lui a dit; que le nom de père avoit pour elle un son doux et respectable.

« Je ne le dissimule pas, je me suis senti
» vivement touché. Mais j'ai eu honte
» d'être surpris dans cet accès de tendresse
» efféminée, -- une si grande honte que j'ai
» fait un effort pour le subjuguer aussi-tôt,
» et pour me tenir plus en garde à l'ave-
» nir. Cependant en ce moment j'ai plus
» qu'à demi regretté de ne pouvoir accor-
» der à cette charmante fille la satisfaction
» si méritée de jouir de son triomphe. Sa

» jeunesse, sa beauté, sa naïve innocence; » et cet air d'affliction, qui ne peut se » décrire ni se comparer.... Mais son indif- » férence, Belford! cette résolution de me » sacrifier à la malignité de mes ennemis! » cette hardiesse, d'avoir conduit son des- » sein par des voies si clandestines; -- tan- » dis que je l'aime à la fureur, -- que je la » révère jusqu'à l'adoration? C'est avec le » secours de ces idées que j'ai fait repren- » dre courage à mon traître de cœur. » Cependant je vois, que si le courage ne » l'abandonne point elle-même, il faut » qu'elle l'emporte. Elle a déja fait un lâche » de moi, qui n'ai jamais connu la lâcheté.»

Il finit sa quatrième lettre par des emportemens de fureur, à l'occasion du refus qu'elle a fait de lui laisser prendre un baiser. Il avoit espéré, comme il l'avoue, ne lui trouver que de la condescendance et de la bonté après ses propositions.

» C'est une offense, dit-il, que je n'ou- » blierai jamais. Compte que je m'en sou- » viendrai, pour armer mon cœur d'acier, » *et fendre le rocher de glace que j'ai à* » *traverser jusqu'au sien*; pour la payer » du dédain du mépris qu'elle a fait écla- » ter dans ses yeux en me quittant brus- » quement; après la conduite obligeante » que j'avois tenue avec elle; après mes » instances pour obtenir qu'elle me nom- » mât un jour prochain. Les femmes de » cette maison prétendent qu'elle me hait,

» qu'elle me méprise. Rien n'est si vrai.
» J'ouvre les yeux ; elle me hait, elle doit
» me haïr. Pourquoi ne suivrois-je pas le
» conseil qu'elles me donnent ? ..... Je ne
» serai pas long-temps, ma belle, méprisé
» de toi, et raillé des autres.

» Que je t'apprenne encore, *ajoute-t-il*
» *par forme de post scriptum*, que cet
» effort de sa part pour me quitter, si ses
» parens avoient voulu la recevoir, et la
» liberté qu'elle a prise dimanche dernier
» de faire venir un carrosse, dans la réso-
» lution peut-être de ne pas reparoître, si
» elle étoit sortie sans moi, (car ne m'a-
» t-elle pas déclaré qu'elle pense à se retirer
» dans quelque village voisin de la ville,
» où elle puisse se cacher en sûreté) m'ont
» alarmé si vivement, que je me suis hâté
» de donner de nouvelles instructions par
» écrit à mon valet et aux gens de la mai-
» son, sur la manière dont ils doivent se
» conduire, supposé qu'elle entreprît de
» s'évader dans mon absence. J'ai parti-
» culièrement instruit Wil de ce qu'il doit
» dire aux étrangers, s'il arrivoit qu'elle
» implorât l'assistance de quelqu'un pour
» favoriser sa fuite. Suivant les circons-
» tances, je joindrai d'autres précautions
» à ces ordres. »

LETTRE CLXXXVIII.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Jeudi, 18 *Mai.*

JE n'ai, ma chère amie, ni le temps, ni la patience de répondre à tous les articles de votre lettre, que je viens de recevoir. Les propositions de M. Lovelace sont l'unique chose qui me plaise de lui. Cependant, je pense comme vous, que la conclusion qui les termine n'a point la chaleur et l'empressement que nous devions en attendre. De ma vie je n'ai rien entendu ni rien lu, qui approche de sa patience, ayant son bonheur entre ses mains. Mais entre vous et moi, ma chère, je m'imagine que les misérables de sa sorte n'ont pas les mêmes ardeurs qu'on voit aux honnêtes gens. Qui sait, comme votre sœur Bella le disoit dans son dépit, s'il n'a pas une demi-douzaine de créatures dont il faut qu'il se défasse avant que de former un engagement pour la vie ? Au fond, je ne crois pas que vous deviez vous attendre à le voir honnête homme, avant sa grande année climatérique.

Lui, prendre prétexte pour des délais, d'un compliment qu'il est obligé de faire à Milord M.... et prendre du temps pour les articles ! lui, dont le caractère est de n'avoir jamais connu ce que c'est que la complai-

sance

sance pour ses proches ! Il me fait perdre patience. Vous dites bien vrai, ma chère, vous auriez eu besoin de l'intervention d'un ami, dans l'intéressante occasion qui faisoit le sujet de votre lettre d'hier matin. Mais sur ma parole, si j'avois été dans votre situation, et traitée comme vous me l'avez écrit, je lui aurois arraché les yeux ; après quoi j'aurois laissé à son propre cœur le soin de lui en apprendre la raison.

Plût au ciel que, sans être obligé de faire de compliment à personne, son jour heureux fût demain ! L'infâme ! après avoir commencé par vous faire sentir la nécessité du compliment ! et n'est-ce pas sur vous après cela qu'il rejette le délai ? le misérable qu'il est ! que mon cœur souffre !

Mais dans les termes où vous êtes ensemble, mes ressentimens contre lui sont hors de raison. Cependant je ne sais pas non plus s'ils le sont tant, puisque le plus cruel destin pour une femme est de se voir forcée de prendre un homme que son cœur méprise. Il est impossible que vous ne le méprisiez pas, pour le moins par intervalles. Néanmoins il a porté le poing au front, lorsque vous l'avez quitté avec une si juste colère : que son poing n'étoit-il une hache, et cette hache dans les mains de son plus mortel ennemi !

Je veux m'efforcer de tirer de ma tête quelque méthode, quelque invention pour vous délivrer de lui, et pour vous fixer

dans un lieu sûr, jusqu'à l'arrivée de votre cousin Morden; un expédient qui soit toujours sous votre main, et que vous puissiez suivre dans l'occasion. Vous êtes sûre, dites-vous, de pouvoir sortir quand il vous plaît, et vous l'êtes aussi que notre correspondance est à couvert? Cependant par les mêmes raisons que je vous ai représentées, et qui regardent votre réputation, je ne puis souhaiter que vous le quittiez, aussi long-temps qu'il ne vous donnera pas sujet de suspecter son honneur. Mais votre cœur, je le sais, seroit plus tranquille, si vous pouviez compter sur une retraite, dans le cas de la nécessité.

Je répète encore une fois, que je n'ai pas la moindre notion qu'il puisse ou qu'il ose former le dessein de vous outrager; mais il en faut donc conclure que c'est un fou, ma chère; voilà tout.

Puisque le sort néanmoins vous jette entre les mains d'un fou, soyez la femme d'un fou à la première occasion, et comme j'appréhende bien qu'il ne soit le fou le plus difficile à gouverner, comme sont tous les fous qui ont de l'esprit et de la vanité, prenez-le comme un châtiment, puisque vous ne sauriez le prendre comme une récompense; en un mot, comme un mari que le ciel vous donne, pour vous convaincre qu'il n'y a dans cette vie que des imperfections.

(¶) Enfin le résultat de ce que je vous

ai écrit, le voici : ou épousez-le, ma chère, ou débarrassez-vous d'eux tous, et de lui aussi.

Votre intention, dites-vous, est bien de commencer par lui, aussi-tôt que l'occasion s'en présentera. J'espère, comme je viens de vous l'annoncer, vous la fournir bientôt : et alors le combat sera entre vous et votre cœur.

Il est précisément de l'espèce d'hommes que notre sexe ne hait pas naturellement. Nous ne savons pas toujours ce qu'il est en notre pouvoir de faire ou de ne pas faire. Lorsqu'après avoir eu long-temps un objet important en vue, le moment critique de la décision arrive, et qu'il faut de nécessité choisir ou rejeter, alors peut-être commençons-nous à regarder autour de nous ; la vue confuse d'une perspective incertaine et ignorée nous effraye ; et après quelques combats, et quelques maux de cœur, nous finissons par rejeter cette nouveauté dont notre inexpérience s'alarme ; la crainte nous fait replier sur nous-mêmes, et nous prenons le parti de ramper, comme auparavant, sur la trace qui nous est familière et connue. (b)

Mon impatience sera extrême jusqu'à l'arrivée de votre première lettre.

ANNE HOWE.

LETTRE CLXXXIX.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi, 17 Mai.

L'AMITIÉ ne me permet pas de vous cacher ce qui vous intéresse autant que la lettre que je vous communique. Vous y verrez ce qu'on appréhende de vous, ce qu'on désire de vous, et combien tous vos proches ont à cœur que vous teniez une conduite honorable avec Miss Clarisse Harlowe : ils me font l'honneur de m'attribuer sur vous un peu d'influence. Je souhaiterois de toute mon ame d'en avoir autant dans cette occasion, qu'ils veulent bien le croire.

Qu'il me soit permis, Lovelace de t'exhorter encore une fois avant qu'il soit trop tard, avant que la mortelle offense soit commise, à faire de sérieuses réflexions sur les graces et le mérite de cette Dame. Puissent tes fréquens remords en produire à la fin un solide ! Puissent ton orgueil et la folle légèreté de ton cœur ne pas ruiner les plus blles espérances ! Sur ma foi, Lovelace, il n'y a que vanité, illusion et sottise, dans tous nos systêmes de libertinage. Nous deviendrons plus sages en vieillissant. Nous jetterons les yeux en arrière sur nos folles idées d'à présent, et voyant notre jeunesse dissipée nous nous

mépriserons nous-mêmes, lorsque nous nous rappellerons les engagemens honorables que nous aurions pu former; toi particulièrement, si tu laisses échapper de tes mains une femme incomparable, pure depuis le berceau, constamment noble dans ses actions et dans ses sentimens, si inviolablement attachée à ses devoirs, à son respect si mal récompensé pour le plus déraisonnable des pères. Quelle femme, pour l'heureux homme qui aura l'honneur de lui faire prendre ce titre!

(¶) Quelles alarmes n'aurois-tu pas eu sujet d'avoir, si elle avoit pu céder à des motifs insensés ou frivoles, et qui auroient rendu la victoire de tout autre homme, qui l'auroit assiégée d'importunités, aussi facile que la tienne?

Nous savons tous quelles sont les ressources et les talens de ton génie inventif: nous savons à merveille, que tu as une tête *faite pour imaginer*, *et un cœur capable d'exécuter*. N'ai-je pas appelé le tien *le cœur le plus intrigant* de l'univers? Et je lui ai donné ce titre en connoissance de cause. Que veux-tu de plus? Pourquoi voudrois-tu qu'il fût le plus scélérat, en même temps qu'il est le plus fécond en ressources? Epouse-la, et quand tu seras marié, fais-lui connoître quelle foule de stratagêmes tu avois en réserve, et tout prêts à faire jouer? Prie-la de ne te pas haïr pour cette confidence, et assure-

la que tu y as renoncé par remords, et par justice pour son mérite extraordinaire; donne-lui lieu de se féliciter d'avoir subjugué un cœur si capable de ce qu'il te plaît de nommer *de glorieux attentats*? Ce sera pour elle un triomphe; c'en sera un aussi glorieux pour toi le sien sera de t'avoir vaincu; le tien, de t'être vaincu toi-même. (b)

Considère aussi ce qu'elle souffre pour toi. Actuellement, tandis que tu machines sa ruine, du moins dans le sens qu'elle attache à ce terme, ne gémit-elle pas sous la malédiction d'un père, qu'elle ne s'est attirée qu'à l'occasion et pour l'amour de toi? Voudrois-tu donner sa force et son effet à cette malédiction; qui autrement ne peut en avoir aucun?

Et de quoi, Lovelace, se flatte ici ton orgueil? Toi, qui t'imagines follement que toute la famille des Harlowes, et celle-même des Howes, ne sont que des machines, que tu fais servir, sans qu'elles le sachent, à tes projets de libertinage et de vengeance; qu'es-tu de plus ou de mieux toi-même, que l'instrument d'un frère implacable, et d'une envieuse sœur, employé à perpétuer les disgraces de la plus excellente sœur du monde! Tu sers leurs bassesses et leurs vues sordides. Peux-tu souffrir, Lovelace, qu'on te regarde comme l'automate de ton ancien ennemi James Harlowe? N'es-tu pas même la dupe d'une

ame encore plus vile ? Ce Joseph Leman, qui se sert bien plus par tes libéralités, qu'il ne te sert toi-même par le double rôle que tu lui fais jouer. Ajoute que tu es aussi l'agent de l'enfer, qui peut seul te récompenser comme tu le mérites, et qui n'y manquera pas, je t'assure, si tu persistes dans ton noir dessein, et si tu l'exécutes.

Quel autre que toi pourroit faire avec autant d'indifférence que j'en remarque dans tes expressions, les questions que tu me fais dans ta dernière lettre ? Relis-les ici, cœur plus dur que le diamant ! « Où » fuiroit-elle pour m'éviter ? Ses parens » ne la recevront point ; ses oncles ne » fourniront point à sa subsistance ; sa chère » Norton dépend d'eux et ne peut rien » pour elle ; Miss Howe n'oseroit la rece- » voir ; elle n'a point à Londres d'autre » ami que moi, et la ville est un pays étran- » ger pour elle (*). » Quel cœur doit être celui qui est capable de se faire un triomphe d'une si profonde détresse, où elle ne se trouve plongée que par tes inventions et tes artifices médités ? Et quelle douce, mais triste réflexion, que la sienne, qui a presque amolli ta dureté, à l'occasion du nom de père, sous lequel tu lui proposois Milord M.... pour le jour de la célébration ? Sa tendre jeunesse lui faisoit souhaiter un père, lui faisoit espérer un ami. Ah ! cher

(*) Voyez Lettre CLXXV de ce vol.

Lovelace, peux-tu te résoudre à devenir, au lieu du père que tu lui as ravi, un démon pour elle ?

Tu sais que je n'ai aucun intérêt, que je ne puis avoir aucune vue ; en souhaitant que tu rendes justice à cette admirable fille ? Pour l'amour de toi-même, je t'en conjure encore une fois, pour l'honneur de ta famille, pour celui de notre espèce humaine, soit juste à l'égard de Clarisse Harlowe.

N'importe, si ces instances de ma part conviennent ou non à mon caractère. J'ai été et je suis encore assez méchant. Si tu reçois mon conseil, qui est, comme tu le verras dans la lettre de ton oncle, celui de toute ta famille, peut-être en prendras-tu droit de me reprocher que tu n'es pas plus méchant que moi. Mais si tu rejettes mes conseils, et si tu causes la ruine de tant de vertus, toute la méchanceté réunie d'une légion de diables, lâchés dans une troupe d'ames innocentes, avec plein pouvoir de nuire, ne commettroit pas autant de mal, ni de mal aussi noir que celui dont tu veux te rendre coupable.

On dit ordinairement que la vie d'un monarque assis sur son trône n'est pas en sûreté, s'il se trouve quelque désespéré qui méprise la sienne. On peut dire de même que la vertu la plus pure n'est point à couvert, s'il se trouve un homme qui compte pour rien son propre honneur, et qui se fasse un jeu des protestations et des vœux les plus sacrés.

Tu peux par tes ruses, tes chicanes, tes fausses couleurs, toi qui es pire en amour que le plus déterminé pirate, vaincre une pauvre fille que tu as trouvé le moyen d'embarrasser dans tes filets, et que tu as privée de toute sorte de protection. Mais considère combien il seroit plus juste et plus généreux à son égard, plus noble pour toi, de te vaincre toi-même.

Il importe peu, je le répète, que mes actions passées ou futures répondent à mon *sermon*, comme tu nommeras peut-être ce que je t'écris. Mais voici ce que je te promets solemnellement : lorsque je rencontrerai dans une femme la moitié des perfections de Miss Harlowe, je prendrai l'avis pour moi et je me marierai, si elle me fait la faveur de m'accepter. Il ne m'arrivera pas de vouloir éprouver son honneur aux dépens du mien. En d'autres termes, je ne dégraderai point une excellente fille, à ses propres yeux par d'injustes épreuves, lorsque je n'aurai aucune raison de la soupçonner. Et j'ajoute, (par rapport à ton idée de *génie*, à la merveilleuse utilité qu'on peut tirer, à ton avis, de l'épreuve d'une fille sage et innocente, plutôt que de celles que dans ta belle humeur tu compares aux foibles mésanges, au peuple des oiseaux vulgaires (*)) que je me flatte de n'avoir point à me reprocher une seule fois dans

(*) Voyez Lettre CLXXI de ce vol.

ma vie, d'avoir ruiné les mœurs d'aucune personne de ce sexe, qui ne fût pas corrompue sans moi. C'est être assez coupable que de contribuer à la continuation du désordre dans les malheureuses qui s'y sont déja livrées, et d'empêcher qu'elles ne se relèvent; lorsqu'une fois elles sont tombeés.

Enfin quelque parti que l'esprit infernal, dont tu suis l'étendard, puisse te faire prendre à l'égard de cette incomparable personne, j'espère que tu en useras avec honneur par rapport à la lettre que je te communique, entre Milord M.... et moi. Ton oncle désire, comme tu le verras, que je te laisse ignorer qu'il m'a écrit sur cette matière, et cela par des raisons que je ne crois pas fort à ta gloire. Je me flatte aussi que tu prendras les marques de mon zèle honnête pour ton bien dans leur vrai sens. Ton véritable ami

BELFORD.

LETTRE CXC.

Incluse dans la précédente.

Milord M.... à M. BELFORD.

Lundi, 15 Mai.

MONSIEUR,

Si quelqu'un au monde a de l'ascendant sur l'esprit de mon neveu, c'est vous. Cette raison me porte à vous écrire, pour

vous demander votre entremise dans l'affaire qui est entre lui et la plus accomplie de toutes les femmes ; du moins suivant le témoignage que tout le monde lui rend, *et ce que tout le monde dit, doit être la vérité*. (*)

J'ignore qu'il ait aucun mauvais dessein sur elle ; Mais je connois trop bien son caractère, pour ne pas être alarmé d'un si long délai. Nos Dames ont eu quelque temps les mêmes craintes. Ma sœur Sadleir en particulier, (vous savez que c'est une femme sage) prétend que dans les circonstances présentes le délai doit moins venir de la Demoiselle que de lui. Il est certain qu'il a toujours eu une violente antipathie pour le mariage. Qui sait s'il ne pense point à lui jouer quelque mauvais tour, comme il en a joué à tant d'autres ? S'il y avoit quelque chose de pareil à craindre, le mieux seroit de le prévenir à temps ; car, *après l'évènement, le conseil vient trop tard*.

Il a toujours eu la folie et l'impertinence de se moquer du goût que j'ai pour les proverbes. Mais moi qui les regarde comme la sagesse de toutes les nations et de tous les siècles, rassemblée dans un petit nombre de paroles, je n'ai pas honte d'employer un langage qui souvent contient

(*) M. Lovelace a déja fait remarquer que son oncle étoit un homme simple, et grand partisan des proverbes.

plus de bonne morale que les ennuyeuses harangues de la plupart de nos prédicateurs et de nos moralistes. Qu'il en rie, s'il le veut. Vous et moi, M. Belford, nous savons mieux penser. *Quoique vous hantiez un loup, vous n'avez pas appris à hurler avec lui.*

Cependant, il ne faut pas lui faire connoître que je vous aie écrit là-dessus. J'ai honte de le dire; mais il m'a toujours traité comme un homme d'un sens fort extraordinaire : et peut-être n'auroit-il pas bonne opinion du meilleur conseil du monde, s'il savoit qu'il vînt de moi.

Je suis sûr pourtant qu'il n'a aucune raison de me mépriser comme il fait. Il se trouvera bien d'être mon neveu, s'il me survit; quoiqu'un jour il m'ait dit en face, que je pouvois disposer à mon gré de mon bien; et que pour lui il aimoit autant sa liberté, qu'il méprisoit l'argent. (¶) Et une autre fois encore, en me riant au nez et me rejetant proverbe pour proverbe, que l'homme qui n'avoit pas besoin d'emprunter ni de flatter, ne dépendoit de personne. (§) Il s'est imaginé, je suppose, que *je ne pouvois le couvrir de mes aîles, sans le piquer de mon bec.* Cependant, je ne l'ai jamais piqué sans quelque forte raison; et Dieu sait que je lui donnerois mon sang, s'il vouloit s'attacher un peu à m'obliger en faisant son propre bien. Car c'est tout ce que je désire de lui. Il est

vrai que c'est sa pauvre mère qui l'a gâté la première, et moi ensuite qui ai eu trop d'indulgence pour lui. Belle reconnoissance, direz-vous *de rendre le mal pour le bien !* Mais telle a toujours été sa méthode. (¶) C'est un proverbe bien vrai, et qu'il a vérifié à la lettre, que celui qui dit: *Les enfans quand ils sont petits, font des sots de leurs père et mère, et des fous, quand ils sont grands.* Si ses père et mère avoient vécu, pour voir ce que j'ai vu de lui, ils seroient devenus fous en effet (♭).

Comme tout le monde parle avec admiration de la rare prudence et de la bonté de cette jeune personne, ce mariage pourroit tout réparer. Si vous trouviez le moyen de l'y déterminer, je le mettrois en état de rendre les articles aussi aventageux qu'il peut les souhaiter, et je ne serois pas éloigné d'y joindre encore la possession actuelle d'une fort belle terre. (¶) Je ne suis point un avare, il le sait. Et dans la vérité, peut-on mieux comparer un avare *qu'à un chien qui tourne la broche pour les autres* (♭).

Pourquoi suis-je au monde, comme je le dis souvent, si ce n'est pour le voir marié et bien établi, lui et mes deux nièces? Puisse le ciel lui inspirer de meilleurs principes, et à son cœur, plus de bonté et de réflexion!

Si les délais viennent de lui, je tremble pour la Demoiselle. S'ils viennent d'elle comme il l'écrit à ma nièce Charlotte, je

souhaiterois qu'on fît entendre à cette jeune personne, que *les délais sont dangereux*. Toute accomplie qu'elle est, elle ne doit pas faire trop de fond sur son propre mérite, avec une tête si variable et un ennemi si déclaré du mariage. *Le mérite et la récompense*, c'est ce dont je peux l'assurer *se trouvent rarement ensemble.*

Mais qu'il se souvienne, lui, *que si la vengeance marche à pas de tortue, elle frappe avec des mains de fer.* Il pourra l'éprouver s'il se conduit mal dans cette occasion. Quelle pitié, qu'avec tant de lumières et de talens, il ne fût jamais qu'un vil libertin! Hélas! hélas! *Une poignée de bonne vie vaut mieux que plein muid de savoir* (*).

Vous pouvez hazarder, comme son ami, que s'il me provoquoit trop, il n'est pas encore trop tard pour me marier. Mon vieil ami Wycherley prit le même parti dans un âge plus avancé que le mien, pour faire enrager son neveu. Et malgré ma maudite goutte, je pourrois avoir encore un ou deux enfans. J'avoue même qu'il m'en est venu souvent la pensée, l'orsqu'il m'a causé quelque chagrin extraordinaire. Mais cette pensée n'a pas tenu jusqu'à présent, en faisant réflexion que les enfans d'un homme ou trop jeune, ou trop vieux (quoique je ne sois pas non plus si vieux)

(*) Vieux proverbe francois, que les Anglois ont adopté en propres termes.

ne vivent pas long-temps, et *qu'un vieillard qui épouse une jeune femme, travaille*, dit-on, *à creuser sa fosse*. Cependant qui sait si le mariage ne seroit pas bon contre l'humeur goutteuse dont je suis tourmenté ?

(¶) On ne peut pas tout avoir : les biens de ce monde sont partagés. Vous, M. Belford, vous êtes un homme de savoir; moi, je suis Pair. Je vous en prie, cherchez (comme vous en connoissez mieux que moi la manière) à lui inculquer et à lui faire sentir la force des sages sentences qui suivent, aussi bien que de celles que j'ai déja citées. Mais employez-les avec ménagement, de peur qu'il ne reconnoisse *dans quel carquois vous avez pris vos flèches*.

Les voici. « Heureux l'homme qui reconnoît ses folies dès sa jeunesse. Celui qui vit bien, vit long-temps. » Et encore : « une année de mauvaise vie, en coûte sept de repentir. » Et cet autre proverbe espagnol ; « Celui qui voit bien, voit bien loin. » Bien loin en effet; car on peut dire qu'il voit jusque dans l'éternité. Mais en voici un bien beau. « L'homme qui perit dans des dangers inutiles, est le martyr du diable. » Une autre sentence que j'ai recueillie à Madrid, lorsque j'accompagnai le Lord Lexington dans son ambassade en Espagne, pourroit enseigner à notre neveu plus de pitié et de compassion, qu'il n'est, je crois, dans

son caractère d'en montrer. « Celui qui a pitié d'un autre, se souvient de soi-même.» Je suis bien sûr, par exemple, qu'il a éprouvé cent fois la vérité de celui-ci. « Quand on fait ce qu'on veut, on fait rarement ce qu'on doit. » En voici un autre qui n'est pas non plus indigne de son attention. « Les folies de la jeunesse se sentent dans la vieillesse. » Mon infernal goutte, Dieu veuille m'assister! -- mais je ne veux pas achever. Je me souviens que vous même, M. Belford, me faisant un jour compliment sur mon goût pour les sentences pleine de moële et de sens, vous me dites une chose qui me donna une haute opinion de vous. La voici. « Les hommes d'esprit, » disiez-vous, seront plutôt convaincus » par une courte sentence, que par de » longs sermons, parce que ces sentences » entrent dans le cœur, et y tiennent; » au lieu que les longs discours, quelque » bons, quelque beaux qu'ils soient, lassent l'attention : une bonne chose en fait » oublier une autre, et à la fin, il ne reste » rien dans la mémoire. » (b)

Fasse le Ciel, M. Belford, que vos bons conseils fondés sur les ouvertures que je viens de vous donner, pénètrent son cœur, et l'excitent à prendre un parti aussi avantageux pour lui-même, que nécessaire pour l'honneur de cette admirable personne, dont je souhaiterois qu'il eût déja fait sa femme. Alors, si je puis, je renoncerai tout-à-fait au mariage.

S'il étoit capable d'abuser de la confiance qu'elle a eue pour lui, je serois le premier à solliciter la vengeance du ciel sur sa tête. *Raró, raró....* J'ai oublié tout mon latin, mais je crois que c'est : *rarô antecedentem celestum de seruit pede pœna claudo.* Lorsque le vice marche devant, tôt ou tard la vengeance le suit. Mais je suis bien bon de vous traduir cela.

Je ne vous fait pas d'excuse pour la peine où je vous engage. Je sais combien vous êtes de ses amis et des miens. Vous ne pouvez jamais nous rendre un plus grand service à tous deux, qu'en pressant ce mariage de tout votre pouvoir. Avec quelle joie je vous reverrai à mon château après le succès ! En attendant, j'ai une impatience extrême d'apprendre que vous avez l'espérance de réussir auprès de lui. Je suis, mon cher Monsieur, votre etc. M.***

M. Lovelace ne s'étant pas hâté de répondre à cette lettre de remontrances, M. Belford lui en écrivit une autre, où il lui marquoit la crainte qu'il avoit de lui avoir déplu par son honnête franchise. Il lui dit, « je passe fort tristement » mon temps ici à Watford aupres de mon » oncle mourant ; j'ai donc besoin plus que » jamais de n'être pas privé de tes lettres. » pourquoi me punirois-tu, ajoute-t-il » d'avoir plus de conscience et de remords » que toi, qui ne t'es jamais fait un hon-

» neur d'en avoir? D'ailleurs j'ai à te faire » un récit assez triste, qui regarde notre » ami Belton et sa Thomassine, et qui » offre une bonne leçon pour tous ceux qui » ont le goût d'entretenir des maîtresses.

» J'ai reçu depuis peu des lettres de nos » trois associés. Ils ont toute ta méchan- » ceté, sans avoir ton esprit. Deux des » trois se ventent de quelque nouvelles » scélératesses, qui me paroissent mériter » la corde, si le succès répond à leurs » espérances.

» Je suis fort éloigné de haïr l'intrigue » par principes. Mais que des personna- » ges aussi gauches s'avisent de former » des plans et de les confier au papier » sans cette assaisonnement et ce sel piquant » qui est ton talent, je t'avoue que j'en » suis révolté, et que leurs lettres me » choquent beaucoup. Pour toi, Love- » lace, quand tu t'obstinerois à suivre ton » misérable système sur la beauté qui est » sous ta puissance, ne refuse pas ton » agréable correspondance pour ranimer » un peu mon cœur abattu, s'il te reste » quelque désir d'obliger ton mélancoli- » que ami »

BELFORD.

LETTRE CXCI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi au soir, 19 Mai.

LORSQUE je me suis ouvert si librement avec toi et que je t'ai déclaré que ma principale vue est uniquement de mettre la vertu à l'épreuve ; ce que sa vertu, si elle est solide ; ne doit pas redouter ; et que le mariage sera sa récompense, du moins si après mon triomphe, je ne puis parvenir à lui faire goûter avec moi la vie des honnêtes gens, (*) que tu sais être le vœu de mon cœur : je suis étonné de te voir revenir sans cesse à ton dégoûtant verbiage.

Je pense comme toi que dans quelque temps, lorsque je serai devenu *plus sage*, je conclurai « qu'il n'y a que vanité, » folie, extravagance dans mes systêmes » libertins d'aujourd'hui. Mais à quoi cela » revient-il, si ce n'est à dire quil faut » d'abord que je devienne plus sage ? »

Mon dessein n'est pas du tout *de laisser échapper de mes mains cette incomparable fille*. Es-tu capable de dire à sa louange la moitié de ce que j'ai dit et de ce que je ne cesse de dire et d'écrire ? Son tyran

(*) On a déja vu que c'est là le nom que Lovelace et sa société donnoient au concubinage.

de père l'a chargée de sa malédiction ; cette charmante fille ! parce qu'elle l'a privé du pouvoir de la forcer à prendre un homme qu'elle déteste. Tu sais que de ce côté là le mérite qu'elle s'est acquis dans mon cœur est des plus médiocres. Que son père soit un tyran, est-ce une raison pour moi de ne pas mettre à l'épreuve une vertu que j'ai dessein de récompenser ? Pourquoi, je te prie, ces réflexions éternelles sur une si parfaite créature, comme s'il te paroissoit certain qu'elle succombera dans l'épreuve ? Tu me répètes dans toutes tes lettres qu'embarrassée comme elle est dans mes filets, sa chûte est infaillible : et c'est sa vertu néanmoins que tu fais servir de prétexte à tes inquiétudes.

Tu me nommes l'*instrument* du vil James Harlowe ! que je suis tenté de te maudire ! oui, oui, je suis l'instrument de cet odieux frère ; de cette sœur jalouse : mais attends la fin, et tu verras quel sera le sort de l'un et de l'autre.

Ne te fais pas, je t'en prie, une arme contre moi d'une sensibilité que j'ai reconnue ; sensibilité qui te jette en contradiction, lorsque tu reproches ensuite à ton ami d'avoir un cœur *de diamant* ; enfin une sensibilité que tu ne connoîtrois guère, si je ne te l'avois communiquée.

Ruiner tant de vertus ! m'oses-tu dire. Insupportable monotie ! et puis tu as

le front d'ajouter : « que la vertu la plus » pure peut être ruinée par ceux qui n'ont » aucun égard pour leur honneur, et qui » se font un jeu des sermens les plus » solemnels. » Quel seroit, à ton avis, la vertu qui pourroit être ruinée sans sermens? Le monde n'est-il pas plain de ces douces tromperies; et depuis nombre de siècles, les sermens des amans ne passent-ils pas pour un jeu? D'ailleurs les précautions contre la perfidie de notre sexe, ne font-elles pas une partie essentielle de l'éducation des femmes?

Mon dessein est de tâcher de me vaincre moi-même; mais il faut que je tente auparavant si je ne puis pas vaincre la belle Clarisse. Ne t'ai-je pas dit que l'honneur de son sexe est intéressé dans cette épreuve?

Lorsque tu rencontreras dans une femme la moitié seulement de ses perfections, tu te marieras. Marie-toi, mon ami.

Une fille est-elle donc *dégradée par l'épreuve*, lorsqu'elle y *résiste?*

Je suis bien aise que tu te fasses un reproche de ne pas travailler à la conversion des pauvres misérables qui ont été corrompues par d'autres que par toi. Ne crains pas les récriminations auxquelles tu pourrois t'attendre, Belford, lorsque tu te vantes de n'avoir jamais ruiné les mœurs d'une jeune créature que tu ayes crue capable de demeurer sage. Ta consolation me paroît celle d'un cœur hottentot, qui

aime mieux exercer sa gloutonnerie sur des restes impurs, que de réformer son vice. Mais toi, qui fait le prude, dis-moi, aurois-tu respecté une fille telle que mon bouton de rose, si mon exemple ne t'avoit pas piqué d'honneur? Et ce n'est pas la seule fille que j'aie épargnée. Lorsqu'on a reconnu mon pouvoir, qui est plus généreux que ton ami?

« C'est la résistance qui enflame les dé-
» sirs, qui aiguise les traits de l'amour, et
» attire ses feux. Il est désarmé, lorsqu'il
» n'a rien à vaincre : il languit, il perd le
» soin de plaire. » (*)

Les femmes ne l'ignorent pas plus que les hommes. Elles aiment de la vivacité dans les soins qu'on leur rend, et voilà pourquoi elles gardent avec tant de précaution le fruit doré des jardins de cythère: c'est pour en rendre la conquête plus difficile. (**) Delà vient, pour le dire en passant que l'amant complaisant, empressé, est si souvent préféré au froid mari qui n'adore plus. Cependant le beau sexe ne considère pas que c'est la variété et la nouveauté qui donnent cette ardeur et ces dévouemens empressés; et que si le libertin étoit aussi accoutumé que l'époux à leurs faveurs elles ne lui seroient pas moins indifférentes. Il y seroit (comme il l'est pour sa femme, s'il est marié) aussi indif-

(*) Quatre vers.

(**) Deux autres vers.

férent que le mari. (¶) Et le mari à son tour, vis-à-vis d'une autre femme que la sienne, prendroit toute l'ardeur du libertin. Que les belles prennent cette leçon d'un Lovelace, qu'elles s'étudient à se rendre toujours aussi nouvelles, aussi piquantes, aussi prévenantes pour un mari, qu'elles sont jalouses de le paroître aux yeux d'un amant. Et alors l'amant libertin, que toute les femmes aiment, se conservera plus long-temps dans le mari, qu'il ne fait ordinairement. (❡)

Revenons. Si ma conduite ne te paroît pas assez justifiée par cette lettre, et par tes dernières, je te renvoie à celle du 13 avril. (*) Je te supplie, Belford, de ne me pas mettre dans la nécessité de me répéter si souvent. Je me flatte que tu relis plus d'une fois ce que je t'écris.

Tu me fais assez bien ta cour, lorsque tu parois craindre mon ressentiment, jusqu'à ne pouvoir être tranquille si je laisse passer un jour sans lettre. C'est ta conscience, je le vois clairement, qui te reproche d'avoir mérité ma disgrace; et si elle t'en a convaincu, peut-être empêchera-t-elle que tu ne retombes dans la même faute. Tu feras bien d'en tirer ce fruit; sans quoi, prends garde que, sachant à présent comment je puis te punir, je ne le fasse quelque fois par mon silence, quoique je prenne autant de plaisir à t'écrire sur ce charmant

(*) Voyez Lettre CIX, vol. 4.

sujet, que tu peux en prendre à me lire.

(¶) Quand j'étois enfant, si un chien avoit peur de moi, et prenoit la fuite, je cherchois autour de moi une pierre, un bâton, ou si rien ne s'offroit sous ma main, j'agitois mon chapeau après lui, afin de donner du moins une cause à sa peur. Que signifie le pouvoir, si l'on n'en fait pas usage? (b)

Marque à Milord que tu m'as écrit; mais garde-toi de lui envoyer la copie de ta lettre. Quoiqu'elle ne contienne qu'un tas de raisonnemens, mal digérés, il pourroit croire y voir quelque raison et quelque force. Les plus pauvres argumens nous paroissent invincibles lorsqu'ils favorisent nos désirs. L'imbécille Pair est loin de s'imaginer que cette beauté soit rebelle à l'amour. Il est persuadé au contraire, et tout l'univers pense comme lui, qu'elle s'est engagée volontairement sous mon étendart. Qu'en arrivera-t-il? que je serai blâmé, et qu'on la plaindra, s'il arrive quelque malheur.

Mais puisque Milord paroît avoir ce mariage si à cœur, j'ai déja pris le parti de lui écrire, pour lui apprendre: » que » ma malheureuse réputation inspire à ma » belle des défiances qui ne sont pas trop » généreuses; qu'elle regrette son père et » sa mère, et que son penchant la porte» roit plutôt à retourner au château d'Har» lowe qu'à se marier; qu'elle appréhende » même

» même que la démarche qu'elle a faite
» de partir avec moi, n'ait fait prendre
» une mauvaise idée d'elle aux dames
» d'une maison aussi distinguée et aussi
» honorable que la nôtre. Je le prie de
» m'écrire une lettre que je puisse lui
» montrer : quoique ce point, lui dis-je,
» demande d'être touché délicatement. Je
» lui laisse la liberté de me traiter aussi
» mal qu'il voudra, et je l'assure que je
» recevrai tout de bonne grace, parce que
» je sais qu'il a du goût pour m'écrire d'un
» *style correctif*. Je lui dis que pour les avan-
» tages qu'il me destine, il est le maître de
» ses offres ; que je lui demande l'honneur
» de sa présence à la célébration, afin que
» je tienne de sa main le plus grand bon-
» heur qu'un mortel puisse m'accorder. »

Je n'ai pas déclaré absolument à ma charmante, que mon dessein fût d'écrire ainsi à Milord, quoique je lui aie fait entrevoir que je prendrois cette résolution. Ainsi ce ne sera qu'à la dernière nécessité que je produirai la réponse que j'attends de lui. S'il te faut parler naturellement, je ne serois pas bien aise d'employer des noms de ma famille pour avancer mes autres desseins. Cependant, je dois tout assurer, avant que de jeter le masque. N'est-ce pas là le motif que j'ai eu en amenant la belle ici ? Tu vois, par conséquent, que la lettre du vieux Pair ne pouvoit venir plus à propos. Je t'en remercie.

A l'égard de ses sentences, il est impossible qu'elles produisent jamais un bon effet sur moi. J'ai été suffoqué de bonne heure *par sa sagesse des nations.* Dans mon enfance, je ne lui ai jamais fait aucune demande, qui n'ait fait sortir un proverbe de sa bouche ; et si le sens de la sage maxime tournoit au refus, jamais je ne pouvois obtenir la moindre faveur. J'en avois conçu tant d'aversion pour le seul mot de *proverbe ;* qu'aussi-tôt qu'on m'eut donné un précepteur, qui étoit un fort honnête ministre, je lui déclarai que jamais je n'ouvrirois ma Bible, s'il ne me dispensoit d'en lire un des plus sages traités, contre lequel néanmoins je n'avois d'autre sujet d'objection que son titre de *proverbes.* Pour Salomon, je l'avois pris en haine ; non à cause de sa polygamie, mais parce que je me le représentois comme un vieux maussade personnage, tel que mon oncle.

Laissons, je te prie, les vieux dictons aux vieilles gens. Que signifient tes ennuyeuses lamentations sur la maladie de ton parent ? Tout le monde ne convient-il pas qu'il n'en peut revenir ? Le plus grand service que tu aurois à lui rendre, seroit d'abréger sa misère. J'apprends qu'il est encore infesté de médecins, d'apothicaires et de chirurgiens ; que toutes les opérations ne peuvent pénétrer jusqu'au siège du mal, et qu'à chaque visite, à cha-

que sacrification, ils prononcent sur lui la sentence d'une mort inévitable. Pourquoi donc prennent-ils plaisir à faire durer ses tourmens? N'est-ce pas pour enlever davantage de sa toison bien vivante, plutôt que des lambeaux de sa chair morte? Lorsqu'un malade est désespéré, il me semble qu'on devroit cesser de payer les médecins. Tout ce qu'ils prennent à présent, n'est-ce pas un vol qu'ils font aux héritiers? Si le testament est tel que tu le souhaites, que fais-tu près du lit d'un moribond?) Il t'a fait appeler, dis-tu, pour lui fermer les yeux! Ce n'est qu'un oncle, après tout. Rien de plus.

(¶) Voyons; si je ne me trompe, c'est dans la Bible, ou dans quelqu'autre bon livre. Ne seroit-ce point dans Hérodote? ou dans Joseph, je crois: auteur demi-sacré, demi-profane. Il nous parle d'un roi de Syrie, qui fut tiré de peine par son premier ministre, ou par un homme qui méritoit de l'être en faveur de son invention. L'histoire dit, si je m'en souviens bien, qu'il étendit un drap mouillé sur la face du roi, ce qui l'acheva, et qu'il régna à sa place. Cet homme n'étoit pas un sot! peut-être que ce drap mouillé est dans l'original ce que nous appelons *Laudanum*, potion qui glace et engourdit les facultés, comme le drap moillé fit la face du royal patient: et le traducteur n'aura su comment rendre ce mot. (¶)

Mais de quel air tu te signes, comme un Sancho abandonné, *mon mélancolique ami !* de quoi mélancolique ? de voir un mourant ! d'être témoin d'un combat entre un vieillard et la mort ! je te croyois plus homme. Toi, qu'une mort aiguë, que la pointe d'une épée n'effraie pas, être si consterné des suites d'une maladie chronique ! Les sacrificateurs s'exercent tous les jours : sur quoi ? sur un cadavre. Je te prie, prends exemple, pour employer ici le style des anciens, des rois bouchers, des bourreaux fameux, pires mille fois que tom ami Lovelace, qui font dans l'espace d'un jour, dix mille veuves et deux fois autant d'orphelins. Apprends d'eux à soutenir la vue d'une seule mort.

(¶) Mais es-tu sûr, camarade, que ce soit un corps *mortifié* ? Mon oncle aussi m'avoit donné des espérances d'une pareille maladie, qui de la racine s'étend au tronc ? Mais hélas : elle a dégénéré en simples accès de goutte ; et c'est moi qui ai été *mortifié*, au lieu de lui. -- J'ai ouï dire que le quinquina donné à des doses convenables arrêtoit les progrès de la gangrène et finissoit par la guérir. Fais-bien entendre au chirurgien de ton oncle, qu'il lui en coûtera plus que ses oreilles, s'il s'avise d'ordonner un seul grain de quinquina. (b)

Je souhaiterois que mon oncle m'eût donné l'occasion de te fortifier par un

meilleur exemple ; tu aurois vu jusqu'où j'aurois poussé le courage ; et si je t'avois écrit dans cette conjoncture, voici comment j'aurois fini ma lettre. J'espère que le vieux Troyen est heureux ; dans cette espérance je le suis aussi, et en conséquence ton joyeux ami

LOVELACE.

Ne t'appésantis pas toujours sur le même sujet, Belford. Raconte-moi l'histoire du pauvre Belton. Si mes services peuvent lui être utiles, dis-lui qu'il peut disposer de ma bourse et de ma personne, mais plus librement néanmoins de ma bourse : car le moyen de quitter ma déesse ! Je donnerai ordre à mes vassaux de se tenir prêts à t'obéir. Si vous avez besoin d'un chef, vous me le ferez savoir ; sinon, je me charge pour ma part de tous les frais.

LETTRE CXCII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi, 20 Mai.

N'ATTENDS pas un seul mot de réponse aux propos d'un libertin déterminé, tel que tu t'es montré dans ta dernière lettre d'hier au soir. J'abandonne ta charmante infortunée à la protection de cette puissance, qui seule peut faire des miracles, et à la force de son propre mérite. Je ne suis pas encore sans espérance que l'une ou

l'autre de ces deux ressources la sauveront.

Il faut te raconter, comme tu le désires, l'histoire du pauvre Belton. Je le ferai d'autant plus volontiers, qu'elle m'a jeté dans une suite de réflexions sur notre vie passée, sur notre conduite présente, et sur nos vues futures, qui peuvent nous être utiles à tous deux, si je puis donner quelque poids aux idées dont je suis rempli.

Le malheureux Belton m'est venu voir jeudi dernier, dans la triste situation où je suis. Il a commencé par des plaintes de sa mauvaise santé et de l'abattement de ses esprits, de sa toux étique et de son crachement de sang, qui ne fait qu'augmenter, après quoi il est entré dans le récit de son infortune.

L'aventure est détestable, et ne sert pas peu à aggraver ses autres maux. On a su que sa Thomassine (qui vraiment voudroit se faire rebatiser, vous m'entendez, afin que le son de son nom approchât plus du nom de l'homme dont elle se prétendoit amoureuse folle) a pendant plusieurs années filé une intrigue avec un quidam, qui avoit été valet d'écurie chez son père, aubergiste à *Darking*. Et dont elle a fait un *Monsieur* aux dépens du pauvre Belton; elle a si bien conduit sa barque, qu'ayant eu l'art de se faire établir son caissier, elle n'a pu rendre compte de plusieurs grosses sommes qu'il croyoit à sa disposition, et qu'il avoit confiées à sa garde, dans le des-

sein de rembourser une rente dont est grevé le patrimoine qu'il a dans le comté de Kent, qu'il avoit à cœur de libérer ; ce qui lui devient impossible à présent ; et bientôt le terme fatal expire. Et comme elle passe depuis si long-temps pour sa femme, il ne sait quel parti prendre à son égard, ni par rapport à deux petits enfans, pour lesquels il avoit une si vive tendresse, les supposant de lui, tandis qu'à présent il commence à douter s'il y a quelque part.

(¶) Ainsi, Lovelace, n'entretiens point de maîtresses. Ce n'est pas là un genre de vie à choisir. « Un homme peut bien entre» tenir une femme, a dit le pauvre mal» heureux ; mais c'est toujours aux dépens » de sa fortune. -- Deux intérêts ! Et puis, » ma pauvre machine tout en ruine ! en » montrant son corps étique. »

Nous sommes si fiers de notre *liberté*, ou, pour mieux dire des *libertés* que nous prenons ! Il nous va bien d'invectiver sans cesse contre le mariage, comme nous faisons, et d'en faire le but de nos froides plaisanteries, tandis que nous nous rendons si fréquemment (car Belton n'est pas seul dans ce cas) les sottes dupes de femmes, qui en général nous gouvernent avec un art que nos sages cervelles ne pénètrent pas, et plus despotiquement que n'oseroit jamais faire une épouse.

Arrêtons-nous un moment à cette considération, et mettons, si vous voulez, de

côté, d'après nos principes libertins, ce qu'exigent de nous les loix de notre pays, et ses usages ; que nous ne pouvons cependant braver tout-à-fait, sans avoir foulé aux pieds toutes les obligations morales, qui nous lient comme membre de la société.

D'abord considérons, nous qui possédons des biens qui nous ont été transmis par succession et suivant les loix, comment nous nous serions trouvés de n'être que de pauvres gentillâtres nuds et dénués de tout, comme nous l'aurions été nécessairement, si nos pères avoient été aussi sages que leurs enfans, et qu'ils eussent affecté le même mépris pour le mariage. Demandons-nous ensuite à nous-mêmes, si nous ne devons pas avoir les mêmes égards pour notre postérité, que nous sommes charmés que nos pères aient eus pour la leur. Mais peut-être trouveras-tu que cette considération sent une morale trop renforcée, passons à d'autres qui soient plus frappantes pour nous.

Comment pouvons-nous raisonnablement attendre l'économie et la frugalité, et autre chose que la dépense et la dissipation, des créatures qui ont un intérêt, et conséquemment des vues toutes différentes des nôtres ? Elles connoissent la fragilité du lien qui nous attache à elles, le caprice de notre inconstance. Est-il donc surprenant, en leur supposant de la prévoyance, qu'elles cherchent, quand elles

en ont la faculté, à mettre quelque chose en réserve, pour la *mauvaise saison?* ou si elles n'ont rien en maniement, faut-il s'étonner qu'elles dissipent tout ce qu'elles peuvent attraper, lorsqu'elles ne sont pas sûres du lendemain, et lorsque la vie qu'elles mènent, et tous les sacrifices qu'elles ont faits, ont étouffé en elles la conscience et l'honneur ?

Au lieu qu'une épouse qui a les mêmes intérêts de famille que son mari, n'est pas sujette aux mêmes craintes, ni exposée aux mêmes tentations. Elle n'a pas d'ailleurs (rien ne l'y a forcée du moins) franchi les bornes et les principes ou l'éducation l'a fortement attachée. S'il arrive qu'elle fasse une bourse particulière, penchant que nos antagonistes du mariage prêtent à toutes les femmes, et qu'elle ait des enfans, cet argent rentre à la longue dans la même famille.

Quant au grand article de la fidélité à la couche nuptiale, les femmes de famille honnête, qui ont reçu une bonne éducation, ne sont-elles pas enchaînées par bien plus de motifs, que des créatures, qui, si jamais elles ont eu une réputation, la sacrifient à un sordide intérêt, ou à une passion plus sordide encore, au moment où elles s'abandonnent à vous? L'exemple que vous donnez en triomphant d'elle, n'encourage-t-il pas d'autres hommes à tenter la même entreprise? Car peut-il y

avoir un homme assez crédule ou assez vain, pour se figurer, malgré toutes ces caresses trompeuses, que la femme qui a pu l'écouter, n'en écoutera pas un autre?

L'adultère est un crime si capital, que les libertins mêmes de profession s'ils ne sont pas tout-à-fait abandonnés, et provoqués, pourrois-je dire, par la légèreté d'une femme, le désavouent et le condamnent. Mais dans l'état de concubinage, une femme ne court point le risque d'être coupable, légalement du moins, de ce crime; et vous avez vous-même détruit et renversé dans son cœur tout frein, tout lien d'honnête morale, et annéanti la modestie et les réserves de son sexe. Et alors quel nœud la retiendra contre son inclination, ou son intérêt? Et quel obstacle arrêtera l'assaillant?

Au lieu qu'un mari a dans les loix un garant, que si sa femme est surprise dans un commerce criminel avec un homme riche (celui dont l'or et les présens sont ordinairement le plus à craindre pour sa séduction) il peut obtenir de grands dédommagemens, et faire prononcer encore son divorce, considération qui, sans parler de l'ignominie, ne laisse pas d'avoir quelque force sur les deux parties. Et il faut vraiment qu'une femme soit bien vicieuse, par conséquent bien faite pour déshonorer le choix du mari, si elle est capable, uniquement par l'attrait du changement, et

lorsqu'il n'y a ni talens pour séduire, ni richesses prodiguées pour corrompre, de courir tant de hazards, pour outrager son mari dans le point le plus sensible.

Mais il y a de grandes difficultés pour obtenir un divorce (et il doit y en avoir) au lieu qu'il n'y en a aucune, dira le libertin, à quitter une maîtresse qui nous devient suspecte ou dont vous êtes dégoûté, et à la changer contre une autre.

Mais ne faut-il pas qu'un homme soit brutal et vraiment sauvage, pour rejeter une femme qu'il a séduite, (s'il la prend dans Londres, c'est autre chose), sans pouvoir donner à cette femme et à lui-même aussi bien qu'au monde, de plus fortes raisons que celle de son caprice despotique, ou de l'appât de la nouveauté.

Mais je ne vois pourtant pas, si nous jugeons d'après les faits et la pratique de tous ceux que nous avons connus dans la classe des entreteneurs, que nous sachions quitter ses maîtresses, quand une fois nous les avons prises.

Tout se réduit à savoir que nous en avons le pouvoir, si nous en avions la volonté : et c'est cette liberté même qui nous fait souffrir d'une maîtresse bien des choses que nous ne voudrions pas souffrir d'une épouse. Mais pour peu que nous soyons d'un naturel bon et humain ; pour peu que la femme ait d'artifice) et quelle femme en manque jamais, lorsqu'elle en a été

elle-même la victime, et que son état précaire le lui rend si constamment nécessaire ?) Si vous lui avez permis de se décorer de votre nom ; si vous avez pris ensemble un établissement fixe, fait et reçu les visites avec elle, sous la qualité d'épouse : si elle vous a donné des enfans. -- Vous conviendrez que ce sont là des liens puissans aux yeux du public, aussi bien qu'au sentiment de votre propre cœur, et qu'il vous est bien difficile de vous arracher à des nœuds si étroits. Elle tiendra à vous aussi fortement que votre peau, et il faut vous écorcher vous-même pour vous en défaire.

Et quand même vous auriez pour motif son infidélité, elle aura été bien maladroite, si elle n'a pas ses partisans pour prendre sa défense : jamais je n'ai vu si mauvaise cause et si méchante femme, qui n'ait trouvé ses avocats, soit par haine pour l'un, soit par pitié pour l'autre, et vous finirez par passer vous-même pour un cœur dur et barbare. Et quand elle viendroit à se séparer de vous sans honneur pour elle, elle vous en laisseroit aussi peu, sur-tout dans l'esprit des personnes dont un homme seroit jaloux de cultiver l'estime. Comment peut-on donc mettre en balance contre la foule des inconvéniens, le misérable privilège de pouvoir quitter une femme quand on le veut ? Le regarderons-nous comme un équivalent de l'égalité de rang où nous l'élevons,

nous qui avons de la naissance et de la fortune; en prenant pour partager notre couche, et prendre plus que sa part dans notre fortune, au mépris de l'ordre et des loix de famille, une créature née dans la bassesse et mal élevée, qui n'a apporté aucune mise à la masse commune; et qui, pour les bénéfices solides qu'elle reçoit, ne nous rend en retour, que des fruits de libertinage, dont un homme ne peut se vanter qu'à sa propre disgrace, ni se souvenir, qu'à la honte de tous les deux.

Et puis à mesure que l'homme avancera en âge, la fureur de son libertinage s'amortira. Il changera de vues et de projets; de nouvelles perspectives affoibliront son penchant pour le désordre, et lui feront goûter davantage la vie réglée du mariage: et ce goût nouveau se fortifiera de jour en jour.

S'il a des enfans, et qu'il ait lieu de s'en croire le père, et si ses dissolutions lui laissent encore quelque patrimoine, il aura sujet de regretter la contrainte où le tient sa pretendue liberté si vantée, et l'estimable prérogative dont elle l'a privé, lorsqu'il réfléchit que sa fortune passera à quelque parent plus ou moins éloigné, pour qui il ne se soucie pas d'épargner un dernier, et qui peut-être, si c'est un homme honnête, l'a sincèrement méprisé pour sa vie débauchée.

Supposons qu'il soit en son pouvoir de disposer de son bien à son gré, pourquoi un

homme se résoudroit-il, sans autre vue que de satisfaire son bisarre penchant, *bâtardiser* sa race ? Pourquoi voudroit-il exposer ses enfans au mépris et aux insultes de toute la société ? Pourquoi voudroit-il leur imposer soit à son fils, soit à sa fille, la nécessité de sacrifier dans leur mariage, ou l'inégalité de la fortune, ou celle de l'âge ? Pourquoi priveroit-il des enfans qu'il aime, et qui n'ont commis aucune faute, du respect qu'ils auroient ambitionné, et qu'ils auroient mérité, et de l'avantage de vivre dans une société convenable, c'est-à-dire, avec les honnêtes gens ? Pourquoi les réduiroit-il à croire qu'ils ont une sorte d'obligation à tout homme de bonne renommée qui leur fait la grace de les voir ? En un mot, combien ces enfans auroient peu sujet de bénir leur père et son obstination à mépriser les loix et les usages de son pays, pour leur avoir donné une mère, à la quelle ils ne peuvent songer avec honneur, dont le crime a été la source de leur existence, et qui leur a donné un exemple qu'il est de leur devoir d'éviter ? Si les mœurs et l'éducation de ces enfans sont abandonnées au hazard, comme cela n'arrive que trop, (car je tiens pour un principe avoué, que l'homme qui a de l'humanité, et un cœur sensible, et qui est capable de tendresse pour ses enfans, se mariera,) le cas est pire encore : alors on peut dire, que son crime est perpétué

par ses enfans ; la mer, l'armée, et peut-être les grands chemins, sont le champ destiné aux garçons ; les lieux imfâmes aux filles, chemins qui ne les conduisent que trop souvent à de plus funestes catastrophes.

Que gagnons-nous donc, tout considéré, à nous égaré dans ces sentiers tortueux ? que le danger, la disgrace, et un tardif et inutile repentire. Et après tout, ne devenons-nous pas souvent nous-mêmes les dupes de notre libertinage ; en nous trouvant insensiblement engagés avec les restes usés de ces filles sans honneur dans l'état même où nous eussions pu entrer honorablement avec leurs maîtresses, ou du moins avec des femmes bien supérieures à elles, en rang et en fortune ? Nous aurions toujours vécu honorablement et décemment suivant notre état, et non pas cachés dans les coins obscurs et retirés de la ville ; sans pouvoir nous produire au grand jour avec nos femmes, que nous ne jetions des regards inquiets autour de nous et sur chaque passant, comme si nous faisions publiquement l'aveu que nous sommes comtables de notre conduite à tous les honnêtes gens.

Tu as connu mon cousin *Tony-Jenyns*. Il n'avoit pas cette imagination active pour le mal, que nous avons, toi, Belton, Mowbrai, Tourville et moi-même : mais il étoit imbu des mêmes principes que nous, et il les avoit mis en pratique.

Comme il déclamoit contre le nœud conjugal ! Comme il se pavanoit, en bel esprit et en homme du bel air ! Et quelle haute idée tous les enfans, garçons et filles de notre famille avoient de lui, à cause des airs qu'il se donnoit ; moi tout le premier, qui n'étoit encore qu'un ours mal léché ! -- Lui se marier ! fi ! non, pour l'univers entier. Quel homme de sens voudroit supporter l'insolence, les emportemens, les dépenses d'une femme ? Son cœur ne pouvoit jamais se résoudre à voir une femme d'une fortune et d'une naissance égales aux siennes, et comme cela pourroit arriver, d'un esprit supérieur, se croire en droit de partager la jouissance de la fortune qu'elle lui auroit apportée.

En conséquence après avoir voltigé et fait le petit-maître dans Londres pendant deux ou trois années, avec une haute opinion de lui-même que personne ne partageoit, où tout cela le mène-t-il ? à une intrigue avec la fille de son maître d'armes.

Il réussit avec elle. Il l'établit dans un appartement à Hackney ; où il la visite *incognito* ; tout les deux délicats sur leur réputation, qui étoit en effet extrêmement délicate et frêle ; mais à laquelle ni l'un ni l'autre n'avoit pourtant pas encore entièrement renoncé : (car les libertins de l'un et de l'autre sexe sont les derniers à se condamner et à se mésestimer,) sans voir ni recevoir personne d'honnête ; menant la

vie d'un filou, ou d'un banqueroutier assiégé de ses créanciers, craignant de montrer sa tête hors de sa propre maison, et d'être vu en public avec sa belle; il a continué cette vie pendant douze ans, et quoiqu'il eût une fortune assez honnête, il avoit bien de la peine à joindre les deux bouts de l'année ensemble. Car quoiqu'ils ne fissent aucune figure, il n'y avoit non plus aucune économie dans la maison, et de plus un enfant tous les ans, et il étoit fou de ses enfans. Mais aucun n'a vécu plus de trois ans. Enfin à la mort du douzième, devenu aussi raisonnable et aussi blasé, que s'il eût eu douze ans de mariage, sa bonne Mde. Thomas (car il ne lui avoit jamais permis de prendre son nom) parvint à lui persuader que la perte de leurs enfans étoit une punition du Ciel sur les père et mère, attirée par le honteux genre de vie (un temps viendra, Lovelace si nous vieillissons, ou la réflexion s'emparera de notre esprit affoibli par l'âge) et alors il ne fut pas difficile à cette femme de l'engager à se marier pour faire sa paix avec le ciel. Quand il eût franchi ce pas, il eût le loisir de regarder autour de lui et de réfléchir tout à son aise; de repasser dans sa mémoire toutes les offres de partis distingués et riches, qu'il avoit refusés dans la fleur de l'âge; ses dépenses pour le moins aussi grandes, que s'il eût été marié, sa réputation non-seulement altérée, mais

perdue ; toutes les jouissances dont il s'étoit privé ? son union mal assortie avec une compagne, dont il avoit toujours rougi. Mais les femmes disoient, qu'après douze ou treize années de cohabitation, Tony avoit fait une action honnête en l'épousant. Et voilà tout ce que mon pauvre cousin à gagné à faire de sa vieille maîtresse sa nouvelle épouse. --- Point de tambour, de trompette, ni de fifre, ni de tambourin, plus d'espoir d'aucune joie nouvelle, pour ranimer son cœur flétri !

J'ignore ce que Belton fera de sa Thomassine ; et je ne suis pas curieux de lui donner mes avis : car je vois que le pauvre garçon n'aime pas que d'autres que lui la maudissent ; ce dont il s'acquitte très-cordialement. Et il est réduit si bas, qu'il a les joues bouffies à force de pleurer en songeant à sa folle tendresse pour les enfans de cette fille, et au doute cruel dont il est atteint à présent, qu'ils soient les siens : quelle damnable chose, Belford, dit-il si *Tom* (*) et *Hall* étoient les petits du palefrenier de l'auberge, et non les miens !

Cela ne paroît que trop vrai, et je crois que la robuste santé de ces épais marmots à grosse tête ne confirme que trop cette vraisemblance. Mais je me garde bien de lui dire ma pensée.

Vous, Lovelace, me dit-il, vous êtes un mortel si gai, si enjoué, que ma triste

(*) Abréviation de Tomas et Henri.

histoire ne fera pas grande impression sur vous ; à présent sur-tout, que votre cœur est occupé tout entier.

Mowbray est d'une violence à faire quelque extravagance, si je lui comptois mon aventure. « Il n'a pas, dit-il, le cœur sen-
» sible. Tourville n'a aucune discrétion.
» Et ce qu'il y a de plaisant ; c'est que,
» quoique lui et sa Thomassine vécussent
» sans la moindre réputation dans le mon-
» de, (car on devinoit assez qu'ils n'étoient
» pas mariés, quoiqu'elle portât son nom)
» cependant il ne voudroit pas, disoit-il,
» trop décréditer sa maudite ingrate. »

Pourroit-il montrer plus de foiblesse, quand il seroit réellement marié, et qu'il seroit sûr qu'il s'agit de se séparer de la mère de ses propres enfans ?

Je laisse à ton cœur cette leçon à méditer, et je supprime toute application. Je ne te ferai que cette unique observation. Après que nous autres libertins nous sommes livrés à nos penchans licentieux, en critiquant, dans la présomption de nos cœurs, et de bouche et d'exemple, la bonhommie et l'ennuyeuse vie de nos ancêtres, quand nous venons à l'âge des réflexions (si nous y parvenons) nous découvrons alors, ce que tous ceux qui nous connoissoient avoient découvert avant nous ; c'est-à-dire, tout l'excès de notre méprisable folie. Nous reconnoissons que le mieux pour nous, comme pour tout le

monde, eût été de suivre la bonne simplicité de nos ayeux, et qu'à chaque pas que nous nous en sommes écartés, nous n'avons fait que trahir notre vanité et notre sotte ignorance. (b)

LETTRE CXCIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi, 20 *Mai*.

JE suis assez content de la sage réflexion qui termine ta dernière lettre, et je t'en fais mes remerciemens. -- Pauvre Belton! Je ne me serois guère imaginé que sa Thomassine fût capable de cette infernale méchanceté. Mais tel sera toujours le danger de ceux qui entretiendront une fille de basse extraction. C'est ce qui ne m'est jamais arrivé, et je n'ai pas eu besoin de cette ressource. Un homme tel que moi, Belford, « n'a eu jusqu'à présent besoin que de » secouer le plus grand et le plus bel arbre, » et le fruit le plus mur, le plus doux lui » tombe dans la bouche. » Toujours dans le goût de *Montaigne*, comme tu sais; c'est-à-dire, persuadé qu'il a de la gloire à subjuguer une fille de bonne maison. Le progrès de la séduction a réellement plus de charmes pour moi que l'acte qui le couronne. C'est une vapeur, le trasport d'un instant. Je te remercie cordialement de cette approbation indirecte que tu donnes

à mon entrepise présente, en me disant que je prends les vrais moyens de réussir.

Avec une jeune personne telle que Miss Harlowe, un homme est à couvert de tous les inconvéniens sur lesquels ton éloquence s'est donné carrière.

Encore une fois, Belford, je te rends graces de l'encouragement que tu me donnes. On n'a pas besoin, comme tu dis, de se cacher dans les trous et les coins obscurs, et de fuir le jour avec une compagne telle que Miss Clarisse. Que tu es aimable, de flatter si agréablement le désir favori de mon cœur ! Ce ne sera pas non plus une honte pour moi, de laisser à une fille comme elle, la liberté de prendre mon nom ; et je m'embarraisserai peu de la censure du public, si je vis avec elle jusqu'à l'âge de discretion dont tu parles, quand il devroit m'arriver à la fin d'y être pris, et de consentir quelque jour à reprendre avec elle le bon vieux chemin de mes yeux.

Que le ciel te bénisse, mon honnête ami ! Lorsque tu plaidois pour le mariage, en faveur de la belle, je me suis figuré que tu badinois, ou que tu ne prenois ce ton que par complaisance pour mon oncle. Je savois bien que ce n'étoit pas principe en toi --- que ce n'étoit pas compassion. A la vérité, je te soupçonnois d'un peu d'envie ; -- mais à présent, c'est Belford, c'est toi-même. Je te reconnois, et je répète encore : que le ciel te bénisse, mon honnête et mon véritable ami.

(¶) A présent je vais suivre avec courage tous mes plans, et je t'obligerai du récit continué de mes progrès vers le dénouement : mais je ne pouvois me dispenser de l'interrompre, pour te marquer ma reconnoissance. (§)

LETTRE CXCIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi, 20 *Mai*,

IL faut te gratifier de la peinture de notre situation actuelle.

Depuis le plus grand jusqu'au plus petit, nous sommes tous extrêmement heureux. -- Dorcas est dans les bonnes graces de sa maîtresse. Polly lui a demandé son conseil sur une proposition de mariage qui la regarde : jamais oracle n'en donna de meilleur. Sally, à l'occasion d'une petite querelle avec son marchand, a pris ma charmante pour arbitre. Elle a blâmé Sally de tenir une conduite tyrannyque avec un homme dont elle est aimée. Chère petite personne ! Etre devant le miroir, et fermer les yeux dans la crainte de s'y reconnoître ! Mde. Sinclaire a fait sa cour à un juge si *infaillible*, en lui demandant son avis sur le mariage de ses deux nièces.

Nous sommes sur ce pied depuis plusieurs jours avec les gens de la maison. Cependant on mange toujours seule. On

ne leur accorde pas souvent l'honneur de sa compagnie dans les autres heures. Ils sont maintenant accoutumés à sa méthode. Ils ne la pressent point. *C'est la persévérance qui l'emportera*. Lorsqu'on se rencontre, tout ce passe fort civilement de part et d'autre. Je crois, Belford, que dans le mariage même, on éviteroit quantité de querelle, si l'on ne se voyoit que rarement.

Mais comment suis-je moi-même avec la belle, depuis ce brusque départ et ce refus incivil de mercredi matin ? C'est là ta question, n'est-ce pas ? En vérité, fort bien, mon ami, en général ; fort bien. Eh ! pourquoi serois-je mal avec elle ? La chère petite impertinente n'a point de secours à tirer d'elle-même. Elle n'a point d'autre protection à se promettre. D'ailleurs elle a pleinement entendu (qui se seroit défié qu'elle pût être si proche ?) une conversation que j'eus le mercredi même après midi avec Mde. Sinclair et Miss Martin, et son cœur en est devenu plus tranquille sur divers points douteux. Tels sont particulièrement :

Le malheureux état de Mde. Fretchvill. La pauvre femme ! Miss Martin feignant de la connoître, ne manqua point de la plaindre fort humainement. Elle et le mari qu'elle a perdu, dit Sally, s'étoient aimés dès le berceau. La pitié se communique d'un cœur à l'autre, n'importe que le sujet en soit grand ou petit. Il est impossible

que toutes les circonstances de l'état douloureux de Mde. Fretchvill, en obtenant pitié de Miss Martin, qui est la fille la moins tendre, n'en aient pas excité une grande dans le cœur de ma belle.

La goutte de Milord M.... seul obstacle qui l'empêche de venir marquer sa tendresse à mon épouse.

Le départ de Miladi Lawrance et de Miss Montaigu, qu'on attend bientôt à Londres.

La passion que j'avois de revoir mon épouse en état de les recevoir dans sa propre maison, si Mde. Fretchill pouvoit être un moment d'accord avec elle-même ; et mes pathétiques lamentations sur le délai occasionné par le mauvais état de sa tête.

L'intention où je suis malgré cela, comme je leur avois dis auparavant, de demeurer chez Mde. Sinclair, tandis que mon épouse seroit dans la maison, dès l'instant où l'on pourroit engager Mde. Fretchill à la céder ; dans la seule vue de satisfaire jusqu'au moindre scrupule la délicatesse de mon épouse.

Je ventai ma passion pour elle, que je représentai d'un ton plein de force et d'ardeur, comme la plus sincère qu'un homme ait jamais ressentie pour une femme. (¶) C'étoit, en un mot, leur dis-je, un amour dans le genre Platonique, ou bien je n'avois aucune idée juste de ce genre d'amour.---
C'est

C'est la vérité, Belford; et il finira nécessairement, par où finit en général l'amour Platonique (b).

Sally et Mde. Sinclair s'étendirent sur ses louanges, mais sans affectation. Sally particulièrement admira sa modestie, et la nomma *exemplaire*. Cependant pour prévenir tous les soupçons, elle ajouta que s'il lui étoit permis d'expliquer librement ses idées devant moi, elle trouvoit sa délicatesse excessive. Mais elle m'applaudit néanmoins beaucoup d'observer rigoureusement ma promesse.

Pour moi, je blâmai plus ouvertement ses réserves. Je la traitai de cruelle. Je m'emportai contre sa famille. Je parus douter de son amour. Me voir refuser jusqu'à la moindre faveur, tandis que ma conduite étoit aussi pure, aussi délicate, dans les momens où je me trouvois seul avec elle, que sous les yeux de toute la maison! Je touchai quelque chose de ce qui s'étoit passé le même jour entre elle et moi, et qui m'annonçoit une indifférence si marquée, qu'il m'étoit impossible de la soutenir. Mais je voulois luiproposer d'aller samedi prochain à la comédie, où l'on devoit donner *la Venise sauvée d'Otway*, au profit des comédiens, et jouée par les premiers acteurs, afin d'essayer si toutes sortes de faveurs me seroient refusées. J'avois néanmoins peu de goût pour les tragédies, quoique je n'ignorasse pas qu'elle

les aimoit, à cause de l'instruction, des avis et des bons exemples qu'on y trouve presque toujours.

Je n'avois que trop de sensibilité, ajoutai-je ; et le monde offroit d'assez grands sujets de tristesse, sans qu'il fût besoin d'emprunter les douleurs d'autrui, et d'aller y chercher son amusement. --- Cette remarque est assez vraie, Belford ; et je crois qu'en général tout ce qu'il y a de gens de notre espèce pensent là-dessus comme moi. Ils n'aiment point d'autres tragédies que celles où ils font eux-mêmes les rôles de tyrans et d'exécuteurs. Ils ne veulent pas s'exposer à des réflexions trop sérieuses. Ils courent aux pièces comiques, pour rire des chagrins qu'ils ont causés, et pour y trouver des exemples d'hommes sans mœurs qui leur ressemblent : car tu sais que nous avons peu de comédies qui offrent des personnages vertueux. Mais, que dis-je, je ne parle que pour moi, car je crois me souvenir en y pensant, que tu te plais au lamentable.

Miss Martin (*) répondit pour Polly, qui étoit absente ; Mde. Sinclair pour elle-même et pour toutes les femmes de sa connoissance, sans accepter Miss Partington, de la préférence qu'elles donnoient au comique sur la tragédie. Je crois qu'elles

(*) On se souvient que *Miss Martin* ou *Sally* sont la même créature.

ont raison ; car c'est bien le diable si un libertin un peu déterminé ne mêle assez de tragique dans la comédie qu'il joue avec une maîtresse.

Je priai Sally de tenir compagnie à mon épouse. Elle étoit engagée pour samedi, (c'est là une vérité que tu croiras) m'a-t-elle répondu. Je demandai à Mde. Sinclair sa permission pour Polly. Assurément, me dit-elle, Polly se feroit un honneur extrême d'accompagner Mde. Lovelace ; mais la pauvre fille avoit le cœur si tendre, et la pièce étoit si touchante, qu'elle perdroit les yeux à force de pleurer.

En même temps Sally me représenta ce qu'il y avoit à craindre de Singleton, pour me donner occasion de répondre à l'objection, et pour épargner à ma belle la peine de me la faire, ou de discuter cet article avec moi. Et là-dessus j'exprimai mon regret que les projets de son frère ne fussent pas abandonnés, parce qu'en ce cas, j'aurois été moi-même chercher les Dames de ma famille pour tenir compagnie à mon épouse.

Aussi-tôt, parlant d'une lettre que je venois de recevoir, je déclarai à Mde. Sinclair, qu'on me donnoit avis qu'une personne dont ont me faisoit le portrait, avoit entrepris de nous découvrir. Ensuite, ayant demandé une plume et de l'encre, je jetai sur un papier les principaux signes auxquels on pourroit le reconnoître, afin

qu'au besoin toute la maison pût s'armer contre lui. « Un matelot, fort maltraité de
» la petite vérole, le teint brûlé, le regard
» mauvais, d'une robuste charpente, haut
» d'environ six pieds, l'œil dur, les sour-
» cils pendans, les lèvres écorchées depuis
» les gencives, et comme brûlées par l'ar-
» deur du soleil dans les climats chauds,
» se berçant dans sa marche, comme s'il
» étoit encore sur le tillac, avec un cou-
» teau, qu'il portoit ordinairement au
» côté, une casaque brune, un mouchoir
» de toile peinte autour du cou, un bâton
» de bois de chêne dans la main, presque
» de sa longueur, et d'une grosseur pro-
» portionnée. » Il ne falloit pas répondre un mot à toutes ses questions. Il falloit m'appeler sur-le-champ; mais empêcher; s'il étoit possible, que mon épouse n'en eût la moindre connoissance, tant qu'on pouvoit le lui cacher. J'ajoutai, que si son frère, ou Singleton, se présentoient, et s'ils se conduisoient civilement, je les recevrois de même pour l'amour d'elle: et qu'alors elle n'auroit qu'à reconnoître son mariage; après quoi il ne resteroit de part et d'autre nul prétexte pour la violence. Mais je jurai dans les termes les plus furieux, que si malheureusement elle m'étoit enlevée par la persuasion ou par la force, j'irois dès le lendemain la redemander chez son père, soit qu'elle y fût ou qu'elle n'y fût pas, et que si je ne retrouvois

pas la sœur, je saurois trouver le frère, et m'assurer aussi facilement que lui, d'un capitaine de vaisseau. A présent, Belford, crois-tu qu'elle entreprenne de me quitter, quelque conduite que je puisse tenir avec elle?

Mde. Sinclair a si bien contrefait l'air tremblant, elle a paru si effrayée des désastres qui pouvoient arriver dans sa maison, que j'ai commencé à craindre qu'elle n'outrât son rôle, et qu'elle ne détruisît mon ouvrage. Je lui ai fait signe de l'œil. Elle m'en a fait un de la tête, pour marquer qu'elle m'entendoit. Elle a baissé le ton en finissant par des *nasales*; et passant une de ses grosses lèvres sur l'autre avec ses minauderies ordinaires, elle est demeurée en silence.

Voilà des préparatifs, Belford. Crois-tu que j'irai les perdre pour tes beaux raisonnemens et tous les proverbes de Milord M....? Non, en vérité, comme dit ma charmante, lorsqu'elle veut exprimer une aversion ou un refus.

Et quel doit être nécessairement l'effet de toutes ces ruses, pour la conduite de ma belle avec moi? peux-tu douter qu'elle n'ait été d'une complaisance achevée, dès la première fois qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir?

Jeudi fut un jour très-heureux. Il ne manqua rien à notre bonheur le matin. Je baisai sa main charmante. Tu n'as pas

besoin que je te fasse la description de sa main et de son bras. Lorsque tu l'as vue, j'ai remarqué que tes yeux s'y étoient fixés, aussi-tôt que tu pouvois les détacher de l'amas de merveilles qui composent son visage. Je baisai sa main cinquante fois, je crois. J'allai une fois jusqu'à ses joues, dans le dessein de parvenir à ses lèvres; mais avec un transport si vif, qu'elle ne put s'empêcher d'en paroître offensée.

Si ses soins n'étoient pas continuels, pour me tenir ainsi à la longueur du bras; si les plus innocentes libertés, auxquelles notre sexe aspire par degrès, ne m'étoient pas refusées avec une rigueur insupportable, il y auroit long-temps que nous serions plus familiers. Si je pouvois seulement obtenir quelque accès près d'elle, aux heures de son déshabillé; (¶) car la parure augmente l'air de dignité, l'attention sur moi-même, et force à la distance et au respect : retenez-la si tard, surprenez-la si matin que vous voudrez; dès le déjeûner elle est habillée pour la journée, et d'une décence aussi réservée dès l'aurore du jour, que peuvent l'être les autres femmes, après leur grande toilette. (§) Tous ses trésors étant gardés si soigneusement, ne sois pas surpris que j'aie fait si peu de progrès dans l'épreuve. Mais quel aiguillon que cette distance!

Encore une fois, *jeudi matin*, nous fûmes extrêmement heureux. Vers midi

elle compta le nombre des heures qu'elle avoit passées avec moi. Tout ce temps ne m'avoit paru qu'une minute ; mais elle me témoigna qu'elle souhaitoit d'être seule. Je me fis presser ; mais voyant que le soleil commençoit à se couvrir de quelques nuages, je cédai.

J'allai dîner chez un ami, à mon retour, je parlois de maison et de Mde. Fretchvill— J'avois vu Mennell : je l'avois pressé de faire entendre raison à la veuve. Elle marqua beaucoup de compassion pour cette dame : (autre bon effet de la conversation qu'elle avoit entendu.) Je ne manquai pas de lui dire aussi, que j'avois écrit à mon oncle, et que j'attendois bientôt sa réponse. Elle me fit la grace de m'admettre à souper. Je lui demandai ce qu'elle pensoit de mes articles. Elle me promit de s'expliquer, aussi-tôt qu'elle auroit reçu des nouvelles de Miss Howe.

Je lui proposai alors de m'accorder sa compagnie samedi au soir, à la comédie. Elle me fit les objections que j'avois prévues : les projets de son frère, le temps, qui étoit fort chaud, etc. mais d'un ton qui paroissoit modéré par la crainte de me désobliger, (autre heureux effet de la conversation.) Je triomphai de ses difficultés, et j'obtins la grace que je demandois.

Vendredi n'a pas été moins tranquille que le jour d'auparavant.

Voilà deux jours que je puis nommer heureux pour tous deux ! pourquoi tous les autres ne le seroient-ils pas ? Il semble que *cela ne dépende que de moi*. C'est une chose étrange, que je prenne plaisir à tourmenter une femme que j'aime uniquement ! Il faut que j'aie dans le caractère quelque chose de semblable à Miss Howe, qui se plaît à faire enrager son malheureux Hickman. Cependant je ne serois pas capable de cette dureté pour un ange tel que Clarisse, si je n'étois résolu, après le temps de l'épreuve passé, et dans le cas où je ne pourrois pas l'amener à la cohabitation (la plus chère de mes vues !) de la récompenser au-delà de ses désirs.

Samedi est à moitié passé. Notre bonheur dure encore. On se prépare pour la comédie. Polly s'est offerte. Elle est acceptée. Je l'ai avertie des endroits où elle doit pleurer ; non-seulement pour faire connoître la bonté de son cœur, car les larmes sont toujours la marque d'un bon cœur ; mais encore pour avoir un prétexte de cacher son visage avec son éventail ou son mouchoir---quoique Polly dans le fond soit bien éloignée d'être une fille publique. Nous serons dans la loge verte de la galerie.

Les douleurs d'autrui, aussi bien représentées que le seront celles de Belvidera, ne manqueront point, je m'en flatte, d'ouvrir le cœur de ma charmante. Lors-

que j'ai obtenu d'une jeune personne la permission de l'accompagner au spectacle, je me suis toujours cru sûr de la victoire. Le cœur des femmes (que la nature a fait plein de douceur et d'harmonie) se dilate et perd le soin de s'observer à mesure que leur attention est attirée au dehors par un plaisir qui les amuse ou les intéresse. La musique, et peut-être une collation qui succède, ont aussi leur part à cet effet. A la vérité, je n'espère ici rien d'approchant. Mais j'ai plus d'une vue dans l'empressement avec lequel j'ai proposé la comédie à ma chère Clarisse. Pour t'en apprendre une, Dorcas a le passe-par-tout, comme je te l'ai déja dit. A présent, ne crois-tu pas qu'il soit important de faire voir à ma belle une tragédie des plus touchantes ? Ne fût-ce que pour lui apprendre qu'il y a plus de grandes disgraces et des douleurs plus profondes qu'elle ne se l'est peut-être jamais imaginé.

Conviens que notre bonheur est extrême: j'espère que nous ne trouverons pas dans notre chemin quelqu'un de ces mauvais génies (*) qui se plaisent à troubler les pauvres mortels et à mêler l'absynthe dans la coupe de leur joie.

R. LOVELACE.

(*) Allusion à un ouvrage de *Nathanaël Lee*.

LETTRE CXCV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Vendredi, 19 Mai.

(¶) JE voudrois bien, si je pouvois m'en empêcher, n'être pas toujours rêvant et les yeux attachés sur le côté le plus triste et le plus sombre de ma position : (il n'est point dans la nature, vous le savez, ma chère, d'objet, de situation qui n'ait deux faces, et son bon comme son mauvais côté.) Je voudrois bien ne pas paroître incapable de jouir des plaisirs que peut offrir une perspective plus riante. Et cela, non pas seulement pour mon propre intérêt, mais aussi pour l'amour de vous, qui entrez si généreusement dans tout ce qui m'arrive d'agréable ou de fâcheux.

Apprenez donc de moi, ma chère, que j'ai passé vingt-quatre heures de suite assez heureuses pour ma situation. (§)

Elle lui fait ici le détail de la conversation qu'elle a trouvé le moyen d'entendre, entre M. Lovelace, Mde. Sinclair et Miss Martin; mais elle explique avec plus d'étendue, l'occasion qu'elle a eu de prêter l'oreille à leurs discours; persuadée qu'ils n'ont pu se défier qu'on les écoutoit. Elle apporte les raisons qui lui ont fait trouver du plaisir à les entendre :

et quoiqu'elle soit choquée du projet hardi qu'il a formé, s'il la perd de vue un seul jour : elle se réjouit qu'il soit résolu d'éviter la violence et l'attaque, s'il se rencontre dans la ville avec son frère.

(¶) Jusqu'à Dorcas, dit-elle, me paroît avoir moins de défauts qu'auparavant. Et je ne puis m'empêcher de la plaindre, de ce qu'on a négligé son éducation, parce que c'est là un de ses grands regrets à elle-même : car autrement il n'y auroit pas tant de malheur à cela : les gens sans lettres, le commun du peuple sont la classe la plus utile de l'état ; puisqu'ils en sont la partie laborieuse : une éducation lettrée éloigne généralement de ces offices serviles et méchaniques, qui font vivre et subsister la société, et je ne doute nullement, qu'il n'y ait, à tout prendre, vingt citoyens heureux parmi le peuple, contre un dans la classe de ceux qui ont reçu une éducation savante.

Il n'en résulte néanmoins aucune conséquence contre les sciences et les lettres : il est naturel de souhaiter d'élever à quelque distinction de plus, et à des talens d'une utilité plus aimable, ceux à qui nous trouvons des dispositions heureuses, ou dont on considère la parenté, ou enfin dont on voudroit récompenser les services.

Si j'avois l'esprit tout-à-fait tranquille, je pourrois, et non sans quelque fruit peut-être, m'étendre davantage sur ce sujet :

car je l'ai médité avec toute l'attention dont je suis capable à mon âge, qui ne peut en avoir encore acquis une grande expérience, ni multiplié les observations.

Mais l'extrême ignorance et l'incapacité d'apprendre, sont vraiment surprenantes dans cette fille, d'autant plus qu'elle ne manque point d'ardeur et de curiosité, de volonté de s'instruire, et que dans d'autres parties, elle a de la vivacité et des dispositions. Cela me confirme la vérité d'une observation que j'ai entendu faire; qu'il n'y a pour chaque individu qu'une saison pour l'éducation, qu'un temps pour apprendre, où l'esprit peut être conduit pas à pas, et d'année en année de l'extrême ignorance au plus haut degré de science et de lumières. Avec quel soin les tuteurs, les pères et mères, les autres amis à qui la culture du génie des enfans et de la jeunesse est confiée, doivent épier et saisir ces saisons favorables dans leur temps. Si on les laisse passer, sans jeter les fondemens, il est rare qu'elles reviennent.---Et pourtant il faut convenir qu'il en est de certains génies comme de certains fruits, qui ne mûrissent que fort tard. Et l'application et la persévérance sont capables aussi d'opérer des prodiges. Mais qu'un étudiant se trouve à 20 ans, je suppose, obligé d'apprendre ces premiers élémens, dont les autres ont été instruits à dix ans, et qu'il auroit pu

lui-même savoir à cet âge; que de peines, que de travaux pour lui!

Vous m'avez toujours recommandé de semer dans mes lettres ces sortes d'observations, à mesure qu'elles me viennent en pensée: mais si je m'y arrête aujourd'hui, c'est un signe que ma perspective est un peu éclaircie: autrement je n'aurois pas eu, au milieu des objets si intéressans pour moi, dont mon ame étoit occupée, le cœur assez libre pour m'écarter dans ces disgressions.

Ecoutez à présent mes réflexions sur cet avenir plus heureux qui semble s'offrir.

Je commence par vous dire, que je suis actuellement plus en état de rendre raison des délais relatifs à cette maison, que je ne l'étois auparavant.---Cette pauvre Mde. Fretchvill! sans la connoître, je ne peux m'empêcher de la plaindre.--Ensuite j'augure assez bien de ce qu'il avoit annoncé aux femmes de cette maison, même avant cette conversation avec elle; son intention est d'y garder son logement, après que j'aurois pris l'autre. Au ton de sa voix, il m'a paru inquiet de la manière dont je prendrois ce nouveau délai.

Miss Martin s'est exprimée en termes si honnêtes sur mon compte, que je suis comme fâchée de l'avoir d'abord jugée si sévèrement en entrant ici. Les personnes d'un caractère libre et dissipé, peuvent faire, bien du chemin: mais pourtant pour s'arrêter encore en de-ça du précipice, ces per-

sonnes étourdies qui s'avancent si loin sans vigilance, sans réflexion, ont aussi une vivacité, une légèreté, une promptitude d'esprit et de sentimens, qui les sert au besoin et qui peut les ramener tout d'un coup à la réflexion et au devoir.

Sa raison pour différer d'aller lui-même chercher les Dames de sa famille, tandis que mon frère et Singleton continuent leurs complots, n'offre pas une mauvaise apparence : il peint ses parentes très-délicates sur les formalités, et l'on peut assez raisonnablement supposer qu'elles attendent qu'un homme qu'elles connoissent aussi vain, vienne leur en faire lui-même la proposition.

J'ai encore d'autres raisons d'être plus tranquille que je n'étois avant d'entendre cette conversation, telles que l'avis qu'il a reçu relativement au pilote de Singleton, avis qui ne quadre que trop avec ce que vous m'en avez écrit vous-même, ma chère, dans votre lettre du 10 Mai (*).

Son intention de me le cacher. --- Ses précautions avec ses domestiques, dans le cas où ce marin viendroit faire des perquisitions sur notre compte.---Sa résolution d'éviter la violence, s'il lui arrivoit de rencontrer ou mon frère ou ce Singleton, et la méthode aisée et simple qu'il a prescrite dans ce cas pour prévenir les

(*) Voyez Lettre CLXXVII de ce vol.

malheurs; puisque je n'ai autre chose à faire, qu'à ne pas nier notre mariage. Cependant je me trouverois extrêmement malheureuse, d'être ainsi forcée à cette reconnoissance tacite devant chaque nouveau visage qui se présentera, avant que ce soit une vérité : quoique j'aie été conduite (bien contre mon inclination !) à laisser croire aux personnes de cette maison, que nous sommes mariés. (§)

Je me crois obligée, par ce qui s'est passé mercredi entre M. Lovelace et moi, et par ce que j'ai eu le bonheur d'entendre, de lui promettre d'aller à la comédie; surtout lorsqu'il a eu la discrétion de me proposer une des nièces pour m'accompagner. Je ne dissimulerai point que je suis charmée qu'il ait écrit à Milord M.... J'ai promis à M. Lovelace de m'expliquer sur ses articles, aussi-tôt que j'aurai reçu, ma chère, votre réponse là-dessus. Enfin l'avenir commence à m'offrir des apparences assez favorables, que j'espère avoir lieu de confier dans ma prochaine lettre. Je dois les juger favorables après les nouveaux dangers dont je me suis crue menacée depuis mon naufrage.

(¶) J'espère que dans le combat que vous prévoyez qui peut s'élever *entre mon cœur et moi*, suivant vôtre expression, s'il se comporte de manière à m'obliger de le quitter, j'aurai la force de me conduire de façon à ne rien perdre de votre estime;

et c'est là maintenant où se bornent tous mes désirs. Mais si j'attache à sa personne autant de prix que vous vous plaisez à le supposer, ce combat que vous imaginez si violent pour moi, ne sera pas ; je crois, sur la difficulté de me défaire de lui, dès qu'on m'offrira les moyens de m'échapper : ce sera plutôt sur la conduite que je tiendrai après ; et il faudra voir si j'aurai, comme les anciens Israëlites, la foiblesse de regretter la servitude d'Egypte.

Je ne crois pas mal à propos, malgré toutes ces belles apparences, que vous songiez à perfectionner le plan, quel qu'il soit, que vous avez en tête (*) pour me procurer un asyle en cas de besoin. M. Lovelace est certainement un esprit dangereux et profond ; et la prudence m'oblige par conséquent de veiller sans cesse et de m'armer contre le mal possible.

Que le ciel ait pitié de moi, ma chère ; mais à quelle extrémité je suis réduite ! Aurois-je jamais pu penser que je me trouverois dans le cas d'être obligée de rester avec un homme, dont l'honneur m'inspireroit l'ombre du doute. Mais je jetterai mes regards sur l'avenir et me consolerai par l'espérance. (b)

Je suis sûre que vos lettres sont parfaitement à couvert. Ainsi nulle inquiétude sur cet article. M. Lovelace ne consentira

(*) Voyez Lettre CLXXXVIII de ce vol.

jamais de son gré à se passer de ma compagnie. Je ne doute pas que je ne sois libre de sortir et de rentrer ; sans cela et si les desseins de mon frère et du capitaine Singleton me causoient moins de frayeur, je mettrois cette liberté à l'épreuve plus souvent, s'il m'arrivoit quelque occasion d'en douter.

LETTRE CXCVI.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Samedi, 20 *Mai*.

JE ne savois pas, ma chère, que pour répondre aux articles de M. Lovelace, vous attendissiez mon avis. Comme je serois fâchée que cette raison causât quelque délai, je profite d'une occasion extraordinaire qui va à Londres et qui remettra cette lettre chez Wilson.

Jamais je n'ai douté de la justice et de la générosité de votre personnage, sur ce qui concerne les articles; et chez tous ses parens les sentimens ne sont pas moins nobles que la naissance. Mais à présent je crois que vous ne ferez pas mal d'attendre quelle sera la réponse de Milord à cette lettre d'invitation.

Voici le plan que je médite pour vous. Ne vous souvenez-vous pas d'avoir vu avec moi une femme nommée Mde. *Townsend*

qui fait un grand commer d'étoffes des Indes, de Cambray, et de dentelles de Bruxelles et de France, de toiles et autres riches marchandises, qu'elle trouve le moyen de recevoir sans payer d'entrées, et de débiter secrètement avec d'autres effets de prix dans toutes les bonnes maisons de notre voisinage? Elle est alternativement à Londres, dans une chambre qu'elle y loue à l'extrémité du fauxbourg de Soutkwark, où elle tient des échantillons de ses marchandises, pour la commodité de ses pratiques de ville, et quantité de ses effets les plus portatifs. Mais sa véritable résidence et son magasin sont à *Deptford*, lieu favorable pour sa contrebande. Je dois sa connoissance à ma mère, à qui elle avoit été recommandée dans la supposition de mon prochain mariage, et qui me dit, en me la présentant, qu'avec les secours de cette femme je pourrois être parée *comme une reine et à peu de frais.*

Au fond, ma chère, je n'ai pas trop de penchant à favoriser ces marchands de contrebande. N'est-ce pas en effet braver les loix de notre pays, nuire aux honnêtes marchands, et dérober à notre prince un revenu légitime, dont la diminution peut l'obliger à mettre de nouveaux impôts sur le public. Mais quoique je n'aie encore rien pris de Mde. Townsend, nous ne sommes pas mal ensemble. C'est une femme

entendue, et d'un fort bon caractère. Elle a vu les pays étrangers, où son commerce l'appelle souvent, et je trouve beaucoup de plaisir à l'entendre raconter tout ce qu'elle a vu. Comme elle cherche à se faire connoître de toutes les jeunes personnes qui ne sont pas éloignées de changer d'état, elle m'a priée de vous la recommander; et je suis sûre que je l'engagerois sans peine à vous accorder une retraite dans sa maison de Deptford. C'est un bourg, qu'elle représente fort peuplé, et peut-être un des lieux du monde où l'on penseroit le moins à vous chercher. Il est vrai que la nature de son commerce ne lui permet pas d'y être long-temps, mais on ne sauroit douter qu'elle n'y ait quelque personne de confiance. Vous pourriez y être en sûreté jusqu'au retour de M. Morden. Il me semble que vous feriez fort bien d'écrire d'avance à cet honnête cousin. Ce n'est point à moi de vous suggérer ce que vous devez lui marquer. Je dois m'en reposer sur votre discrétion; car vous comprenez, sans doute, ce qu'il y auroit à craindre du moindre démêlé entre deux hommes de cœur.

(¶) Mais malgré ces arrangemens, et quand j'aurois un moyen sûr de vous délivrer de ses mains, je n'en serois pas moins prête à vous pardonner, si vous en étiez à finir avec lui, et que vous dussiez l'épouser demain. (§) Cependant j'apporterai de nouveaux soins à digérer ce plan, si vous

le jugez nécessaire. Mais il faut espérer que vous n'aurez pas besoin de cette ressource, puisque la perspective paroît changée, et que vous avez *connu vingt-quatre heures de suite, qui ne peuvent pas être nommées malheureuses.* Que je me sens indignée de voir une fille, telle que vous, réduite à cette misérable consolation, dans la cour que lui fait l'homme qui la recherche; si l'on peut appeler cela une *cour.* (¶) Permettez-moi de vous dire, ma chère, que si vous étiez un jour votre maîtresse absolue et indépendante, je serois tentée, malgré tout ce que j'ai dit, de vous voir la femme de tout autre homme que de Lovelace ou de Solmes. (♭)

Je me souviens que Mde. Townsend a deux frères, qui commandent chacun un vaisseau marchand. Comme ils ne peuvent manquer d'être liés d'intérêt avec elle, qui sait si vous ne pourriez pas avoir au besoin tout l'équipage d'un vaisseau à votre service? Supposé que Lovelace vous donne sujet de le quitter, ne vous occupez d'aucunes craintes de la part du château d'Harlowe. Laissez-les à eux-mêmes et prendre soin l'un de l'autre: leur coutume n'est pas de s'oublier. Les loix seront leur défense. Votre homme, tout méchant qu'il peut être, n'est pas un assassin, ni un meurtrier nocturne. C'est un ennemi ouvert, parce qu'il est intrépide; et s'il hazardoit quelque attentat qui le soumit à la rigueur des

loix, vous seriez heureusement délivrée de lui, par la fuite ou par le gibet, n'importe lequel des deux.

Si vous n'étiez pas entrée dans un si grand détail de toutes les circonstances qui regardent cette conversation que vous avez entendue par surprise entre M. Lovelace et les deux femmes, je les soupçonnerois de n'avoir tenu cette conférence que parce qu'ils étoient sûrs que vous l'écoutiez.

J'ai fait voir les propositions de M. Lovelace à M. Hickman, qui avoit été destiné pour la robe, et étoit aggrégé au collège de Lincoln avant la mort de son frère ainé. Il a pris à cette occasion un air si grave, si fier et si important; il m'a dit, d'un ton si mystérieux, qu'il avoit besoin de les examiner avec attention, -- qu'il les emporteroit chez lui, si je le trouvois bon, qu'il les pèseroit à loisir, --- et d'autres affectations de cette nature, et ceci, et cela.... qu'à la fin la patience m'a manqué Je lui ai arraché le papier de colère. Eh quoi? ma chère, le traiter si mal pour son zèle! -- Oui, pour un zèle sans lumières, lui ai-je dit, tel que la plupart des autres zèles. S'il n'avoit point été frappé tout d'un coup d'aucune objection, c'est qu'il n'y en avoit point à faire.

Si prompte, ma très-chère Demoiselle! -- Si lent! *très-peu cher* Monsieur, aurois-je pu repondre. Mais je me suis contenté de lui dire, *assurément*; avec un regard qui signifioit, *oseriez-vous faire le rebelle?*

Il m'a demandé pardon. Il avouoit, qu'il ne voyoit aucune objection; mais il avoit cru qu'une seconde lettre.... N'importe, n'importe, en l'interrompant: je les ferois voir à ma mère, qui, sans avoir pris aucun degré en droit, en sait plus au premier coup-d'œil que tous vos *lambins* de conseillers, si je ne craignois de l'irriter par l'aveu de la continuation de notre correspondance.

Mais ne balancez pas, ma chère, à faire dresser les articles en bonne forme, à passer le contrat. Que la célébration les suive de près, et qu'il n'en soit plus parlé.

Je ne dois pas oublier que le matelot à beaucoup tourné autour de ma femme-de-chambre, et qu'il a tenté de la corrompre par un gros présent, pour savoir d'elle le lieu de votre retraite. La première fois qu'il aura l'audace de paroître, je le ferai saisir et jeter dans le plus profond de nos étangs, si je ne puis rien tirer de sa bouche. L'entreprise de corrompre un domestique de la maison justifiera mes ordres.

(¶) Je vous envoie cette lettre directement: Elle sera bientôt suivie d'une autre, qui ne parlera que de ma mère, de moi et de votre oncle Antonin. Et comme vous voyez s'ouvrir devant vous une perspective plus heureuse; je veux tâcher de vous faire rire à leurs dépens. Car vous ne serez pas fâchée d'apprendre que ma mère a reçu de ce vieux sot en cheveux gris, une pro-

position en forme qui pourroit la mettre dans le cas d'user pour elle-même de ses connoissances en fait de contrats, si elle étoit disposée à l'écouter.

Je prie le ciel, que votre avenir devienne de jour en jour plus heureux. Votre (b)

ANNE HOWE.

LETTRE CXCVII.

MISS HOWE à MISS CLARISSE HARLOWE.

Samedi, Dimanche, 20 & 21 *Mai.*

ME voici, ma chère, à la lettre amusante que je vous ai promis. Vous ne devez pas me demander, comment je suis parvenue à me procurer les originaux (bien originaux en effet !) que je vais vous présenter. Ma mère a refusé de me lire les endroits de la lettre de votre cher oncle, qui frappoient à plomb sur moi, et qui me mettent en droit de ne lui faire aucune grace : elle ne m'a communiquénon plus de sa réponse, que ce qu'elle a bien voulu que je sache ; car elle a eu la condescendance de lui faire une réponse, accompagnée d'un refus néanmoins : mais d'un refus, tel qu'il n'y a qu'un vieux garçon qui puisse le prendre pour refus de la part d'une veuve.

Tout autre que moi, qui auroit pu avoir connoissance d'une cour aussi ridicule, aussi grotesque que l'auroit nécessai-

rement été celle de ce vieux barbon, si elle avoit été poussée un peu avant, l'auroit laissé continuer pour son amusement ; et j'ose dire que, sans *l'impertinante Nancy*, elle auroit été loin. Ma bonne maman dans cette occasion se seroit trouvée peut-être rajeunie de dix ans ; et si j'avois pu lui donner mon approbation, elle m'auroit fait l'honneur de me regarder, comme ayant dix ans de plus, car voici probablement ce qu'on m'auroit dit : « nous autres veuves, ma chère, nous ne savons plus comment on en impose aux hommes ; comment on les tient à une distance convenable : -- ni les tourmenter, pour éprouver leur amour -- il faut que vous m'aidiez de vos conseils, ma fille : vous devez m'apprendre à faire la cruelle, --- pas trop cruelle non plus, cependant : -- de façon à décourager un homme, qui n'a pas, Dieu le sait, de temps à perdre » -- alors on auroit mieux goûté ma façon de me conduire avec M. Hickman ; et ma mère auroit joué tout le petit manège des réserves, comme sa fille.

O ma chère, combien il eût été divertissant pour nous, de suivre notre veuve dans ses efforts pour se rappeler les minauderies du jeune âge et de *vieux souvenirs*, depuis si long-temps oubliés ! Si j'avois pu être sûre qu'il dépendroit de moi, dès que je le voudrois, de séparer tout d'un coup nos deux amoureux, *avant*, pour m'exprimer en style Irlandois, *qu'ils se fussent accouplés !*

accouplés ! Mais il n'y a point à se fier à une veuve dont tous les biens meubles et immeubles sont dans ses mains, courtisée par un vieux garçon, qui a de beaux écus, et qui offre de lui laisser *dix mille guinées de rente de plus qu'elle n'a*, et de la faire en outre seule maîtresse de tout son *vaillant.* Car voilà, comme vous le verrez tout à l'heure, les propositions du galant.

On reconnoît sur l'adresse même de la lettre du vieux monstre marin le caractère et le style de l'écrivain, à *l'aimable et justement admirée* (cela vous regarde !) *Mde. Anna Bella Howe, veuve ;* le dernier mot ajouté, j'imagine, comme le titre *d'écuyer* au nom d'un homme, comme un titre d'honneur ; ou dans la crainte que le *Bella* ajouté au mot *Anna* ne distinguât pas assez la respectable Dame de la petite fille. (Vous ne manquerez pas, je le sais, de m'appeler une méchante folle !) Voici la suite : *de la part de son très-humble serviteur*, ajouté apparemment en forme de *memento*, pour s'avertir de faire une profonde révérence, et de se comporter galamment en présentant cet écrit ; qu'il avoit probablement l'intention de remettre lui-même à sa belle.

Et dans ce moment ayez la bonté de vous ranger, pour voir entrer le vieux Neptune, la tête ceinte de roseaux et couronnée de coquillages ; sous le ridicule costume

dont nous le voyons accoutré dans la grotte de Mde. Robinson.

Lundi, 15 Mai.

MADAME,

J'avois comme formé, il y a une dixaine d'années, la résolution de ne jamais me marier. J'avois vu dans les autres familles, qui vivent le mieux,) je vous prie de noter ceci) des bisarreries, auxquelles je ne pouvois me faire. J'avois donc assez de goût pour continuer de vivre garçon par égard pour la famille de mon frère, et plus encore pour un enfant qu'il y avoit. Mais cette petite fille nous a tous bouleversés : et je ne vois pas pourquoi je me refuserois les douceurs de la vie par considération pour eux, qui ne m'en sauroient aucun gré.

En voilà assez sur mes motifs, relativement à moi et à la famille : mais la chère Mde. Howe me fait aller plus loin.

J'ai, Dieu soit loué, une fort belle fortune, toute de mes acquêts, ou peu s'en faut ; vous voudrez bien noter cela : car j'étois le cadet de trois frères. Vous jouissez aussi, grace au ciel, d'un bien considérable, que vous avez encore amélioré par votre économie et votre sage administration ; l'économie, permettez-moi de le remarquer, est une des plus grandes vertus de ce bas monde, parce qu'elle nous met à portée d'être justes envers tout le monde, et en outre d'être généreux pour quelques-uns, que nous voyons qui le méritent.

Vous n'avez qu'un enfant : et moi je suis un vieux garçon, qui n'en a jamais eu --- tous les vieux garçons n'en pourroient pas dire autant. Ainsi votre fille pourroit se trouver plus riche de mes bienfaits, si elle vouloit s'accommoder à mon humeur, qui n'a jamais passé pour méchante, surtout vis-à-vis de mes égaux ; pour les domestiques à la vérité, je ne me fais pas une affaire de me mettre en colère contre eux, quand cela me plaît, ils sont payés pour cela, et ils ne la méritent que trop, trop souvent, comme nous en avons fréquemment fait la remarque ensemble. D'ailleurs si nous n'avions pas soin de tenir nos domestiques à une juste distance, ils se familiariseroient trop. Ma règle a toujours été de trouver à gronder, à tort ou à raison, afin de n'avoir jamais sujet de gronder sérieusement. Les jeunes femmes et les domestiques se mènent en général, comme l'observe fort bien M. Solmes, beaucoup mieux par la crainte que par l'amour. Mais vous savez que cette humeur que je montre pour les domestiques, jamais ne s'attaquera à vous, ni à la jeune Miss.

Je vous ferai un contrat fort avantageux ; et je veux que tous nos amis communs en portent ce jugement. Mais il faut que je reste le maître de tout, tant que je vivrai : parce que vous savez, Madame, que c'est autant l'honneur et l'intérêt de

la femme que du mari que cela soit ainsi.

Je ne vise pas aux belles phrases : nous ne sommes plus des enfans, quoiqu'il y ait espérance que nous pourrons en avoir quelqu'un ; car je suis d'une fort bonne santé, et d'une bonne constitution, Dieu merci. Et jamais je n'ai rapporté de mes voyages et de mes courses un tempérament moins fort que celui que j'avois emporté. Je n'étois pas de ces gens là, je puis vous l'assurer. Mais ce dont je me charge, c'est de vous laisser, si c'est vous qui survivez, riche de dix mille guinées de rente de plus. Et pour le cas contraire, ce que vous me ferez d'avantages, c'est vous que j'en laisse la maîtresse, suivant que vous trouverez que mes bons procédés pour vous le mériteront.

Mais une chose que j'aurois à cœur, c'est que Miss Howe ne demeurât pas avec nous ; (il est inutile de lui dire ce que je vous écris ici) mais qu'elle allât s'établir chez M. Hickman, comme elle est sur le point de se marier avec lui, à ce que j'apprends. Et si elle se conduit respectueusement, comme c'est son devoir, avec nous deux, elle s'en trouvera bien, car je l'ai déja dit.

Vous serez chargée d'administrer toutes nos affaires, les miennes comme les vôtres ; car je m'entends peu à faire valoir les terres. Et toute la contradiction que vous essuyerez de ma part, ne viendra ja-

mais que de mon amour, quand je croirai que vous prenez trop sur votre santé.

Il sera fort agréable pour vous, à ce que je présume, d'avoir un homme d'expérience assis près de vous dans les longues soirées de l'hiver, et qui vous amusera de ses récits des pays étrangers, et des usages des nations parmi lesquelles il a vécu : et je possède aussi de rares curiosités des Indes, qui sont fort au goût des dames, et quelques-unes que ma nièce Clary elle-même, lorsqu'elle étoit honnête, n'a pas vues. Toutes ces raretés seront pour vous l'une après l'autre, et seront autant de récompenses de votre tendresse pour moi; dont je ne fais pas le moindre doute, par celle que j'aurai pour vous; et c'est une vie plus agréable sûrement, et de beaucoup, que d'être bornée à vivre avec une fille un peu trop aigre, qui est quelquefois de mauvaise humeur, et toujours à vous contrarier, à vous vexer, comme font les filles, sur-tout quand elles sont à l'âge d'être femmes, suivant ce que je vous ai souvent entendu observer vous-même; et croyant leurs père et mère vieux; sans leur payer le respect qu'on doit à l'âge; lorsqu'au vôtre, je ne doute nullement, qu'ils ne soient encore assez jeunes pour se couper eux-mêmes leurs morceaux; (*) vous me comprenez, Madame.

(*) Pour se moucher seuls.

Quant à moi-même, il sera très-heureux pour moi, et je me réjouis déja seulement d'y penser, d'avoir, après une agréable promenade à cheval, ou autre tournée, une dame d'expérience comme moi à retrouver au gîte, et de n'avoir qu'un seul intérêt à nous deux ; et puis le-plaisir de compter ensemble la rentrée de nos revenus, et ce qu'un jour, ce qu'une semaine nous auront produit. Oh ! comme cela fera du bien à l'amour ! oui ; cela l'augmentera de moitié --et je crois vraiment que je ne vous aimerai jamais assez, ou que je ne serai jamais capable de vous montrer tout mon amour. J'espère, Madame, qu'il ne doit pas être question entre nous de toutes ces petites délicatesses de jeune fille, de tous ces délais et ce cérémonial, comme je puis l'appeler par pur amour du cérémonial ; et que vous ne me refuserez pas une ou deux lignes de réponse à cette proposition, que j'ai mise par écrit, quoique vous n'ayez pas voulu me rendre une réponse claire, lorsque je vous en ai parlé ; à cause de votre fille, je suppose, qui étoit près de nous ; car je vous voyois regarder autour de vous, comme si vous eussiez craint qu'elle ne vous eût entendue. J'ai donc pris la résolution d'écrire;afin que cette lettre serve comme d'un registre, qui contient mes vraies intentions ; n'étant pas un de vos Lovelaces ; vous noterez cela, Madame ; mais un honnête et franc An-

glois, tout uni, simple et vrai. Ainsi je me flatte que vous ne dédaignerez pas de répondre une ligne ou deux à ma proposition; et je le tiendrai à grand honneur, je vous l'assure, et j'en serai très-fier -- que puis-je dire de plus? car vous êtes votre maîtresse, comme je suis mon maître: et vous le serez toujours, votre maîtresse; ayez la bonté de noter cela; car une dame de votre prudence et de votre expérience doit l'être et cela est juste. Voilà une longue lettre. Mais le sujet requiert; et je ne voudrois pas en écrire deux, lorsqu'une peut suffire: j'ai voulu vous expliquer tout d'une fois mon idée et mes intentions.

Il y a bien deux grands mois que j'avois dans ma tête de vous écrire; mais n'ayant pas pratiqué l'écriture ni ces choses là, je ne savois trop par où commencer ma lettre. A présent, digne Dame, soyez favorable à,

Votre humble amant,
et votre obéissant serviteur
ANT. HARLOWE.

Voilà ce qui s'appelle faire sa cour, ma chère! -- Et vous me permettrez d'ajouter à sa lettre, que si dès à présent ou dans la suite je traitois ce hideux amoureux, qui se donne tant de libertés avec ma mère sur mon compte, avec la dureté qu'il mérite, et qu'il vous arrivât d'en être choquée, je resterai persuadée que vous ne m'accor-

dez pas dans votre amitié la préférence que je vous donne dans la mienne.

A présent, par où voulez-vous que je commence ? Est-ce par la réponse de ma bonne maman, ou par le dialogue qui s'est passé entre la veuve mère avec l'impertinente fille, sur ce que la première avoit appris à la seconde qu'elle avoit reçu une lettre d'amour ?

Je crois que ce sera le dialogue que vous aurez le premier ; mais souffrez que je vous prévienne d'une chose : c'est que si vous jugiez que je prends trop de liberté, il ne faut pas vous mettre dans la tête que je vous parle de votre oncle, ou de ma mère : mais d'un couple de vieux amans, n'importe qui. Les enfans ne sont que trop portés à oublier le respect dû à la vénérable vieillesse, lorsque la vénérable vieillesse est la première à oublier ce qui convient à son âge et à son caractère. Grave remarque, et en conséquence, je suis votre servante, ma chère.

Commençons. Figurez-vous ma mère entrant deux fois de suite dans mon cabinet, et en sortant aussi-tôt, avec un air très-expressif, et les lèvres prêtes à s'ouvrir, et cependant restant fermées, comme par force, la parole cherchant à se faire jour, dans une légère toux, qui jamais n'alla jusqu'au diaphragme ; et la troisième fois enfin entrant d'un air plus résolu, s'asseyant près de moi, et débutant en ces termes.

La mère. « J'ai à causer avec vous, Nancy, d'une affaire très-sérieuse, quand vous serez disposée à ramener votre attention sur les affaires de notre maison, au lieu de l'occuper toute entière de celles d'autrui. » Bon début plein d'égoïsme. -- moi, je croyois que l'amitié, la gratitude et l'humanité étoient des objets du plus intime intérêt pour nous, mais pour ne pas m'arrêter sur les mots :

La fille. « Je suis dans ce moment disposée à donner mon attention à tout ce que maman sera disposée à me dire. »

La mère. « Hé bien, mon enfant -- Hé bien, ma chère. -- » Et la face de la bonne Dame étoit si potelée, si lisse, si luisante ! -- « Je vois que vous êtes toute attention, Nancy ! --- N'allez pas être surprise. -- Ne soyez pas inquiète ! mais j'ai -- j'ai -- où est-elle donc ? » (et s'il vous plaît, elle étoit dans son sein ; jamais lettre ne fut ainsi près de son cœur. Il ne lui étoit donc pas si difficile de la trouver.) « J'ai une lettre, ma chère ! » (et je vois enfin la lettre sortir de son giron ; mais la tenant toujours dans sa main) « j'ai une lettre, mon enfant. -- C'est ; -- c'est, -- c'est de la part d'un . . . d'un galant homme, je puis vous l'assurer, » en relevant sa tête et souriant.

Il n'y a aucun plaisir pour une fille, pensai-je en moi-même, à affecter des surprises qui ne sont pas sincères. « Je veux priver

ma mère de la petite satisfaction de me filer par degrés sa confidence.

La fille. " De M. Antonin Harlowe, Madame, je le suppose. ,,

La mère. Les lèvres encore plus serrées, et les yeux élevés. -- " Quoi, ma fille ! -- Je ne saurois disconvenir -- mais je m'étonne comment vous avez pu songer à nommer M. Antonin Harlowe. ,,

La fille. " Et quel autre aurois-je pu nommer, Madame ? ,,

La mère. " *Et quel autre auriez-vous pu nommer ?* ,, (avec un air colère, et retirant sa tête en arrière) " mais savez-vous le sujet, Nancy ? ,,

La fille. " Vous me l'avez dit, Madame, dans votre manière de débuter avec moi. D'ailleurs, à vous dire vrai, je ne doutois pas que ses visites ici n'eussent un double objet-- tous deux également agréables pour moi ; car toute cette famille m'aime tendrement.

La mère. " En ce cas il n'y a pas d'amitié perdue entr'eux et vous. Mais voilà (se levant) ce que je gagne. Vous ressemblez si fort à votre papa. — Jamais je n'ai pu lui ouvrir mon cœur. ,,

La fille. " Chère Madame, excusez-moi. Daignez avoir la bonté de m'ouvrir votre cœur. -- Je n'aime point les Harlowes. — mais je vous prie de m'excuser.

La mère. " Vous m'avez toute déroutée par votre caractère impatient ,, (se rasseyant d'un air plein d'humeur.)

La fille. " Je serai la patience et l'attention mêmes. M'est-il permis de lire cette lettre ? ,,

La mère. " J'avois besoin d'en conférer avec vous -- Mais vous êtes une créature si étrange ! Vous êtes toujours pressée de répondre avant qu'on vous parle. ,,

La fille. " Vous aurez la bonté de me pardonner, Madame. -- Mais j'avois cru que tout le monde savoit, et lui comme les autres, que vous vous étiez toujours déclarée contre un second mariage. ,,

La mère. " Cela est vrai : mais c'étoit d'après les dispositions où j'étois alors ; il peut se présenter des circonstances -- ,,

Je la fixai d'un œil surpris.

La mère. " Point tant de surprise -- Je n'ai pas intention -- Je ne songe pas -- ,,

La fille. " Non, peut-être, d'après les *dispositions où vous êtes*, Madame. ,,

La mère. " Impertinente créature ! (se relevant une seconde fois) nous querellerons, je le vois ! -- Il n'y a pas moyen de -- ,,

La fille. " Encore une fois, chère Madame. Je vous demande pardon. Je veux vous écouter en silence. -- Je vous en prie, Madame, rasseyez-vous de grace. -- ,, Elle s'est assise -- " Puis-je voir la lettre ? ,,

La mère. " -- Non : il y a certaines choses qui ne vous plairoient pas. Votre caractère est connu, je le vois, pour qu'on pas heureux. -- Cependant il n'y une pro-

méchant contre vous : au contraire, il y fait entendre que votre fortune s’en trouveroit bien, si vous vouliez avoir des égards et de la complaisance. „

La fille. “ Pas une ame vivante, que les Harlowes, ne m’a jamais accusée d’avoir un mauvais caractère : et je trouvois tout simple qu’ils en eussent cette opinion, eux qui ont pu faire ce qu’ils ont fait à la personne universellement reconnue pour être la douceur même. „

Ici nous eûmes un petit débat, à la fin pourtant elle me lut quelques passages de la lettre : mais non pas ceux qui étoient les plus ridicules ; cependant j’en vis assez pour être bien embarrassée à garder mon sérieux, sur-tout lorsqu’elle fut à l’endroit où il vante sa robuste santé, et où elle s’arrêta court : elle savoit mieux que personne pourquoi, mais bientôt reprenant la parole.

La mère. “ Hé bien Nancy ? dites-moi ce que vous pensez de cela. „

La fille. “ Eh ! mais, Madame, je vous en prie : dites-moi vous-même ce que vous en pensez. „

La mère. “ Je veux qu’on me réponde par une réponse et non par une question. — Ce n’est pas votre ordinaire d’être si réservée à dire votre avis.

La fille. “ Non, quand ma chère maman m’ordonne de le dire.

La mère. “ Hé bien ; dites-le donc à

par vot

soyant

La fille. " Sans avoir entendu la lettre entière ?

La mère. " Répondez toujours sur ce que vous en avez entendu.

La fille. " Hé mais, Madame -- vous ne seriez plus ma chère maman *Howe*, si vous écoutiez pareille proposition.

La mère. " Je suis surprise de ce ton, Nancy, et de ce que vous dites là.

La fille. " Je veux dire, Madame, que vous seriez alors ma chère maman *Harlowe.*

La mère. " O le cher cœur -- mais je ne suis pas une sotte : ,, et elle changeoit plusieurs fois de couleurs.

La fille. " Chère Madame (et pourtant, je l'avoue, je n'aime point une Harlowe, -- c'est ce que j'ai voulu dire) mais je suis votre enfant, et je serai toujours votre enfant, quelque chose que vous fassiez.

La mère. " Voilà bien, j'en suis sûre, la plus impertinente fille que jamais une mère ait soufferte ! *et vous serez toujours mon enfant, quelque chose que je fasse !* c'est me dire que vous ne le seriez plus si cela vous étoit possible, dans le cas où je --

La fille. " Comment pourrois-je avoir une telle pensée ? -- Ç'eût été, je l'avoue, passer les bornes, si je l'avois eue -- avant même que je sache quelles sont vos intentions par rapport à la proposition qu'on vous fait, sur-tout quand c'est une proposition si avantageuse.

La mère. (paroissant revenir un peu de son humeur.) " En effet, dix mille guinées de rente, à la vérité --

La fille. " Et avec la certitude de lui survivre, Madame!,, cela la fit hésiter un peu.

La mère. " La certitude! personne ne peut l'avoir cette certitude : -- mais il est assez probable cependant, que...

La fille. " Et cependant cela n'est pas du tout probable, Madame -- vous alliez me lire quelque chose; mais vous vous êtes arrêtée là tout court, à l'article de sa constitution. Sa sobriété est bien connue -- Madame, ces hommes qui ont été sur mer, qui ont parcouru différens climats, et qui reviennent dans leur pays se reposer, libres de tout soin, sous un climat doux et qui ont de la tempérance. -- sont les hommes du monde qui peuvent le plus compter sur une longue vie. Ne voyez-vous pas que sa peau est forte comme une peau de buffle?

La mère. " Etrange créature!

La fille. " Dieu me préserve, que toute personne que j'aime et que j'honore épouse jamais un homme avec l'espérance et l'idée de l'ensevelir! mais supposez, madame, à l'âge où vous êtes....

La mère. " A l'âge où je suis! mon cher cœur! à quel âge en suis-je, je vous prie?

La fille. " Vous n'êtes pas vieille,

Madame : et c'est parce que vous ne l'êtes pas que vous pourriez risquer davantage. „

Sur ma vie, ma chère; ma mère m'a souri, et n'a pas été mécontente de moi.

La mère. " Il est vrai, mon enfant -- il faut en convenir; je suis obligé de dire -- Et en ce cas là, j'aurois grand soin de ne rien faire (avec la vivacité dont vous êtes quelquefois) qui pût blesser vos intérêts.

La fille. " Oh ! quant à cela, Madame, je ne puis pas m'attendre que vous vous priviez pour moi d'aucune satisfaction....

La mère. " *D'aucune satisfaction* : ma chère ! -- Je ne dis pas que ce fût une *satisfaction* pour moi -- mais si je pouvois faire quelque chose qui contribuât à votre avantage, ce seroit peut-être un encouragement qui m'engageroit à avoir un entretien, pas plus, sur ce sujet.

La fille. " Ma fortune, telle qu'elle est déja, sera plus considérable que mon parti, si je devois avoir M. Hickman.

La mère. " Comment donc? M. Hickman a assez de fortune pour prétendre à votre main.

La fille. " Si vous le croyez, cela suffit.

La mère. "Ce n'est pas que je n'en eusse plus mauvaise opinion de moi, si je désirois la mort de personne : mais je pense, comme vous dites, que M. Antonin Harlowe est d'une forte santé, et promet une longue vie.

Merci de moi, pensai-je ! comment distinguerai-je si ce qu'elle dit là est à ses yeux une objection ou un encouragement ?

La fille. " Me pardonnez-vous, Madame ?

La mère. " Que veut donc dire cette petite fille ? ,, (avec l'air de craindre ce qu'elle alloit entendre.)

La fille. " Seulement ceci, que si vous épousez un homme de son âge, vous courez deux risques au lieu d'un, de redevenir nourrice à votre âge.

La mère. " Quels fonds d'insolence !

La fille. " Chère Madame -- ce que je veux dire, c'est que ces vieux garçons avec leur bon tempérament, tombent quelquefois tout d'un coup dans des infirmités qui les font traîner le reste de leurs jours. Et je conçois, si vous me permettez de le dire, qu'on a trop de peine à supporter les infirmités de l'âge, lorsqu'il ne revient pas quelques souvenirs d'une plus belle saison pour consoler celui des deux qui se porte le mieux.

La mère. " Oh oui, vous êtes une étrange créature ! -- Et son robuste tempérament étoit tout-à-l'heure une objection pour vous ! mais je vous ai toujours dit, ou que vous en saviez trop pour qu'on pût raisonner avec vous ; ou que vous n'en saviez pas assez pour que j'aie patience de vous.

La fille. " Je ne puis m'empêcher de vous dire, que je serois bien aise de savoir

vos ordres, Madame, sur la manière dont je dois me conduire avec M. Antonin Harlowe, la première fois qu'il viendra.

La mère. " *La manière dont vous devez vous conduire ?* Quoi! si la première fois qu'il viendra, vous évitez sa compagnie avec un air de mépris, vous ne ferez que ce que vous avez coutume de faire.

La fille. « Il doit donc revenir ici, Madame ?

La mère. « Et supposé qu'il revienne?

La fille. « Je ne puis l'empêcher, si c'est votre plaisir, Madame. Il demande une ligne ou deux de réponse à sa belle lettre. S'il vient, ce sera, je le présume, pour solliciter ces deux lignes.

La mère. " Point de ces regards de côté, de vos impertinences, petite fille! vous savez que je ne peux les supporter. -- Je voulois savoir ce que vous diriez à cette proposition. -- Je n'ai pas répondu encore: mais je vais répondre sur-le-champ.

La fille. « C'est une grande bonté de votre part, Madame, (et j'espère que l'homme en sentira le prix) de répondre par écrit à sa première ouverture. -- Ce seroit dommage en effet, *qu'il écrivît deux lettres, lorsqu'une peut suffire.*

La mère. « Cet artifice ne vous servira de rien pour savoir mes intentions, sur ce que je répondrai. Il y a trop d'insolence.

La fille. « Peut-être pourrai-je deviner votre intention, Madame, s'il me convenoit de le faire.

La mère. « Peut-être ne ferois-je pas, moi, de tout homme un Hickman ; en prenant droit de ses égards pour l'en maltraiter davantage.

La fille. « Ni moi non plus peut-être, Madame, si je goûtois ses égards.

La mère. « Je vous entends à merveille. Mais peut-être dépend-il de vous, de me faire écouter ou ne pas écouter M. Harlowe.

La fille. « Les jeunes gens, qui ont, suivant les apparences, bien du temps devant eux, n'ont nul besoin de se presser de prendre une femme. Le pauvre M. Hickman doit attendre son temps, ou user de son remède.

La mère. « Il en supporte plus de vous, qu'un homme n'en doit souffrir.

La fille. « En ce cas, je crains bien qu'il ne donne occasion lui-même au traitement qu'il éprouve.

La mère. « Provoquante créature !

La fille. « Je n'ai qu'une requête à vous faire, Madame.

La mère. « Respectueuse, je le suppose: quelle est-elle, je vous prie ?

La fille. « Que si vous vous mariez, il me soit permis de vivre fille.

La mère. « Voilà une perverse créature ! cela est sûr !

La fille. « Comment puis-je m'attendre que vous refuserez de pareilles offres ? *Dix mille guinées de rente !* Dix mille

guinées pour *le moins !* c'est une brillante proposition ! et tant de *belles choses* encore, qu'on donnera *une à une !* -- très-chère Madame, daignez me pardonner- -- j'espère que les choses n'en sont pas encore au point, que ce soit vous manquer de respect, que de badiner cet homme là ?

La mère. « Votre respect pour moi, et votre envie de le badiner, viennent de la même source ; cela est assez clair.

La fille. « J'espère que non, Madame.-- Mais dix mille livres sterlings.

La mère. « C'est une assez belle proposition.

La fille. « Assurément, je le pense comme vous. Je me flatte, Madame, que vous ne resterez pas en arrière avec lui en générosité.

La mère. « Je ne voudrois pas que ma mort l'enrichît de dix mille guinées de rente, s'il venoit à me survivre.

La fille. « Non, Madame : il ne peut s'attendre à cette somme, -- vu que vous avez une fille, et qu'il est lui un *vieux garçon qui n'a point d'enfant.* -- Le pauvre bon vieux !

La mère. « Le bon vieux, Nancy ! l'appeler ainsi parce qu'il est garçon et qu'il n'a point d'enfans ? cela vous va-t-il ?

La fille. « Ce n'est pas pour cela, Madame -- mais la moitié de la somme ; cinq mille guinées : vous ne pouvez pas vous engager pour moins, Madame.

La mère. « Vous approuvez donc cette somme ? » (paroissant le prendre sur le même ton que moi.)

La fille. « Comme il laisse à votre générosité, Madame, le soin de récompenser sa tendresse pour vous, vous ne pouvez faire moins : allons, chère Madame, permettez-moi, sans vous déplaire, de l'appeler encore, *le bon vieux !*

La mère. « Jamais on n'a vu une créature aussi fantasque -- ,, en détournant son visage pour cacher un sourire involontaire (car je crois que mon regard étoit richement impertinent, du moins c'étoit mon intention.) « Je déteste ce regard oblique et plein de malice. -- Vous vous donnez des airs.... qu'en dites-vous ?

La fille. Je m'emparai de sa main, et la baisai. -- Ma chère maman, ne vous mettez pas en colère contre votre fille. Vous m'avez dit qu'autre fois vous étiez fort vive.

La mère. « Autre fois ! bon Dieu... -- Mais vous pouvez être sûre que si j'étois dans l'idée d'écouter ses propositions, je ferois un contrat fort sage, autant par amitié pour M. Hickman, que pour vous.

La fille. « Vous êtes tous deux, Madame, dans l'âge de la prudence.

La mère, « Oui, je suppose que je suis pour vous une *bonne vieille* aussi.

La fille. « Et lui aussi ; il est homme à faire un contrat fort sage, ou du moins il en montre l'envie.

La mère. " Allons; pour trancher court, voici, je crois, le résultat de tous vos discours : c'est que je n'ai point votre consentement pour me marier.

La fille. " C'est-à-dire, Madame, que mes vœux ne sont pas, je l'avoue, de vous voir mariée.

La mère. " Permettez-moi de vous dire que, si la prudence consiste à souhaiter son propre bien, je ne vois pas que les jeunes têtes manquent plus de prudence que les vieilles.

La fille. " Chère Madame, pouvez-vous me blâmer, si souhaiter de ne pas vous voir mariée à M. Antonin Harlowe, c'est me souhaiter mon propre bien ?

La mère. " Vous avez furieusement d'esprit. Je ne vous demanderois qu'autant de respect et de soumission.

La fille. " Je me flatte d'en avoir plus que d'esprit : ou je serois une sotte, et une grande impertinente.

La mère. " Laissez-moi juger de l'un et de l'autre. -- Les père et mère ne doivent vivre que pour leurs enfans, que ceux-ci le méritent ou non -- Voilà ce que c'est que la soumission et le respect des enfans.

La fille. " Le ciel me préserve de souhaiter, si nous avions deux intérêts séparés ma mère et moi, que ma mère préférât le mien au sien! ou qu'elle renonçât à rien de ce qui pourroit ajouter pour elle aux douceurs réelles de la vie, dans la

vue de m'obliger. - Dites-moi, ma chère maman, si vous pensez qu'en acceptant ces offres, vons en fussiez plus heureuse ? -

La mère. « Je dis, que dix mille guinées sont pour une famille une si brillante acquisition, qu'une pareille offre mérite bien un retour de politesse.

La fille. « Ne dites pas l'offre, Madame : dites la *chance*, seulement si vous avez en vue un augmentation de famille, l'argent peut servir à vous pourvoir....

La mère. « Il ne vous est pas possible de vous contenir un peu dans les bornes, je ne puis absolument souffrir ces insolentes ironies.

La fille. « Très-chère Madame, très-chère maman, je vous demande pardon : mais le *bon vieux* me revenoit dans la tête -- non, sur ma vie, je ne veux pas absolument être privée de la vue de ce charmant sourire. -- Et je resaisis sa main, que je baisai une seconde fois.

La mère. « Laissez-moi, fille pleine d'audace. Il n'y a rien qui vous désole, comme d'être forcé de sourire, lorsqu'on voudroit et qu'on devroit être en colère.

La fille. « Mais, chère Madame, si cela doit se faire, je présume que vous n'y songerez pas avant l'hiver prochain.

La mère. « Que voulez-vous dire par cette nouvelle impertinence ?

La fille. « C'est qu'il vous propose seulement de vous amuser dans les soirées

d'hiver, par ses histoires des pays étrangers. Ma chère, ma très-chère dame, lisez-moi la lettre en entier. Je lui pardonnerai tout ce qu'il peut dire de moi.

La mère. « Il est peut-être assez difficile à l'homme le plus sensé d'écrire une lettre d'amour, qui ne puisse donner matière à plaisanterie.

La fille. « Cela vient de ce que les amoureux dans leurs lettres ne savent pas garder un juste milieu. Ils écrivent ou trop de sottises ou trop peu. Mais appelez-vous la lettre de ce bon vieux (pardon ce sera la dernière fois que je l'appellerai ce bon vieux, si je puis m'en empêcher) une lettre d'amour?

La mère. « Allons, allons: je vois bien que ce sujet me déplaît: je ne suis plus bonne pour être votre mère: vous resterez fille, si je me marie. - Je voulois voir si la générosité vous gouvernoit dans vos vues. Je suivrois ma propre inclination; et le hazard veut qu'elle s'accorde avec la vôtre, je vous prie, récompensez-m'en mieux à l'avenir, que vous n'avez fait jusqu'à présent. »

Et elle est sortie précipitamment, sans attendre ma réponse: très-piquée, j'ose l'assurer de ce que je n'avois pas mieux reçu sa proposition; ce qu'elle auroit bien voulu, ne fût-ce que pour avoir seule tout le mérite du refus, et un prétexte d'imposer une plus grande obligation à son insolente fille.

Retirée chez elle, elle a écrit un refus de veuve assez équivoque pour ne pas faire perdre toute espérance à tout autre galant ; quelque soit l'effet qu'il puisse faire sur M. Tonin Harlowe.

Ce sera mon soin, de la faire renoncer à la visite qu'elle promet à demi de lui faire (comme vous le verrez dans sa réponse) à condition qu'il retirera sa proposition. Car qui sait quel effet les curiosités exotiques du vieux garçon) venues *de loin et à grand frais* ; c'est, vous le savez, un proverbe, et une grande tentation) peuvent faire sur l'esprit d'une femme à laquelle il ne manque rien, que des superfluités, de brillantes bagatelles, des raretés qu'on lui offre, et qu'il n'est pas facile de rencontrer ni de se procurer dans nos pays ?

A présent il est temps de vous laisser lire ici la copie de la réponse de ma mère à la lettre de votre oncle. Je supprimerai tout commentaire. Je connois trop mon devoir. Et je finis ici, en prenant la liberté d'espérer, que je pourrai vous surprendre un sourire, dans la situation moins désagréable, où vous êtes à présent quoiqu'elle ne soit pas encore entièrement satisfaisante.

Votre affectionnée et fidelle
ANNE HOWE.

Mde.

Mde. ANNA BELLA HOWE, à M. ANTONIN HARLOWE, *Ecuyer.*

M. Antonin Harlowe.

Vendredi, 19 *Mai.*

MONSIEUR,

« Ce n'est pas, je crois, l'usage de notre » sexe de répondre par écrit à une première » lettre dans ces sortes d'occasions. *La pre-* » *mière lettre* ! Ce que je dis là est étrange! » comme si j'en attendois une autre ; ce » qui n'est pas. Mais comme je ne juge pas » convenable d'encourager votre propo- » sition, je pense qu'il n'y a pas de raison » qui doive m'empêcher de répondre avec » civilité à des intentions aussi civiles. Pour » moi, mon opinion a toujours été, que » je devois des égards et de la politesse à » une personne qui en avoit pour moi, » et que ce n'étoit pas une raison de la » maltraiter : et ce que j'ai dit et répèté » mille fois à ma fille.

» Une femme, j'imagine, fait une pauvre » figure aux yeux d'un mari et ne fait pas » plus d'honneur à son sexe, quand elle » se conduit en tyran avec lui avant le » mariage.

» Assurément, Monsieur, si j'étois pour » changer d'état, je ne connois pas de » galant homme dont la proposition me » fût plus agréable. Votre neveu et vos » nièces ont assez de fortune sans vous ;

» ma fille a une assez belle fortune sans
» moi, et je prendrois soin de la doubler,
» soit de mon vivant, soit après ma mort,
» si je devois prendre un pareil parti. Ainsi
» personne ne s'en trouveroit plus mal.
» mais Nancy ne seroit pas de cet avis.

» Toute la consolation que je connois
» dans les enfans, c'est que tant qu'ils sont
» jeunes, ils font avec nous tout ce qu'ils
» veulent; et tout est charmant de leur
» part jusqu'à leurs fautes: et quand ils
» sont grands ils se persuadent que leurs
» père et mère ne doivent vivre que pour
» eux, et se refuser tout par considération
» pour eux. je sais que Nancy ne pourroit
» souffrir un beau-père. Elle fuiroit de la
» maison à la seule idée que je songerois
» sérieusement à lui en donner un. Non pas
» que j'aie peur de ma fille, au moins:
» cela ne seroit pas convenable; mais elle
» a tout le caractère de son pauvre papa.
» Et c'étoit un caractère très-violent. Et
» vous savez, Monsieur, qu'on ne s'engage
» pas volontiers dans un affaire où l'on
» sait, qu'il faudroit nécessairement que la
» mère renonçât à sa fille, ou la fille à sa
» mère, excepté dans le cas où le cœur y
» seroit fort intéressé; et ce n'est pas,
» Dieu merci, l'état du mien.

» Voilà dix ans que je suis veuve: per-
» sonne qui soit mon maître. Et l'on pré-
» tend que je ne sais pas en souffrir un:
» ainsi, Monsieur, nous sommes vous et

» moi, je crois, infiniment mieux comme
» nous sommes. Non-seulement je le crois;
» mais j'en suis sûre. Car l'un de nous n'a
» pas besoin de ce qu'a l'autre, ayant tous
» les deux plus de fortune que nous n'en
» pouvons dépenser. Et je sais que je ne
» pourrois me faire à rendre aucun compte
» de ma conduite, en quoique ce soit. Ma
» fille, il est, quoique ce soit une jolie
» fille, et comme on voit peu de filles à
» présent; (elle a beaucoup trop d'esprit
» pour son sexe, et elle le sait bien) est
» plus contrariante pour moi qu'on ne
» souhaiteroit qu'une fille le fût: car qui
» peut aimer à se voir toujours aux prises
» l'une avec l'autre? Mais elle ne tardera
» pas à être mariée; et comme alors nous
» ne vivrons plus ensemble, nous ne nous
» verrons que quand nous nous ferons plai-
» sir, et nous resterons chacune chez nous
» quand cela nous déplaira. Et comme
» cela, nous ne verrons jamais, comme les
» amans, que le beau côté l'une de l'autre
» j'avoue que malgré tout cela je l'aime
» tendrement; et elle m'aime de même,
» j'ose le dire, je ne voudrois pas la pro-
» voquer à faire autrement. D'ailleurs la
» jeune fille est si considérée par-tout,
» qu'après avoir vecu veuve tant de mes
» belles années, je ne serois pas bien
» aise, vous jugez bien, de m'exposer à
» sa censure, ou même à son indifférence.
» Votre généreuse proposition méritoit

» cette réponse détaillée et motivée. Je » vous remercie pour la bonne opinion » que vous avez de moi. Quand je saurai » que vous acquiescez au refus civil que je » fais; (et vraiment, Monsieur, il est aussi » sérieux, que si j'en avois dit beaucoup » plus long) je ne dis pas que Nancy et » moi nous ne puissions, avec votre per- » mission, aller vous faire visite et voir vos » belles curiosités : car je suis grande ad- » miratrice des raretés qui viennent des » pays étrangers.

» Ainsi, Monsieur, bornons-nous à cau- » ser ensemble dans l'occasion lorsque nous » nous verrons, comme nous avons fait » jusqu'ici, sans autre vue particulière que » nos vœux réciproques pour le bonheur » l'un de l'autre; et je me flatte que vous » ne m'en voudrez pas moins de bien mal- » gré ce refus. Et alors je me ferai tou- » jours un plaisir de me croire avec recon- » noissance. »

Votre servante,
ANNA BELLA HOWE.

P.S. « Je vous avois fait dire par Mde. » Lorimer, que je vous ferois réponse par » écrit : mais que je prendrois du temps » pour y réfléchir. Ainsi j'espère, Mon- » sieur, que vous n'attribuerez pas à au- » cun dédain, si je ne vous ai pas écrit » plutôt. » (b)

LETTRE CXCVIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Dimanche, 21 Mai.

J'AI l'esprit trop plein de mes ressentimens pour m'occuper d'autre chose que de ma vengeance ; sans quoi je m'étois proposé de te communiquer les observations de Miss *Harlowe* sur la tragédie d'Otway. *Miss Harlowe*, dis-je ! Pourquoi ? parce que je la hais, et que je suis extrêmement irrité contre elle et contre son impertinente amie.

Pour quel sujet, me demandes-tu ? pour un sujet qui en vaut bien la peine. Pendant que nous étions à la comédie, Dorcas, qui avoit ses ordres et la clé de la chambre de sa maîtresse, aussi bien que le passe-par-tout de l'armoire d'ébène, de tous les tiroirs et du cabinet, a trouvé le moyen de parvenir aux dernières lettres de Miss Howe. La vigilante soubrette avoit remarqué que sa maîtresse en avoit tiré une de *son sein*, et qu'elle l'avoit jointe aux autres, avant qu'elle partît avec moi pour la comédie, dans la crainte apparemment comme les femmes d'en-bas me l'ont dit par reproche, que je ne la trouvasse dans son corset.

Dorcas ne s'est pas plutôt vue en pos-

session dn trésor, qu'ayant appelé Sally et trois autres filles *qui ne paroissent point*, elles se sont employées ensemble, avec la dernière diligence, à extraire ces maudites lettres pour mon usage, suivant la méthode que je leur en avois tracée. Je puis bien les nommer *maudites*; ce sont des injures! une malignité! Oh! quelle petite furie que cette Miss. Howe. Je ne m'étonne plus que son impertinente amie, qui ne m'a pas mieux traité sans doute, puisqu'elle doit avoir donné occasion aux libertés de l'autre, ait marqué tant d'emportement, lorsque j'ai tenté de me saisir d'une de ses lettres.

Il me paroissoit impossible que cette belle, dans la fleur de la première jeunesse avec une si bonne constitution, une santé si fleurie et tant de feu dans les yeux, ce qui doit la remplir de vivacité et faire prédominer l'espérance dans son cœur, pût trouver en elle-même ce fonds de vigilance et de crainte, toujours en alarme, qui ne l'a jamais abandonnée jusqu'ici. Des yeux brillans, Belford, malgré tout ce que la troupe des poètes peut dire en leur faveur, sont le signe infaillible d'un cœur fripon, ou qui a des dispositions à le devenir.

Tu peux continuer tes sermons, et Milord M.... peut déployer *sa sagesse des nations* : me voilà plus sûr d'elle que jamais. A présent que ma vengeance est allumée, et

qu'elle se ligue avec l'amour, il faut que toute résistance fléchisse devant elle. Je te jure solemnellement que Miss Howe portera sa part de la punition.

On apporte à ce moment une autre lettre de ce méchant petit démon. J'espère qu'elle sera bientôt transcrite aussi ; du moins si l'on prend le parti de la joindre au recueil. L'impertinente déesse est résolue d'aller ce matin à l'église ; moins, comme j'ai raison de le croire, par esprit de dévotion, que pour essayer si elle peut sortir sans opposition, ou sans plainte, ou sans être accompagnée de moi.

Elle m'a refusé l'honneur de déjeûner avec elle ; il est vrai qu'hier au soir elle fut un peu mécontente de moi : parce qu'à notre retour de la comédie, je l'obligeai de passer le reste de la soirée dans le parloir commun, et de demeurer avec nous jusqu'après une heure. En se retirant, elle me déclara qu'elle comptoit d'être libre tout le jour suivant. Comme je n'avois pas encore lu les extraits, je ne témoignai qu'un tendre respect et une soumission parfaite ; car je m'étois déterminé à commencer de suivre, s'il étoit possible, une méthode nouvelle, et à bannir de son cœur toutes sortes de soupçons et de défiances. Cependant je n'avois pas trop sujet d'être alarmé de ses soupçons passés. Lorsqu'une femme, qui peut, ou qui croit pouvoir quitter un homme qu'elle soupçonne, con-

tinue de demeurer avec lui, je suis sûr, Belford, que ce n'est pas un mauvais signe.

Elle est partie. Elle s'est glissée avant que j'aie pu m'en défier. C'est une chaise à porteurs qu'elle s'étoit fait amener, dans la vue de m'ôter le pouvoir de l'accompagner. Mais j'avois pris des précautions convenables. Will mon valet-de-chambre, l'a suivie de son consentement ; et Petter, domestique de la maison, étoit à portée de recevoir les ordres de Will.

Je lui avois fait représenter par Dorcas ce qu'elle avoit à redouter de Singleton, pour lui ôter la pensée de sortir sans moi : mais elle a répondu avec son petit ton d'impertinence ordinaire, que s'il n'y avoit pas de danger à la comédie, quoiqu'il n'y ait que deux spectacles à Londres, il devoit y en avoir beaucoup moins à l'église, lorsque les églises sont en si grand nombre. Les porteurs ont reçu ordre de la couduire à Saint James.

Elle auroit pris un peu plus de soin de me complaire et de m'obliger, si elle savoit à quoi je suis déja parvenu, et combien je suis pressé d'aller en avant pour nos femmes, qui se plaignent continuellement de la contrainte où je les tiens, dans leur conduite, dans leurs compagnies ; négligeant tout ce qui les intéresse dans la maison du devant, et ne recevant personne dans le joli bâtiment de derrière, pour ne donner aucun ombrage. Elles ne doutent pas de

ma générosité, disent-elles ; mais, pour mon propre intérêt, elles me reprochent, dans le style de Milord M..... *de tirer si peu de bled d'une si longue moisson.* Femmes, vous raisonnez bien. Je crois que je commencerai mes opérations à son retour.

Je me suis procuré la lettre qu'elle a reçue aujourd'hui de Miss Howe. Les complots, les conjurations, l'artifice, la magie noire, vont leur train. Il me sera difficile de revoir tranquillement cette Miss Harlowe. Quelle nécessité, disent nos nymphes et moi aussi d'attendre le temps de la nuit? Sally et Polly me rappellent, avec beaucoup de reproches, la méthode que j'ai employée la première fois avec elles. Mais la force répondroit mal à mes vues. Cependant elle pourroit fort bien y répondre aussi, du moins s'il y a quelque vérité dans cette partie du symbole des libertins, qu'*une femme une fois subjuguée, l'est pour toujours.* Et quelle est la femme qui dise *oui*, à la première question?

Elle est revenue. Mais elle refuse de me recevoir. Elle veut être seule tout le jour. Dorcas attribue son refus à des motifs de piété. De par tous les diables, Belford, y a-t-il donc de l'impiété à me voir? Ne seroit-ce pas le plus bel acte de piété que de me convertir? et croit-elle avancer cette bonne œuvre, en refusant de me voir lorsqu'elle est dans ses accès de dévotion? Mais je la hais. Je la hais de tout

mon cœur. Elle est vieille, laide, difforme; Horrible blasphême! du moins est-elle une Harlowe, et je la hais à ce titre.

Mais puisqu'il faut renoncer à la voir..... (oui, apparemment, je la laisserai maîtresse de ses volontés et de l'emploi de son temps! Il faut, pour remplir aussi le mien, que je te rende compte de mes découvertes.

La plus ancienne lettre qu'on ait trouvée porte pour date le 27 Avril (*). Où peut-elle avoir mis les précédentes? Cette lettre parle d'Hickman comme d'un agent empressé à leur service. Hickman feroit mieux de prendre-garde à lui-même. Miss Howe dit à la belle: *J'espère que vous ne serez pas exposée à vous repentir de m'avoir renvoyé* mon norris. *En tout cas, il reprendra le même chemin au premier mot.* Que diable cela veut-il dire? *Son norris* retourner au premier mot! Que je sois damné si j'y comprend rien! Si ces innocentes se permettent l'intrigue, (avec le norris) je peux bien suivre leur exemple.

Elle est fâchée que *son Hannah ne puisse venir*. Hé bien supposons qu'elle le pût. De quel secours lui seroit son Hannah, dans une maison telle que celle-ci?

Les femmes de la maison peuvent être pénétrées dans l'espace d'un déjeûner. Ce

(*) Voyez Lettre CLI vol. 4.

trait les a rendu furieuses contre les deux correspondantes. Elles me pressent plus que jamais de la réduire. Je suis tenté de leur abandonner Miss Howe en pleine propriété. Tu n'as qu'un mot à dire, Belford, et je te promets que l'effet suivra la menace.

Elle est bien aise que Miss Harlowe ait eu l'idée de me prendre au mot. Elle s'étonne que je ne lui aie pas renouvelé mes offres. Si je ne le fais pas bientôt, *elle lui conseille de ne pas demeurer avec moi.* Elle l'exhorte *à me tenir dans l'éloignement, à ne pas souffrir la moindre familiarité.* Vois, vois, Belford. Me suis-je trompé dans mon idée ? la vigilance qui me fait enrager, vient d'une froide amie, qui est assise tranquillement pour écrire, et qui donne fort à son aise un conseil qu'elle seroit incapable de suivre dans le même cas. (§) Quel encouragement pour moi à suivre mes plans, que d'être fondé à penser, que les réserves de ma charmante viennent bien moins d'elle et de ses propres inclinations, que des avis de Miss Howe ! (¶) Mais *c'est mon interêt d'être honnete*, lui dit Miss Howe Mon intérêt, petites folles ! j'avois cru ces deux filles persuadées que mon intérêt est toujours subordonné à mes plaisirs.

Que ne donnerois je pas pour obtenir une copie de ces lettres auxquelles Miss Howe répond par les siennes !

La seconde est du 3 Mai. (*) Dans celle-ici la petite effrontée s'étonne beaucoup que sa mère ait écrit à Miss Harlowe, pour lui interdire toute correspondance avec sa fille.

M. Hickman, dit-elle, *est d'avis qu'elle ne doit point obéir à sa mère.* Comme ce plat et rampant personnage se balance et se ménage entre ces deux filles ! Je crains bien d'être obligé de le punir, aussi bien que sa *Virago* ; et j'ai déja trouvé dans ma tête un plan qui ne demande qu'une heure de méditation pour recevoir sa dernière forme, et qui remplira mes vues sur ce couple. Je ne puis souffrir que l'autorité maternelle soit ainsi méprisée, ainsi foulée aux pieds. Mais écoute l'impertinente : *Il est heureux pour lui de penser comme elle : car sa mère l'ayant mise en mauvaise humeur, elle a besoin de quelqu'un qu'elle puisse quereller.* Un Lovelace s'en permettroit-il davantage ? Cette fille est un libertin déterminé au fond du cœur. Si la nature en avoit fait un homme, et un homme de notre société, ne doute pas qu'elle n'eût été pire que nous.

Il ne faut, dit-elle, *que l'irriter encore un peu plus, pour lui faire prendre le le parti de s'enfuir secrètement à Londres ; et si elle le prend, elle ne quittera point son amie, qu'elle ne l'ait vue honorable-*

(*) Voyez Lettre CLXIV de ce vol.

ment mariée, ou délivrée de son misérable. Ici, Belford, Sally a joint en transcrivant une prière en marge : « Au nom » de Dieu, cher M. Lovelace, amenez-nous » cette furie à Londres. » Je t'assure, cher ami, que si nous la tenions ici, son sort seroit plutôt décidé, que celui de son amie.

Je trouve dans la même lettre, que ma fière captive a tiré ton portrait et celui de nos amis, et je ne suis pas plus épargné que vous. *Cet homme est sûrement un fou*, dit-on de moi. Que je meure, si l'une et l'autre me trouvent tel ! *C'est du moins un franc imbécille.* Maudite et méprisante créature ! *Je vois*, ajoute-t-elle, *que c'est une race infernale.* Voilà pour toi, Belford; *et qui est le Belzébuth*; voilà pour toi, Lovelace. Et c'est à ce *Belzébuth* néanmoins qu'elle voudroit voir son amie mariée ! Qu'avons-nous donc fait qui soit à la connoissance de Miss Harlowe, pour mériter qu'elle ait tracé de nous une peinture qui nous attire ces outrages de la part de Miss Howe ? mais le temps où nous serons vengés de ces outrages n'est pas loin !

Elle blâme son amie *d'avoir refusé de partager son lit avec Miss Partington. Vigilante comme vous êtes, qu'en pouvoit-il arriver? S'il pensoit à la violence, il n'attendroit pas le temps de la nuit.* Je suis vraiment honteux de me voir suggérer cette idée par cette effrontée créature.

Sally écrit en forme de note : « Voyez » voyez, Monsieur, ce qu'on attend de » vous. Nous vous l'avons répèté cent et » cent fois. » Elles me l'on dit en effet ; mais sûrement l'avis de leur part n'avoit pas la moitié autant de force qu'il en aura de celle de Miss Howe. (¶) *Vous auriez pu veiller après elle, ou ne pas vous coucher du tout, continue-t-elle.* Comment peuvent-elles avoir de pareilles craintes, tandis que l'une conseille à l'autre de rester avec moi, et que l'autre se résout à attendre de son souverain maître sa proposition de mariage ? Je suis bien aise de savoir cela. (§)

Elle approuve mes propositions pour la maison de Mde. Fretchvill. Elle l'exhorte à penser aux articles, et à nommer un jour. Enfin elle la presse de lui écrire, malgré la defense de sa mère ; sans quoi elle lui déclare qu'elle doit se charger des conséquences. Petites rebelles effrontées ! oh que j'ai d'impatience de venger sur elles l'autorité maternelle insultée !

Tu diras en toi-même : cette fière et insolente fille est-elle donc cette Miss Howe qui a soupiré pour notre honnête ami, le chevalier Colmar ; et qui, sans les conseils de sa Clarisse Harlowe, l'auroit peut-être suivi dans le désordre de sa fortune, lorsqu'il fut obligé de quitter le Royaume ?

Oui, c'est la même : et j'ai toujours remarqué par l'expérience d'autrui comme

par la mienne, qu'une première passion subjuguée fait un corsaire de vainqueur, ou un tyran, si c'est une femme.

(¶) Mais voici des lambeaux d'une lettre de la part d'une personne que la chère Miss Howe honore de ses ordres (*) pour instruire Miss Harlowe que Miss Howe est extrêmement inquiète à l'occasion de l'inquiétude qu'elle lui a donnée.

J'ai de grandes tentations à cette occasion, dit gravement mon idiot, *d'exprimer mes propres ressentimens sur votre situation actuelle.*

Mes propres ressentimens ! – Et pourquoi n'a-t-il pas succombé à cette tentation? – Pourquoi? parce qu'il ne connoissoit pas bien quelle étoit réellement cette situation, qui lui donnoit de si vives tentations; si ce n'est peut-être par conjectures, et autres sotises. Son style dansant et empesé ressemble à sa marche. Sûrement, sûrement il a fait son grand tour d'Europe, et il est revenu dans son pays par le chemin de *Tipperary*.

Et comme on lui a d'ailleurs défendu, dit l'auguste personnage, *d'approfondir ce cruel sujet.* – Cette défense vient de pitié pour toi, ami Hickman! mais pourquoi appelles-tu ce cruel sujet, si tu ignores de quoi il s'agit, et n'en sais que ce que tu en devines par conjecture sur le trouble

(*) Voyez Lettre CLXVI de ce vol.

qu'il cause à une fille qui est le tourment de sa mère, qui sera le tien, et qui fera tour-à-tour le tourment de toutes les personnes qui auront une intime liaison avec elle, à moins que je n'humilie cette petite créature.

Dans une autre lettre, comme si on lui avoit proposé quelque agent intermédiaire, la petite furie déclare qu'elle écrira, et que nul homme n'écrira pour elle. Elle approuve le dessein que son amie a *de me quitter, si sa famille consent à la recevoir. Je suis un misérable aussi insensé que méchant. Elle me hait pour mes cruelles méthodes. Elle vient de faire connoissance avec quelqu'un qui connoît une grande partie de mon histoire.* Malédiction sur elle et sur son historiographe. -- *Je suis vraiment un scélérat, un homme exécrable !* Que le diable l'emporte. *Si j'avois une douzaine de vies, j'aurois dû les perdre, il y a vingt crimes.* Singulière façon de compter, Belford. (b).

Miss Betterton et Miss Lockyer sont nommées. *Votre homme* (c'est le nom qu'elle me donne irrespectueusement) *est un infâme*, dit-elle, Je veux être confondu, si je me laisse traiter d'*infâme*, sans le mériter. *Elle fera sonder*, à la prière de Miss Clarisse, les dispositions de M. *Jules Harlowe.* « *Elle lui conseille d'attacher* » *Dorcas à ses intérêts, et de se procurer* » *quelqu'une de mes lettres par ruse ou*

» *par surprise.* » Vois, Belford. -- « Elle » est alarmée de mon entreprise pour me » saisir d'une des siennes. »

S'il arrivoit, dit-elle, *que je fusse jamais informé de la manière dont elle me traite*, *elle n'oseroit sortir sans une escorte.* Je conseille à l'effrontée de tenir son escorte prête.

Je suis le chef d'une bande de scélérats. (Elle te nomme toi et tes autres camarades) *qui sont associés pour tromper d'innocentes créatures*, *et pour se prêter la main dans leurs infâmes entreprises.*

Que dis-tu à cela, Belford?

Elle n'est pas surprise des mélancoliques réflexions de son amie sur le malheur qu'elle a eu de me voir à la porte du jardin, *d'être forcée de me suivre*, *d'être trompée par mes artifices.* J'espère qu'après cela, Belford, tu finiras tes sermons.

Mais elle lui représente, pour la consoler, *qu'elle servira d'exemple et d'avertissement à son sexe.* J'espère que son sexe m'en aura l'obligation.

Mes copistes n'ont pas eu le temps, disent-elles, de transcrire tout ce qui mérite mon ressentiment dans cette lettre. Il faudra que je cherche l'occasion de la lire moi-même. Elle contient, disent-elles, de belles et emphatiques réflexions. Mais j'y suis *un séducteur*, et mille fois *un misérable*. Miss Howe croit que *le diable a pris possession de mon cœur et de celui de tous*

les Harlowes à la même heure des ténèbres, *pour exciter son amie à la fatale entrevue.* Elle ajoute, *qu'il y a du destin dans son erreur.* Pourquoi donc, s'affligeroit-elle ? *L'adversité est sa saison brillante ;* et je ne sais combien d'autres propos. Mais pas un mot de remercîment, pour l'homme à qui elle doit l'occasion de *briller !*

Dans la lettre suivante (*), *elle craint que, tout méchant que je suis, son amie ne soit forcée de me prendre pour son seigneur et maître.* Véritablement c'est mon espérance.

Elle rétracte tout ce qu'elle a dit contre moi dans sa dernière lettre. Ma conduite à l'égard de mon bouton de rose ; le dessein d'établir son amie dans la maison de Mde. Fretchvill, tandis que je continuerai de demeurer chez Mde. Sinclair; les domaines que je possède dans ma province, les biens qui doivent me revenir, mon économie, ma personne, mes soins (ou quelque chose de semblable) ; tout est rappelé en ma faveur, pour lui faire perdre la pensée de me quitter. Que j'aime à jeter dans l'embarras ces filles *à longue vue.*

(¶) *Cependant, mes tourmentantes méthodes*, à ce qu'il semble, *sont intolérables* : et n'y aura-t-il donc que les femmes qui aient le droit de tourmenter ? vraiment j'en suis d'avis. Le sexe peut bien s'en

(*) Voyez Lettre CLXXXIII de ce vol.

prendre à lui-même ; si je le tourmente, c'est que j'ai profité de ses leçons. Ainsi le fou de Charles XII apprit au Czar Pierre à le battre, en continuant la guerre avec les Russes contre les anciennes maximes de son royaume. (b)

Puisse la vengeance éternelle poursuivre l'infâme (heureusement qu'elle ne dit pas *m'atteindre*) *si je lui donne lieu de douter de mon honneur !* Les femmes ne savent pas jurer, Belford. Les douces créatures! elles ne savent que maudire.

Elle lui apprend le mauvais succès de sa négociation, du côté de l'oncle Jules. C'est sans doute Hickman qu'elles ont employé. Il faut que j'aie les oreilles de ce bénêt-là dans ma poche ; et, je crois, bientôt.

Elle est indignée, *furieuse*, dit-elle ; *contre toute la famille. Le crédit de Mde. Norton n'a pas eu plus d'effet sur Mde. Harlowe. Jamais il n'y eut dans le monde des brutes si déterminées. Son oncle Antonin la croit déja perdue.* N'est-ce pas tout-à-la-fois un reproche et une exhortation pour moi ? *Ils s'attendoient à la voir revenir à eux, dans l'affliction ; mais ils ne feroient pas un pas pour lui sauver la vie.* Ils l'accusent *de préméditation et d'artifice*. Miss Howe *est inquiète*, dit-elle, *de la vengeance à laquelle mon orgueil peut me porter* ; pour la distance où l'on me tient. Elle a raison. *Il ne reste à présent qu'un*

choix à son amie, car son cousin paroît déclaré contre elle avec tous les autres; et *ce choix*, *c'est de se donner à moi*. La nécessité, la convenance lui en font une loi. Ton ami, cher Belford, déja choisi d'une femme par des raisons de convenance? Un Lovelace doit-il souffrir pareille chose?

Je ferai grand usage de cette lettre. Les ouvertures de Miss Howe sur ce qui s'est passé entre l'oncle Jules et Hickman (ce ne peut être un autre qu'Hickman) me donneront lieu de déployer mon invention. Elle lui dit qu'elle ne peut lui révéler tout. Il faut absolument que je parvienne à lire moi-même cette lettre. Il faut que j'en voie les propres termes : deux extraits ne me suffisent pas. Si j'ai une fois cette lettre entre les mains, ce sera la boussole de ma conduite.

Le feu de l'amitié éclate et pétille ici. Je n'aurois jamais cru qu'une amitié si chaude pût subsister entre deux beautés sœurs, toutes deux célèbres ; mais elle est peut-être enflammée par les obstacles, et par cette sorte de contradiction qui anime des esprits femelles, lorsqu'ils ont l'imagination ardente et le tour romanesque.

Elle extravague, en parlant de son départ pour Londres, *si cette démarche*, dit-elle, *pouvoit épargner l'abaissement d'une ame si* noble, *ou la sauver de sa ruine*. C'est

un roseau qui veut en soutenir un autre ! Je crois que j'imaginerai quelque expédient pour l'amener ici.

Mais comment se fait-il que l'ardeur de cette *Virago* ne laisse pas de me plaire, quoique j'en aie beaucoup à souffrir ? Si je la tenois ici, j'engagerois ma vie, que dans l'espace d'une semaine je lui apprendrois la soumission sans réserve. Quel plaisir de réduire un esprit de cette trempe ! Ce seroit beaucoup, je crois, si elle entretenoit mes désirs l'espace d'un mois, et pas plus long-temps. Elle seroit ensuite trop facile et trop apprivoisée pour moi. Quel doux spectacle de voir les deux charmantes amies humiliées de leur sort commun, douces comme des moutons, assises dans le plus sombre coin d'une chambre, bras sous bras, pleurer et soupirer l'une pour l'autre ! et moi, leur monarque reconnu, nonchalamant étendu sur un sopha de la même chambre, comme le grand seigneur ; incertain à laquelle des deux je ferois l'honneur de jeter le mouchoir !

Observe, je te prie, cette plaisante fille. *Elle est furieuse contre les Harlowes, irritée contre sa mère, indignée contre la folie et la basse vanité de Lovelace...* Ma folie, vil reptile ! (Dieu me pardonne d'appeler de ce nom une fille vertueuse) et tout d'un coup : *aidons le misérable à sortir de la fange, quand nous devrions nous sâlir un peu les doigts. Il ne s'est rendu coupable,*

à votre égard, d'aucune indécence directe. Cela paroît extraordinaire à Miss Howe. *Il n'oseroit, elle en est sûre.* Si ces idées passent par la tête des femmes, pourquoi ne trouveroient-elles pas place dans mon cœur ? *Il n'est point assez démon pour en venir à cet* excès. *De si infâmes desseins se seroient déja manifestés, s'il les avoit conçus.* Que le ciel ait pitié de ces deux folles !

Elle revient ensuite à presser son amie de penser aux *articles*, à la *permission ecclésiastique*, et à d'autres soins. *La délicatesse*, dit-elle, *n'est pas de saison.* Elle va jusqu'à lui dicter les termes qu'elle doit employer avec moi pour me faire avancer. N'est-il pas clair pour toi, Belford, comme il l'est pour moi, que la victoire seroit à moi depuis long-temps si je n'avois eu ce lutin à combattre. Elle lui fait un reproche d'avoir perdu par une modestie outrée, plus d'une occasion dont elle auroit dû profiter. Ainsi tu vois que la plus noble de ce sexe n'a pas d'autre vue au monde, par sa froideur et ses réserves affectées, que de retenir un pauvre amant pour lequel elle n'a pas de dégoût, lorsqu'il est une fois tombé dans ses filets.

(¶) *Quoique surprise et conduite par artifice sous le pouvoir de cet homme*, dit-elle à son amie, *elle n'est pas bassement asservie à lui.* On conçoit des espérances de ma réforme, à ce qu'il paroît, *sur ma*

profonde vénération pour elle, puisqu'avant de l'avoir connue, je n'avois rien respecté de ce qui est honnête. Je suis *un grand, un dangereux séducteur.* Je lui sais gré de cela néanmoins. On pourroit, dit-elle, tirer une bonne et utile morale, *de ce que je suis venu à bout de l'attirer dans une fausse démarche.* -- Je suis fort aise qu'on puisse tirer quelque bien de mes actions. (b)

Un autre écrit annexé à cette lettre est sans contredit le plus insolent libelle qu'une fille ait jamais écrit contre sa mère. Il contient des réflexions si libres sur les veuves et les vieux garçons, que j'ai peine à comprendre où Miss Howe peut avoir puisé son savoir. Le chevalier Colmar devoit être plus sot que ton ami, s'il lui a donné gratuitement de si belles leçons.

Cet écrit apprend à Miss Harlowe, que l'oncle Antonin a fait des propositions de mariage à sa mère. Ce vieux marin doit avoir le cœur à l'épreuve, s'il obtient ce qu'il désire, sans quoi Mde. Howe, qui a fait crever de chagrin un premier mari qui valoit beaucoup mieux, sera bientôt débarrassée du second. Mais quel que soit le succès de la résolution du vieux oncle, et de sa proposition de mariage, tous les autres Harlowes en sont plus irrités que jamais contre leur divine fille. Ainsi je me vois plus sûr de ma conquête que je ne l'étois auparavant. Et cependant je crois qu'à la fin un cœur aussi tendre que le

mien se laissera toucher en sa faveur. Réellement je ne souhaite point que toute sa vie se passe dans le chagrin et la persécution. Mais pourquoi conserve-t-elle tant d'affection pour des *brutes*, comme Miss Howe a raison de les nommer, et si peu pour moi? J'ai d'autres copies et d'autres extraits de lettres encore plus impardonnables.

LETTRE. CXCIX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

LA lettre suivante est d'une nature, j'ose le dire, qui a dû faire souhaiter aux deux insolentes fripponnes qu'elle ne tombât jamais entre mes mains. (*) Elle m'apprend d'où est venu le mécontentement de Miss Harlowe par rapport à mes articles. Je n'ai pas mis dans la conclusion autant de chaleur, autant *d'ardeur* qu'elle s'y étoit attendue. Dorcas à qui cette lettre est tombée à transcrire, n'en a pas omis une seule ligne. Tu auras des copies de toutes en raccourci.

Le petit démon, *s'imagine*, dit-elle, *que les hommes de notre trempe ne peuvent ressentir les mêmes ardeurs que les honnêtes gens.*

(*) Voyez Lettre CLXXXVIII de ce vol.

Vraiment,

Vraiment, Belford, Miss Howe s'imagine de jolies choses. La charmante fille! Plût au ciel que je pusse découvrir si ma belle lui répond dans des termes aussi libres! (¶) Il y auroit de quoi faire crever un homme de dépit, à laisser cette *virago* faire une fin honnête avec ses imaginations. (þ) *Qui sait*, ajoute-t-elle, *si je n'ai pas à rompre avec une demi-douzaine de créatures, avant que de prendre un engagement pour la vie?* Mais de peur que cela n'ait l'air d'un compliment, qui pourroit faire juger que je pense à me réformer, elle se hâte d'assurer, *qu'il ne faut pas s'attendre de me voir honnête, avant ma grande année climatérique.* Elle doit avoir une haute opinion de son sexe pour s'imaginer qu'un homme qui connoît si bien les femmes, et qu'elles se ressemblent toutes, puisse les aimer si long-temps.

Lui, dit-elle, *chercher un prétexte pour des délais, dans le compliment qu'il doit à Milord M.....!* Oui, moi, ma chère petite. Parce qu'un homme n'est pas accoutumé à faire son devoir, faut-il qu'il ne le fasse jamais? Le cas n'est-il pas assez important! Toute la famille n'y est-elle pas assez intéressée? *Il est bien vrai*, dit-elle à Miss Harlowe, *que vous auriez eu besoin de l'entremise d'un ami. Moi, à votre place, j'aurois arraché les yeux au monstre, et j'aurois laissé à son pro-*

pre cœur, *le soin de lui en apprendre les raisons*. Hé bien, Belford ! que dis-tu à cela ? Suivant après les épitètes de *misérable et infâme personnage* ; pourquuoi ? parce que j'ai désiré que le lendemain fût mon heureux jour et parce que j'ai marqué du respect pour mon plus proche parent !

C'est la plus cruelle de toutes les destinées pour une femme, continue-t-elle, *que d'être forcée de prendre un homme que son cœur méprise*. Voilà de quoi je voulois être sûr. --- Je craignois que ma charmante ne connût trop ses perfections, sa supériorité. Je tremblois qu'elle n'eût effectivement du mépris pour moi : et je ne puis supporter cette idée. Mais mon intention, Belford, n'est pas de réduire ma charmante à un sort si cruel. Que je sois abîmé si je deviens le mari d'une femme qui a donné sujet à son amie intime, de dire *qu'elle me méprise* ! Lovelace meprisé ! Qu'en dis-tu, ami !

Son poing, *qu'il a tenu fermé sur son front*, *lorsque vous vous êtes retirée en colère*. (C'est dans une occasion où la belle n'a point été satisfaite *de mes ardeurs* et de tout ce que tu voudras. Je me souviens du mouvement que je fis ; mais elle avoit alors le dos tourné vers moi. (*) Ces vigilantes personnes sont-elles donc

(*) Voyez Lettre CLXXXVII de ce vol. Elle dit à Miss Howe qu'elle avoit vu ce mouvement dans la glace.

tout yeux ? Remarque le souhait,) *son poing, que n'étoit-il une hache, et cette hache entre les mains de son plus mortel ennemi !* Oui, Belford, j'aurai patience, j'aurai patience ! - Mon jour n'est pas éloigné ; je m'endurcirai le cœur par ces souvenirs.

Mais on promet *de méditer un plan*, qui pourra servir à délivrer ma belle conquête de mes mains, *si je lui donne quelque raison de me soupçonner.* Au fond, ce projet m'alarme ; le combat devient sérieux. Tu ne sera pas surpris maintenant, si je déchaîne mon génie inventif sur ces deux créatures. Le *Norris* me revient à l'esprit, Belford. Je ne veux point qu'on l'emporte sur moi par la ruse.

Encore une fois, dit-elle, *rien ne la porte à croire que je puisse ou que j'ose attaquer son honneur.* Mais *son homme est un fou c'est tout ce qu'elle en peut penser.* Je serois un fou, comme elle le dit, si je me conduisois comme je fais, en pensant au mariage. *Malgré cela*, conclut-elle, *faites votre mari de ce fou, à la première occasion : et quoique j'appréhende qu'il ne soit des fous le fou le plus intraitable, comme sont tous les fous qui ont de l'esprit et de la vanité, prenez-le comme une punition, puisque vous ne sauriez le prendre comme une récompense.* Mais dis donc, Belford, y a-t-il moyen de supporter cela ?

(¶)*Mais les hommes de mon espèce*,

sont ceux que les femmes ne haïssent pas naturellement : vrai comme l'évangile, Belford ! Enfin la vérité sort de leur cœur. Ne te l'ai-je pas toujours dit ? Les douces ames, les bonnes chrétiennes que ces jeunes filles ! elles aiment leurs ennemis. Mais ce sont toutes des libertines dans le cœur, *qui se ressemble, s'assemble* ; voilà le fait. Si je n'étois pas bien sûr de la vérité de cette observation du petit espiègle, je me serois donné la peine, sinon d'être un homme de bien, de jouer du moins un peu plus l'hypocrite, que je n'ai jugé nécessaire de le faire. (b)

Mais dans la lettre que je me suis procurée aujourd'hui, pendant que la belle étoit à l'église, tout le plan de Miss Howe est à découvert. Et c'est une assez maudite invention, je t'assure.

(M. Lovelace transcrit ici, par abréviations toute la partie de la lettre de Miss Howe, qui contient le dessein qu'elle a d'engager Mde. Townsend à donner, dans un cas de nécessité, une retraite à son amie jusqu'à l'arrivée de M. Morden. (*) Il répète le serment de se venger, sur-tout à l'occasion de ces termes :)
» S'il entreprenoit quelque chose qui le
» soumît à la rigueur des loix, vous en
» seriez heureusement délivrée, soit par
» la fuite, soit par le gibet : n'importe
» lequel des deux. »

(*) Voyez Lettre CXCVI de ce vol.

Il ajoute, je me fais une gloire de terrasser deux filles qui en savent trop pour douter de leur savoir ? et de les convaincre qu'elles n'en savent point assez, pour se garantir des inconvéniens d'en savoir trop. Comme la passion vous fait faire du chemin ! j'ai fourni, comme tu vois, en fort peu de temps, une lettre d'une prodigieuse longueur. A présent que mes ressentimens sont échauffés, je veux voir et peut-être punir, cette beauté fière et doublement *armée*. Je lui ai envoyé signifier qu'il faut qu'elle me permette de souper avec elle. Nous n'avons dîné ni l'un ni l'autre : elle a refusé de prendre le thé cette après midi ; et je crois qu'elle et moi, nous n'aurons pas beaucoup d'appétit à souper.

LETTRE CC.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Dimanche, 21 Mai, à 7 heures du matin.

J'ALLAI hier à la comédie avec M. Lovelace et Miss Horton. Cette pièce, comme vous savez, est extrêmement touchante à la seule lecture, et vous avez mes remarques sur cette tragédie, dans le petit traité que vous m'avez fait écrire sur les principales pièces qu'on joue. Vous ne serez pas surprise que la représentation nous a fort émues, Miss Horton et moi, si je vous dis,

et même avec une sorte de plaisir, que dans quelques-unes des scènes les plus pathétiqnes, M. Lovelace n'a pu cacher lui-même son émotion. C'est l'éloge de l'ouvrage que je prétends faire ici ; car je regarde M. Lovelace comme un cœur des plus durs qu'il y ait au monde. En vérité, ma chère, c'est l'opinion que j'ai de lui.

Cependant toute sa conduite, pendant le spectacle comme à notre retour, est irréprochable ; excepté qu'il s'est obstiné à vouloir me faire souper en bas avec les femmes de la maison, et qu'il m'a retenue jusqu'à un heure après minuit. J'étois résolue d'avoir aujourd'hui mon tour, et je ne suis pas fâchée qu'il m'ait donné ce prétexte. J'ai toujours aimé à passer le dimanche dans la solitude.

Je suis déja habillée et prête à sortir pour aller à l'église, afin d'avoir une raison de me délivrer de ses importunités. Mon dessein n'est pas de chercher un église plus éloigné que St. James. Je vais prendre une chaise à porteurs, pour m'assurer si je puis sortir et rentrer librement, sans le trouver dans mon chemin, comme cela m'est arrivé deux fois.

A 9 heures.

J'ai reçu votre obligeante lettre d'hier ; il sait que je l'ai reçue ; et je m'attends, lorsque je la verrai, à lui trouver beaucoup de curiosité sur ce que vous pensez de ses propositions. Je n'ai pas douté de

votre approbation ? et dans cette idée, j'avois déja fait une réponse que je tiens prête pour lui. S'il arrive quelque nouvel incident, qui faisse naître entre nous d'autres démêlés, je serai forcée de croire qu'il cherche des occasions d'allonger le délai, et que son intention n'est pas de m'obliger.

Il fait demander à me voir, avec beaucoup d'importunité ; il veut m'accompagner à l'église ; il est fâché que j'ai refusé de déjeûner avec lui. Si je m'étois rendue à ses instances, il est certain que je n'aurois pas été libre. Je lui ai fait répondre par Dorcas, que je souhaitois de l'être tout le jour, et que je le verrai demain d'aussi bonne heure qu'il lui plaira. Elle me dit qu'elle ne sait ce qui le chagrine, mais qu'il querelle tout le monde.

Il a renouvelé ses demandes, et d'un ton plus pressant; suis-je rassuré contre Singleton ? m'a-t-il fait dire. J'ai répondu que si je n'avois pas eu peur de Singleton hier au soir à la comédie, je ne devois pas être aujourd'hui plus timide à l'église ; sur-tout lorsqu'il y a tant d'églises à Londres, contre un ou deux spectacles. J'ai consenti à accepter un de ses gens pour me suivre. Mais il paroît qu'il est tout-à-fait de mauvaise humeur. C'est de quoi je m'inquiète peu : je ne veux pas être continuellement asservie à ses insolentes loix. Adieu, ma chère, jusqu'à mon retour : les porteurs m'attendent. Je me flatte qu'il n'aura

pas la hardiesse de m'arrêter au passage.

Je ne l'ai point vu en sortant. Dorcas m'assure qu'il a l'air fort chagrin. Elle ne croit pas que ce soit contre moi : mais il paroît qu'il est arrivé quelque chose qui le tourmente. Peut-être joue-t-il ce rôle pour m'engager à dîner avec lui. Je n'y consentirai pas, si je puis m'en défendre : si je l'acceptois, je ne saurois plus comment me débarrasser de lui pendant le reste de la journée.

Ses instances ont été fort vives pour dîner avec moi. Mais j'étois déterminée à ne pas céder sur ce seul petit point, et je me suis pour cela privé de dîner. A la vérité, j'étois après faire une lettre pour M. Morden, que j'ai recommencée trois fois sans être contente de moi. Il n'avoit pas non plus, dit Dorcas, cessé d'écrire, et il avoit refusé de dîner, parce que je lui avois refusé ma compagnie.

Il m'a fait demander ensuite d'être reçu du moins à l'heure du thé, en appelant, par la bouche de Dorcas, à la conduite qu'il tint hier au soir ; comme si c'étoit un mérite pour lui de n'avoir pas mérité de reproche : c'est ce que je lui ai fait répondre. Cependant j'ai renouvelé la promesse de le voir demain aussi-tôt qu'il le souhaitera ou de déjûner même avec lui.

Dorcas dit qu'il est furieux. Je l'ai entendu faire grand bruit et son domestique se sauver de sa colère, à ce qu'il m'a sem-

blé. Vous m'avez dit, ma chère, dans une de vos lettres (*), que lorsque votre mère vous chagrine, vous avez besoin de quelqu'un que vous puissiez quereller. Je serois bien fâchée d'établir aucune comparaison ; mais l'effet des passions, quand on s'y livre, est le même dans les deux sexes.

Il m'envoie annoncer en ce moment, qu'il compte absolument souper avec moi. Comme nous avons passé plusieurs jours en assez bonne intelligence, je crois qu'il ne seroit pas prudent de rompre pour une bagatelle. Cependant se voir comme forcée par des menaces de condescendre à ses volontés, c'est ce qui me révolte, et je ne sais comment le supporter.

Pendant que j'étois à délibérer, il est monté ; et frappant à ma porte, il m'a dit d'un ton fort chagrin qu'il falloit absolument qu'il me vît ce soir, et qu'il ne se donneroit pas de repos, qu'il n'eût su de moi quelle étoit sa faute pour mériter le traitement que je lui ai fait.

Le traitement que je lui ai fait ! Le misérable ! et peut-être n'a-t-il rien de nouveau à me dire ; oh ! je serai de fort mauvaise humeur avec lui.

(Miss Clarisse ne pouvant savoir quel étoit le dessein de M. Lovelace, ni la

(*) Voyez Lettre CLXIV de ce vol.

cause de son chagrin, c'est de lui-même qu'il faut l'apprendre, c'est-à-dire, de ses propres lettres. Après avoir décrit l'air brusque avec lequel il étoit monté à la porte de sa chambre pour lui demander sa compagnie à souper, il continue son récit :)

« Il est bien dur, m'a répondu la petite » perverse, de me voir si peu maîtresse » de moi-même. Je descendrai dans une » demi-heure dans la salle à manger.

Il a fallu revenir sur ses pas, et passer cette demi-heure à l'attendre. Toutes les femmes m'ont excité vivement à lui donner enfin sujet de me traiter avec cette tyrannie. Elles m'ont prouvé par la nature de leur sexe et par celle des circonstances, que je ne devois rien espérer de ma soumission, et que je n'avois rien à craindre de pis, en me rendant coupable de la dernière offense. Elles m'ont violemment pressé d'essayer du moins avec elle quelques familiarités plus hardies, pour voir quel en seroit l'effet; et leurs raisons étant fortifiées par le ressentiment de mes découvertes, j'étois résolu de prendre d'abord quelques libertés, et ensuite de plus grandes encore, suivant la manière dont les premières seroient reçues, et de rejeter toute la faute sur sa tyrannie. Après m'être affermi dans cette résolution, je me suis mis à me promener dans la salle à manger: mais jamais paralytique ne se sentit tant

d'embarras dans les jambes, et n'eut si peu d'empire sur les articulations, que moi, en observant ses mouvemens.

Elle est entrée, la tête haute; mais le visage détourné, son sein charmant agité, gonflé et plus saillant par l'attitude même de sa tête relevée. --- Belford, comment se fait-il que l'humeur chagrine et l'air de réserve donne de nouveaux charmes à cette fille hautaine? Mais dans toutes ses attitudes, dans tous ses gestes, de bonne ou de mauvaise humeur, la beauté est toujours belle. J'ai bientôt vu à son visage détourné de moi, à son regard plein de courroux, que cette chère insolente étoit disposée à se fâcher. L'air sombre que j'ai affecté lorsque ma main tremblante a saisi la sienne, a bientôt fait prédominer la crainte sur ses autres passions. Mais je n'ai pas plutôt attaché ma vue sur elle, que je n'ai plus senti que le respect pour l'innocence virginale et pure qui respiroit dans tout son maintien. Assurément, Belford, cette fille est un ange. Cependant si l'on n'avoit pas été sûr que c'est une femme, on ne lui auroit pas fait prendre l'habit de ce sexe depuis son enfance. Elle-même, sans cette conviction, auroit-elle continué de le porter?

« De grace, Mademoiselle, je vous » demande, je vous prie de m'apprendre » ce que j'ai fait pour mériter votre colère » et cet éloignement?

» Et moi, je vous demande M. Love-
» lace, pourquoi l'on force ainsi ma re-
» traite ? Que pouvez-vous avoir à me
» dire depuis hier au soir que j'allai avec
» vous, bien malgré moi, à la comédie,
» et que je passai, encore bien malgré moi,
» une partie de la nuit à vous entendre ?

» Ce que j'ai à dire, Mademoiselle, c'est
» que je ne puis supporter la distance où
» vous me tenez sous le même toît.

» *Sous le même toît*, Monsieur ! com-
» ment en êtes-vous venu....

» Ayez la patience de m'écouter, Ma-
» demoiselle, (¶) (en laissant aller ses
» mains tremblantes, et les resaisissant
» de nouveau avec une force qui l'a fait
» tressaillir,) (♭) j'ai mille choses à
» dire, à discuter sur nos intérêts pré-
» sens et futurs. Mais lorsque j'ai besoin
» de vous ouvrir toute mon ame, vous
» ne pensez qu'à imaginer des moyens de
» m'écarter de vous. Vous me jetez dans
» des incertitudes qui me mettent en con-
» tradiction avec moi-même. Votre cœur
» s'étudie à chercher des délais : il faut
» que vous ayez des vues dont vous ne
» voulez pas convenir. Dites-moi, Made-
» moiselle, je vous conjure de me dire
» en ce moment, sans détour et sans ré-
» serve, sur quel pied, sous quel aspect
» je dois paroître à l'avenir devant vous.
» Je ne puis soutenir cet éloignement :
» l'incertitude où vous me tenez m'est
» insupportable.

» Sous quel aspect, M. Lovelace ?) visi-
» blement effrayée) ce ne sera pas sous
» un mauvais aspect, j'espère. Je vous
» prie, M. Lovelace, ne me serrez pas
» tant les mains, (en s'efforçant de les
» retirer des miennes)de grace,laissez-moi.

» Vous me haïssez, Mademoiselle !

» Je ne hais personne, Monsieur.

» Vous me haïssez, Mademoiselle, ai-je
» répèté ! » (¶) Tout animé, tout déter-
» miné que j'étois venu, j'avois besoin
de quelque nouvel aiguillon. *Satan* étoit
sorti furtivement de mon cœur à l'appari-
tion de mon ange ; mais il avoit laissé la
porte ouverte, et je sentois qu'il se tenoit
à ma portée. (b)

“ Vous ne me paroissez pas bien dis-
» posé, M. Lovelace. Mais de grace, point
» d'emportement. Je ne vous ai fait aucun
» mal. De grace ne vous emportez point.

» Cher objet de mes transports ! (en
» passant les bras autour d'elle, et tenant
» dans mon autre main une des siennes.)
» *vous ne m'avez fait aucun mal !* je me
» sentois tenté de la dévorer : mais je me
» suis contenu. Ah ! quel mal ne m'avez-
» vous pas fait ? Par où ai-je mérité l'é-
» loignement où vous me tenez ?... » Je
ne savois ce que je devois dire.

Elle s'efforçoit de se dégager. » Je vous
» supplie, M. Lovelace, de me laisser
» sortir. Je ne comprends point ce qui
» vous agite. Je ne comprends point ce

» que j'ai fait qui puisse vous offenser.
» Vous n'êtes venu apparemment que dans
» le dessein de quereller avec moi. Si vous
» ne voulez pas m'effrayer par la mau-
» vaise humeur où je vous vois, laissez-
» moi me retirer. J'entendrai une autre
» fois tout ce que vous avez à me dire.
» Je vous ferai avertir demain au matin,
» comme je vous l'ai fait annoncer. Mais
» en vérité, vous m'effrayez. Je vous con-
» jure, si vous avez pour moi quelque
» sentiment d'estime, permettez que je
» me retire. »

La nuit, la nuit profonde, Belford, est absolument nécessaire. La surprise, la terreur me sont absolument nécessaires pour me seconder dans la dernière épreuve de cette charmante créature; quoiqu'en puissent dire les femmes d'ici. Je n'ai pu tenir mes résolutions. -- Ce n'est pas la première fois que je m'étois proposé d'essayer si cette divine fille est capable de pardonner.

J'ai baisé sa main avec une ardeur!... comme si mes lèvres eussent dû y rester attachées. « Retirez-vous donc, chère et
» à jamais chère Clarisse! Oui, je suis
» venu dans une humeur très-chagrine.
» Je ne puis soutenir cet éloignement où
» vous me tenez sans raison. Sortez néan-
» moins, Mademoiselle, puisque votre
» volonté est de sortir; mais jugez-moi
» généreusement. Jugez-moi comme je

» mérite d'être jugé, et laissez-moi l'es-
» pérance de vous trouver demain matin
» dans les sentimens qui conviennent à no-
» tre situation actuelle, et à mes futures es-
» pérances. » En parlant, je la conduisois vers la porte, et je l'y ai laissée. Mais au lieu de rejoindre les femmes, je me suis retiré dans mon propre appartement, où je me suis enfermé sous la clef, honteux de m'être laissé comme épouvanter par la majesté de son beau visage et par les alarmes de sa vertu; (¶) et d'avoir été jeté tout-à-coup si loin de ma résolution, malgré les lettres de son insolente amie, occasionnées par les peintures qu'elle lui avoit envoyées elle-même des faits et des scènes qui se passent entre nous. (§)

(*Ce qu'on vient de lire n'étant qu'une addition tirée d'une lettre de M. Lovelace, l'Editeur nous ramene à la suite du récit de Miss Clarisse, lorsqu'elle décrit sa terreur dans cette occasion.*)

A mon entrée dans la salle à manger, il a pris ma main dans les siennes, avec un mouvement si brusque, que j'ai vu clairement un dessein formé de quereller avec moi. *Et quel sujet*, ma chère? que lui avois-je fait? De ma vie je n'ai vu un air si égaré, si menaçant, si plein d'humeur et d'impatience. L'effroi m'a saisie. Et au lieu de paroître fâchée, comme je me l'étois proposé, j'ai été forcée de devenir la douceur même. J'aurois peine à me

rappeler ses premiers mots, tant ma frayeur étoit vive! Mais j'ai entendu : *Vous me haïssez*, Mademoiselle, *vous me haïssez* : et son air étoit si terrible, que j'aurois souhaité d'être à cent lieues de lui. Je ne hais personne, lui ai-je répondu ; graces au ciel, je ne hais personne. Vous m'effrayez, M. Lovelace! Permettez que je me retire. Son visage, ma chère, est devenu tout-à-fait hideux. Je n'ai jamais vue d'homme aussi laid qu'il me l'a paru dans sa colère. *Et quel sujet, ma chère*! Et il me pressoit la main! le fougueux caractère! et il me serroit la main avec une force! En un mot, il sembloit par ses regards et par ses expressions, passant même une fois le bras autour de moi, qu'il voulût me donner l'occasion de l'irriter! de sorte que je n'ai pas eu d'autre parti à prendre que de le prier, comme j'ai fait plusieurs fois, de me laisser la liberté de sortir, et de lui promettre que je reviendrois le matin à l'heure qu'il choisiroit lui-même.

C'est de très-mauvaise grace qu'il s'est rendu à cette condition. En me laissant partir, il m'a baisé la main avec tant de rudesse que la marque de rougeur y est encore.

(¶) Jugez, ma chère, si je n'ai pas raison d'être irrité contre lui, vu ma situation. Ne suis-je pas, pour ainsi dire, dans l'inévitable nécessité de quereller avec lui? Au moins chaque fois que j'aurai à le

voir ? Il n'y a, que je sache, ni pruderie, ni coquetterie, ni tyrannie dans mon cœur ni dans ma conduite. Point d'affectation dans mes délais. Je ne demande autre chose que de sauver la décence ; et il y est aussi intéressé que moi, et il devroit en être persuadé. Je suis trop dans sa dépendance. Je suis livrée à son pouvoir par la cruauté de mes parens. Point d'autre protection à laquelle je puisse recourir qu'à la sienne. Il n'y a devant nous qu'un chemin droit et simple à suivre ; et tant d'embarras, tant de difficultes, tant de sujet de défiance, de querelle, de trouble ! dès qu'un est dissipé, un autre renaît, et ce n'est pas moi qui les fais naître ; je ne sais comment ils se succèdent ainsi : quel plaisir puis-je me proposer à voir un pareil misérable ? (¶)

Achevez, ma très chère Miss Howe, achevez, je vous en conjure, votre obligeante négociation avec Mde. Townsend, et je quitterai alors mon tyran. Ne voyez-vous pas comment il gagne du terrain par degrés ?

(¶) Mon humeur, je crois, est changée : et cela n'est pas étonnant. Je doute qu'elle redevienne jamais ce qu'elle étoit. Mais il est impossible qu'il en souffre la moitié autant que j'en souffre moi-même. (¶)

Je tremble de jeter les yeux sur ses usurpations. Et venir me donner encore aujourd'hui sujet *d'appréhender de lui plus de mal que mon indignation ne me permet*

de l'exprimer ! O ma chère ! achevez votre plan, et laissez-moi quitter un misérable aussi étrange.

(¶) Et cependant après m'être évadée de ma famille pour fuir avec lui, comme on le suppose dans le monde, m'évader aujourd'hui de ses mains pour recourir je ne sais à qui ! quelle humiliante nécessité pour une femme qui s'est toujours attachée à éviter les équivoques et obliques détours! mais il faut absolument qu'il ait pour quereller ainsi avec moi, des vues qu'il n'ose avouer : et pourtant, quelles peuvent-elles être ? l'effroi me saisit en voulant seulement songer à les pénétrer.

Procurez-moi seulement le moyen de Me débarrasser de ses mains ? Quant à ma réputation, si je viens à le quitter, elle a déja reçu de trop cruelles blessures, pour m'inquiéter beaucoup d'autre soin que d'agir de manière à ne mériter aucun reproche de mon propre cœur. Quant à la censure du public, il faut bien que je me résigne à la supporter. Et néanmoins, quelle cruelle composition ! quel affreux naufrage ! j'ai donc souffert dans toute mon existence, pour me voir obligée de jeter dans l'abîme tant de précieux effets pour sauver le bien, qui est le seul vraiment précieux ! sacrifice tel, qu'il fût un temps où mon cœur se seroit brisé de douleur à la seule idée d'un danger possible de m'y voir jamais réduite.

Vous, ma chère, il est impossible que vous ne connoissiez pas mes fautes les plus secrètes, quand vous ne voudriez pas me les montrer. Quel sentiment d'orgueil me donnoient les applaudissemens de tout le monde ! Que d'orgueil même il y avoit à supposer que j'étois exempte de cet orgueil! qui se cachoit de mon cœur inattentif sous le voile spécieux de l'humilité ; ce qui doubloit mon mérite à mes yeux par la grace prétendue, et qu'on imputoit en effet, que je mettois dans mes bienfaits ; lorsque je n'avois aucun mérite dans ce que je faisois étant si amplement payée par le plaisir de faire un peu de bien, et y étant portée pour ainsi dire par l'impulsion naturelle des talens dont le ciel m'a fait don : dans quelles vues ? Ce n'étoit pas pour en être orgueilleuse.

Si ambitieuse en un mot d'être regardée comme un modèle ! Vanité, que mes admirateurs trop prévenus, m'avoient mise en tête ! Et tant de confiance en ma propre vertu !

J'en suis assez punie de cette vanité, assez mortifié ! Oui, assez, je l'espère : si c'est la volonté du père miséricordieux qui me châtie ; car à présent, je crois que je me méprise plus moi-même pour ma présomptueuse sécurité et pour ma folle vanité, que je n'ai jamais été intérieurement vaine de mes bonnes inclinations ; je dis *intérieurement*, car jamais je ne m'étois donné

le loisir, avant mes humiliations actuelles, de réfléchir, combien j'étois imparfaite, ni combien il y a de vérité dans ce que nous disent les théologiens : que nos œuvres les plus parfaites ne sont pas exemptes de péché.

Mais j'étois si jeune -- mais que dis-je ? Veillons encore sur moi en ce moment. Ces quatre mots ; *j'étois si jeune*, ne sont-ils pas une sorte de palliatif qui suffiroit pour ôter à ma découverte et à mon aveu tout son mérite et tout son effet ?

Que nous sommes des êtres bien imparfaits ! mais cette égoisme qui se trouve au fond de toutes nos actions, de tous nos désirs, est le grand enchanteur qui nous égare !

Je ne chercherai pas, ma chère, à excuser auprès de vous ces graves réflexions. N'y a-t-il pas assez de quoi porter à réfléchir et à tâcher de se démasquer elle-même, une créature infortunée, qui, abandonnée à l'orgueil et à la présomption de son amour-propre, se voit du faîte d'une si belle réputation, entraînée par une seule démarche inconsidérée, dans l'abîme effrayant où je suis.

Reprenons pourtant le courage et la force de jeter mes regards sur l'avenir. Se désespérer ce seroit ajouter un crime à la faute. Et qui me relèvera, qui me confortera, si je m'abandonne moi-même ? Ce sera toi, ô père céleste ! toi, qui, j'ose

l'espèrer, ne m'as pas encore abandonnée, ne m'as pas encore maudite ! - car je suis ton enfant ! -- il est à propos de donner quelques momens de méditation à cette pensée. (b)

J'étois si dégoûtée de lui, et tout-à-la-fois si effrayée, qu'en rentrant dans ma chambre, un mouvement de chagrin et de désespoir m'a fait déchirer la réponse que j'avois faite à ses articles.

Je le verrai demain matin, parce que je l'ai promis; mais je sortirai ensuite et sans lui, sans être accompagnée de personne. S'il ne donne pas quelque explication supportable à ce changement de conduite, et qu'il ne se présente pas l'occasion d'un logement particulier dans quelque honnête maison, je ne remets plus le pied dans celle-ci. Telle est ma résolution présente. Là, j'attendrai la fin de votre plan, ou que vous me rendiez le service d'écrire vous-même à cet outrageant personnage, pour faire mes conditions avec lui, puisque vous jugez que je dois être sa femme, et que je n'ai plus de secours à tirer de moi-même. Ou peut-être prendrai-je le parti de me jeter tout d'un coup sous la protection de Milady Lawrance, et cette démarche arrêtera l'insolente visite qu'il menace de faire au château d'Harlowe.

(L'Editeur supprime une autre lettre de Miss Clarisse, qui contient le récit de

ce qui se passa le lendemain entre elle et M. Lovelace, et les craintes qui l'empêchèrent de sortir, comme elle se l'étoit proposé. La lettre suivante: qui est de M. Lovelace et de la même date, renferme avec plus d'étendue les mêmes détails. Cependant, l'Editeur fait observer que Miss Clarisse, plus mécontente que jamais de cette nouvelle scène, presse encore son amie de finir avec Mde. Townsend. Elle termine sa lettre par ces mots:)

(¶) Je devrois vous dire un mot de votre dernière lettre, que j'ai recue il y a quelques heures; et de votre dialogue avec votre mère. Ne poussez-vous pas, ma chère, le caprice et la bisarrerie trop loin? Je n'ai que deux choses à souhaiter, dans cette occasion. L'une que vos charmantes plaisanteries se fussent exercées sur un sujet plus convenable que celui sur lequel vous avez jugé à propos de les faire tomber dans le dialogue. L'autre que je ne fusse pas dans une situation, qui nécessairement ôte à ces plaisanteries une partie de leur effet, et ne me permet pas d'en jouir, comme à mon ordinaire. Soyez néanmoins heureuse en vous-même, puisque vous ne pouvez l'être dans votte amie (¶)

CL. HARLOWE.

Fin du Tome Cinquieme.

TABLE DES SOMMAIRES
DU TOME CINQUIÈME.

Fin de la Table du Tome V.





